Numérisé par BPUN

No 14122 Vol.

Comp. Tabl.

Q 6499

Bibliothèque publique
de Neuchâtel.

Numérisé par BPUN

Q 6499/2

naxs 1,394.040

BPU NEUCHATEL
32000 000676868

hasm 1.394.022

Numérisé par BPUN

SUR

LA MONTAGNE

Numérisé par BPUN

Neuchâtel. — Imp. Marolf.

Numérisé par BPUN

FRITZ BERTHOUD

SUR

LA MONTAGNE

DEUXIÈME PARTIE

COURSES LOINTAINES

NEUCHATEL
LIBRAIRIE DELACHAUX ET SANDOZ
rue de l'Hôpital, 4 et 12.

PARIS
LIBRAIRIE DE LA SUISSE ROMANDE
rue de la Monnaie, 10.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

1866

Numérisé par BPUN

Q 6499/2

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE NEUCHATEL

Numérisé par BPUN

LE TRÉPORT

Numérisé par BPUN

LE TRÉPORT

LETTRES A UN AMI

I

L'impression que fait l'Océan n'est pas sans analogie avec celle qu'on éprouve au milieu des montagnes. D'abord on s'y trouve petit et impuissant, et en même temps on a quelque orgueil de voir l'intelligence de l'homme se mesurer avec les grandeurs et les forces de la création. Ensuite, peu à peu, l'on s'oublie, soi et les autres, pour écouter la voix de Dieu, et, si du haut des cimes nos

Numérisé par BPUN

regards et nos pensées montent aisément vers le ciel, la voix de la mer nous entretient bientôt d'infini et d'éternité. Le même rapport se retrouve entre les populations maritimes et les habitants des hautes vallées. Les uns et les autres ont un caractère bienveillant, plein de gaîeté sereine et de patience ; l'habitude des mécomptes et des difficultés leur apprend la résignation, la persévérance ; ils sont religieux.

Qu'on prêche l'athéisme dans les ateliers ou dans les manufactures, on pourra entraîner quelques pauvres esprits. En plein air et à des gens qui ont pour ainsi dire tous les jours des relations avec la Providence, on ne le fera jamais comprendre. Débarqué sain et sauf, le matelot est aisément impie, dit-on, sauf à redevenir croyant quand la tempête arrive. Cependant les pêcheurs que je connais ne sont point ainsi. Je ne voudrais pas affirmer que leur foi soit très éclairée, mais ils tiennent à tous les devoirs de leur culte et jamais un seul ne passe au départ ou au retour devant le Calvaire de la jetée, sans se découvrir et sans faire le signe de la croix. Les femmes qui ont halé le bateau jusqu'au

Numérisé par BPUN

bout de la passe, ne manquent jamais non plus de s'agenouiller devant le Christ, et de lui adresser une prière pour ceux qu'elles viennent de mettre en route.

On dira ce qu'on voudra, cette coutume est touchante. Notre éducation huguenote peut nous donner des doutes sur la sincérité de cette dévotion tout extérieure; nous pouvons remarquer avec un sourire l'air distrait de cette jeune fille pendant qu'elle murmure un *Ave Maria;* au fond, cet acte sans cesse renouvelé exprime un sentiment juste, et, certes, il n'appartient à personne de dire comment il est apprécié *là où l'on peut tout ce qu'on veut*, comme dit Dante.

Tous les bateaux de pêche rentrent exactement le samedi soir; autant que la mer le permet, le repos du dimanche est observé. Les marins sont exacts à la grand'messe et l'église, quoique grande, est toujours trop petite. Il existe, paraît-il, dans les ports une multitude de confréries et d'associations probablement charitables. Je ne me suis pas informé exactement, je le confesse, de leur nombre et de leur but ; mais je n'ai jamais laissé passer le

Numérisé par BPUN

plateau d'argent ou d'étain présenté par la main calleuse d'un vieux loup de mer, ou par celle d'une jeune fille, sans y déposer ma pièce de dix centimes. Je vous dis le chiffre en toute modestie; toutefois il est bon d'ajouter qu'au bout de la tournée cela ne laissait pas que de faire un capital de cuivre assez lourd.

L'autre jour on a baptisé un navire; j'étais invité par l'armateur à la cérémonie. Comme on ne peut pas porter le nouveau-né à l'église, le baptême se fait à domicile. Une tente dressée à l'arrière mettait les dames et les fonctionnaires à l'abri du soleil. *Nous autres* marins nous nous pressions à la proue.

Le clergé arrivé en grande pompe, avec la croix et la bannière, M. le curé a lu dans une liturgie une assez longue prière latine; puis il a donné la bénédiction en répandant sur tout le navire du blé et du sel, emblêmes dont on peut deviner la signification. Un autre usage sacramentel, plus obscur pour moi est celui de casser une bouteille, pleine bien entendu, en la frappant sur la pièce de bois que porte l'extrémité antérieure du bâtiment, puis on en jette les débris à la mer.

Numérisé par BPUN

Il y avait un parrain et une marraine ; celle-ci a donné le nom de *Pauline* à sa grosse filleule. L'amour de l'eau ne pousse pourtant pas les pêcheurs à casser toutes les bouteilles de vin. Il en revint un assez grand nombre, dont il fut fait un usage moins cabalistique, mais que je crois meilleur. Elles nous servirent à porter de nombreux toasts aux succès futurs de la *Pauline*, et j'aime à me persuader que ces vœux ne lui auront pas nui. Le blé et le sel se représentèrent aussi, avec du sucre, du beurre et des œufs, sous la forme du plus immense gâteau que j'aie jamais vu. Cette pâtisserie-là est, comme le *wedding cake* des Anglais, une formule de circonstance ; il n'y a qu'une recette pour la faire et il n'y a que ce gâteau gigantesque qui puisse être servi au baptême d'une barque.

Ainsi une pensée religieuse est associée à tous les moments de la vie d'un pêcheur de la Manche. L'expérience lui apprend la vérité de cette parole : *Le vent souffle et on ne sait ni d'où il vient, ni où il va ;* mais en même temps il n'oublie jamais qu'un pouvoir intelligent dirige tout et suit la

Numérisé par BPUN

pauvre barque sur les flots..... N'est-ce pas quelque chose ? Les avalanches, les catastrophes, l'intempérie du climat, l'avarice de la terre, n'empêchent pas les bûcherons montagnards de rester fidèles aux sommets arides et d'y rebâtir la hutte paternelle renversée par l'ouragan : les naufrages ne rebutent aucun marin ; la plupart meurent à la mer. Qu'importe? Ce serait trop beau sans cela, me disait l'un d'eux. Et quelle vie pénible pourtant !

Un autre trait helvétique que je retrouve ici, ce sont les familles nombreuses ; celles de huit à dix enfants sont ordinaires, celles de quinze à dix-huit n'étonnent personne. Rarement tous viennent à bien : les privations, le manque de soins et de bien-être font de nombreuses victimes. La tâche est rude pour les pauvres parents, elle ne leur laisse pas trop le temps de s'attendrir et de faire mieux. Il ne faut pas en accuser leur tendresse ; celle des pères en particulier est remarquable ; on ne les voit jamais à terre sans être entourés, pressés de leur progéniture. Ils ont sans cesse un petit criard sur les bras, sou-

Numérisé par BPUN

vent deux, tandis que trois ou quatre autres, galopant à leurs talons, usent et abusent de la faiblesse paternelle. L'affection des mères est loin d'être aussi indulgente. Toujours au logis, le lourd fardeau de la surveillance, de l'entretien et de la sévérité qu'exige l'indocile petite engeance, paralyse les élans de leur amour et peut-être l'amortit parfois. Comment leur en vouloir ? La vie des marins est dure ; celle de leurs femmes l'est davantage, et ces mêmes enfants qui sont la distraction et le repos des maris à terre, n'accordent ni paix ni trève à la pauvre mère !

Je voudrais borner aux bons côtés les analogies que présentent le caractère de nos compatriotes et celui des pêcheurs de la Manche. Mais la vérité m'oblige à signaler deux défauts qu'on peut également leur reprocher. La tempérance n'est pas plus la vertu du matelot que celle des Suisses. Au Tréport, comme dans nos villages, le cabaret dévore le plus clair produit du travail et souvent le pain de la famille. Ceci regarde les hommes. Mon second reproche s'adresse plutôt aux femmes. Je veux parler de ce

Numérisé par BPUN

besoin toujours croissant d'exploiter sans merci les étrangers et les voyageurs. Des gens à fortune modeste ne pourront bientôt pas plus vivre à Tréport qu'à Dieppe, ou qu'à l'hôtel de Bellevue à Thoune.

II

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de vous donner une idée générale de ce pays. Du Havre à l'embouchure de la Somme de hautes falaises bordent la mer comme un rempart. Dans cette étendue il n'y aurait place nulle part pour un port, si, de distance en distance, des cours d'eau plus ou moins considérables n'avaient creusé des vallées et rompu ces digues gigantesques. A l'extrémité de chacune de ces ouvertures, de ces portes pour ainsi dire, se sont groupées les populations maritimes de la côte. C'est Fécamp, c'est Saint-Valery-en-Caux, c'est Dieppe, c'est Tréport et beaucoup d'autres bourgs moins importants.

Dieppe, heureusement placé à l'extrémité de la belle vallée d'Arques, est le port le plus rappro-

Numérisé par BPUN

ché en ligne directe de Rouen et de Paris; il a eu longtemps l'ambition de lutter avec le Havre, et de devenir pour le nord de la France le point central du commerce des deux mondes. Ce rêve doit être passé: le Havre a vaincu. Il ne reste aux Dieppois que les affaires particulières de leurs armateurs, la pêche de la morue, celle de la Manche, une très petite portion des voyageurs qui circulent entre Paris et Londres, et, dans la saison, leurs bains de mer. La protection de la duchesse de Berry a commencé leur vogue; depuis, Dieppe a toujours su se placer sous un patronage puissant. Cependant beaucoup d'autres ports, et le Havre lui-même, sont venus lui faire une rude concurrence. Tréport n'est pas le moins heureux de ces rivaux; chaque année sa clientèle augmente et lui apporte un tribut d'au moins 30 ou 40 mille francs. A mon sens cette prospérité le gâte un peu; il perd sa simplicité, son laisser-aller campagnard et marin; son ambition augmente aussi, il donne moins et demande plus.

Tréport a des titres historiques: avant la conquête des Romains il était fréquenté et son nom

Numérisé par BPUN

moderne dérive sans doute de celui d'*Ulterior Portus*, sous lequel César le désigne dans ses *Commentaires*. Bâti à l'embouchure de la Bresle et primitivement enfermé tout entier dans un pli de la falaise à l'abri des vents, peu à peu il s'est agrandi et couvre à présent un assez large espace sur le rivage même, au pied de grands rochers crayeux. Son église, malheureusement inachevée, mais d'un assez bon style gothique, est admirablement placée sur un mamelon qui domine la ville. Sauf la mer, dont on ne se lasse jamais, les environs immédiats de Tréport n'ont rien de remarquable ; mais la vallée de la Bresle, qui remonte à plus de dix lieues dans l'intérieur des terres, offre de charmantes promenades. De beaux arbres ombragent cette jolie rivière ; de riches prairies couvertes de troupeaux s'étendent sur ses bords ; plusieurs forêts dominent ses coteaux et un grand nombre de bourgs et de villages importants se mirent dans ses ondes limpides. Il suffit de nommer Aumale[1], Ga-

[1] L'Albemarle des Anglais, dont le titre s'est conservé. Le général Monk a été comte d'Albemarle.

Numérisé par BPUN

maches, Blangy et surtout Eu, à une lieue seulement de la mer. La ville d'Eu [1], quoique son importance ait beaucoup diminué, mérite qu'on s'y arrête : sa position charmante, sa belle et curieuse église, son château, en rendent le séjour intéressant.

En visitant cette habitation que Louis-Philippe aimait et qu'il avait beaucoup embellie, en parcourant les ombrages séculaires de son parc, on peut remonter, par la pensée, à travers l'histoire de tous ses propriétaires, jusqu'au delà de l'an 1000, époque où le comté d'Eu devint le partage de Geoffroy, fils naturel de Richard Ier, duc de Normandie ; et, dans cette longue suite de siè-

[1] Ses habitants passaient, du temps de Louis XI, pour de formidables marins comme ceux du Tréport. Ils enlevèrent, en 1470, un vaisseau flamand, et ils étaient assez hardis pour s'attaquer aux bâtiments anglais qui transportaient des troupes de Londres à Calais. A cette occasion, Commines raconte le fait suivant : « Pour se débarrasser de corsaires si audacieux, Edouard fit courir le bruit qu'il allait s'emparer de leur ville. Louis XI le crut et ne trouva d'autre moyen de prévenir le danger que de mettre le feu à la ville, ce qui fut exécuté le 18 juillet 1475. Il n'en resta que les églises et quelques maisons. Ce remède héroïque profita seulement à Abbeville, à Dieppe, à Saint-Valery-sur-Somme. Eu ne s'en releva pas.

Numérisé par BPUN

cles, que de noms illustres ce château rappelle à l'esprit ! La puissante et dangereuse maison des Guise, qui tient une place si importante dans l'histoire du XVI^e^ siècle, l'a possédé, et mademoiselle de Montpensier, l'héroïne de la Fronde s'est promenée dans ces jardins[1].

Mais le destin semble condamner désormais à la médiocrité le château aussi bien que la ville ; ses splendeurs, ranimées un instant par le dernier roi, sont éteintes et pour longtemps sans doute. Les meubles, les tableaux, les objets précieux, tous les souvenirs qu'il renfermait ont été vendus et dispersés. Le domaine lui-même est à vendre, je crois, et le premier joueur de bourse assez heureux pour s'accorder un loyer de cent mille francs, pourra s'installer dans ces murs histo-

[1] Henri de Lorraine, duc de Guise, le vendit, en 1660, pour 2,5.0,000 livres à Marie-Louise d'Orléans, fille de Gaston (Mademoiselle de Montpensier). En 1682, cette princesse fut forcée d'en faire l'abandon au duc du Maine, fils de Madame de Montespan, pour obtenir la liberté de Lauzun. A la mort des enfants du duc du Maine, leur héritage échut au duc de Penthièvre, dont la fille, épouse de Philippe-Egalité, porta le comté d'Eu dans la famille d'Orléans.

Numérisé par BPUN

riques[1]..... ou les démolir pierre à pierre, en mettre les matériaux en actions et les faire coter à la Bourse.

Il y a, à l'extrémité du parc, une vue magnifique surtout au coucher du soleil, lorsque la plaine est déjà toute enveloppée dans l'ombre paisible et fraîche. On entend les clochettes des vaches ruminantes, ou la voix grave d'un merle caché dans les saules de la Bresle, ou le tintement lointain de quelque clocher rustique. Au fond la silhouette pittoresque des falaises et de la ville de Tréport se détache vivement en bleu sur l'orange pourpré du ciel, quelques voiles coupent à l'horizon la ligne uniforme de l'Océan et la brise mêle aux parfums de la terre la senteur pénétrante de l'air marin.

III

Au Tréport, point d'arbres, point de verdure ; des petites maisons de briques assez propres, des

[1] Les fermes seules et les belles propriétés agricoles et industrielles qui dépendaient du château ont été vendues. Le château lui-même ne l'a pas été et ne doit pas l'être, m'a-t-on dit.

Numérisé par BPUN

rues étroites qui le sont peu et que décorent partout d'odorantes guirlandes de poissons que les pêcheurs font dessécher au soleil ; les galets brûlants du rivage, les rochers perpendiculaires de la falaise, voilà toutes les ressources de promenade que la nature offre aux visiteurs..... Mais la mer remédie à tout : sa brise tempère les ardeurs du jour, et, sur les bords où ses flots s'arrêtent, elle apporte à chaque heure des occupations aux habitants de la ville et des distractions aux baigneurs.

J'ai vu des étrangers ne pas comprendre le charme de nos lacs, d'autres rester froids au milieu des tableaux les plus imposants des montagnes ; mais je n'ai rencontré personne sur qui la mer ne fît beaucoup d'impression. Elle a pour tous je ne sais quoi de vivant et de sympathique ; son immensité se prête complaisamment à tous les rèves, et ses flots, tour à tour indolents ou furieux, chantent ou pleurent sans fin l'universel poème de la vie et de l'éternité. Le souvenir de ceux qu'on regrette revient plus consolant et plus doux ; puis on voyage sur ces ondes invitantes,

Numérisé par BPUN

on touche à tous les rivages, et si quelque part un ami nous appelle, on se croit près de lui, on le voit, on l'entend. L'imagination est si docile ! «Ce qui me charme, me disait un ami, c'est que je ne me plonge jamais dans cette eau sans me figurer qu'un de mes vieux camarades, maintenant à Boston, y nage peut-être en même temps.»

Ce mot me rappelle que je voulais vous parler des baigneurs. Mais où les prendrai-je? Ils étaient tantôt éparpillés sur les galets, assis ou flânant, ceux-ci dessinant, peignant, croquant, ceux-là, les faiseurs de collections, les heureux par excellence, ramassant de petits cailloux d'une certaine forme et d'une certaine couleur, d'autres, les impies, lisant un roman emprunté au cabinet de lecture, d'autres encore, et les plus nombreux, j'aime à le croire, couchés mollement sur un roc anguleux, livrés avec volupté à toutes les impressions *of the wide, wide world*.

Par bonheur, une banderolle rouge se hisse au sommet d'une perche, tous s'arrachent à leurs plaisirs et se réunissent sur la plage. C'est l'heure du bain !

Numérisé par BPUN

A la mer, on se baigne en société. Les sexes sont séparés, il est vrai, mais l'administration municipale du lieu a jugé que les plus vives susceptibilités de la morale devaient être satisfaites par un intervalle de cent pas environ. Un préposé en uniforme, nommé plaisamment M. de la Pudeur, est chargé de veiller au maintien de cette distance. Malheur aux nageurs trop hardis, ou seulement aux baigneurs maladroits, qui se laissent entraîner par le courant de la marée! Il faut voir alors ce vertueux moraliste se démener sur la plage et menacer les délinquants, avec une éloquence toute spéciale, des foudres de l'autorité. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet honorable gardien du décorum se croit, lui, dispensé de suivre la règle. Pour mieux défendre le beau sexe de tout regard indiscret, il reste au milieu des groupes féminins et ne s'y croit pas le moins du monde déplacé. Je me hâte d'ajouter qu'il n'y a pas à cela beaucoup d'inconvénients. Les baigneuses sont parfaitement vêtues, des pieds à la tête. Leur costume aquatique ne diffère de leur habillement ordinaire que par

Numérisé par BPUN

une certaine allure masculine, un petit air écolier, qui ne messied point à la plupart, tant s'en faut. Il est composé d'un pantalon de laine et d'une blouse de même étoffe, serrée à la ceinture : la couleur en est brune ordinairement, et un galon bleu ou rouge lui donne assez de coquetterie. Je m'imagine que beaucoup de jeunes beautés ne seraient pas fâchées de le faire admirer d'un peu plus près.

Quoi qu'il en soit, M. de la Pudeur n'est pas seul avec les dames. Celles-ci sont accompagnées d'un baigneur patenté, qui, pour leur éviter le frisson désagréable d'une entrée progressive dans l'eau fraîche, les porte assez loin dans ses bras et les fait passer brusquement sous la vague. Il est prudent aussi, pour une femme, lorsque la mer est forte, d'être soutenue par un bras énergique..... Très-bien, mais pourquoi, direz-vous, un mari ne remplirait-il pas cet office ? — Ah ! c'est que la ville n'y trouverait pas son compte ; il faut bien que son établissement prospère et que les baigneurs vivent. Allez à un quart de lieue plus loin, la mer est à tout le monde, personne n'y trouvera à redire.

Numérisé par BPUN

Tout cela, d'ailleurs, n'empêche pas qu'au fond et réellement ce ne soit un bain de famille. On se suit des yeux, on se parle par signe, on se hêle..... Les convenances sont sauvées et le charme de la réunion existe. Ce caractère patriarcal se retrouve un peu partout et donne une physionomie particulière aux baigneurs de la mer; il les distingue des autres oiseaux de passage qui, dans la même saison, s'abattent sur toutes les eaux thermales de l'Europe.

Dans les établissements intérieurs, ordinairement les baigneurs arrivent isolés, un à un. L'ennui les pousse et plus souvent la maladie; la similitude de souffrances et de traitement produit une union touchante, momentanée, il est vrai, mais réelle, et, par conséquent, agréable. Aussi, sous le rapport de la société, l'on n'est nulle part mieux que dans les bains véritablement sérieux, hospices et maisons de santé, plutôt que lieux de plaisance. Dans ces autres séjours aquatiques, au contraire, où l'on se rend attiré par le bruit des fêtes et de la roulette, les liaisons sont passagères et superficielles, l'envie règne et la mé-

Numérisé par BPUN

disance gouverne. Si l'on s'amuse, c'est surtout à se nuire les uns aux autres, et la cure, pour l'ordinaire, consiste à se guérir de quelques-uns des bons sentiments qui restaient au fond du cœur.

Rien de pareil chez les habitués du Tréport. Ils ont bien sans doute quelques traits généraux de la race nomade des baigneurs, mais au fond ils ne ressemblent ni à ceux-ci, ni à ceux-là. S'il est aussi parmi eux de vrais malades et des viveurs cosmopolites, le plus grand nombre appartient à cette classe neutre et estimable de bourgeois fatigués de la vie des cités, et qui ont besoin d'un peu de repos et de grand air. Et, sous ce rapport, il faut le dire, les bains de mer sont un remède souverain..... comme tous les bains froids et toutes les campagnes.

Quant à leur mérite thérapeutique spécial pour telle ou telle infirmité, me sera-t-il permis, à moi, ignorant et néanmoins leur grand prôneur, d'ajouter que je n'en ai pas vu des effets bien constatés En général les personnes jeunes, les enfants surtout et les femmes, s'en trouvent bien. On veut même que l'eau salée soit favorable à l'aug-

Numérisé par BPUN

mentation des familles. C'est possible ; en tout cas, il semble, à voir la nombreuse population enfantine qui pullule dans les établissements de la côte, qu'il n'est guère besoin d'y venir chercher cette influence précieuse. Aux bains de mer, les enfants sont toujours en immense majorité, et cette majorité, comme toutes les autres, ne manque pas d'être parfois despotique et gênante. La plage du Tréport ressemble, pendant trois mois, à la cour d'un collége aux heures du repos.

C'est là le trait distinctif des baigneurs de la mer ; ils s'y rendent en famille, ils s'y installent avec tout leur ménage : le père, la mère, les petits et la bonne. Chacun porte avec lui ses dieux lares et se refait, sous un toit étranger, son *home* complet, égoïste et jaloux. Dès lors, aucun besoin de société ne pousse les gens à se réunir. Il ne s'agit plus de soi, mais de tous les siens ; toute relation nouvelle paraît chose importante ; on se rencontre partout, on se coudoie partout et l'on ne s'aborde jamais. Les enfants seuls sont parfois le trait d'union qui met en contact deux familles. Nul calcul, nulle conven-

Numérisé par BPUN

tion, on le sait, ne vient arrêter leur premier mouvement ; si mademoiselle Mimi trouve mademoiselle Nana de son goût, il faut que les mamans se recherchent et se fassent mutuellement des avances ; si M. Arthur veut qu'on le conduise chez M. Oscar, bon gré, mal gré, les papas terribles sont obligés de devenir intimes et de ne plus se permettre une promenade l'un sans l'autre.

Bien malheureux sont les couples privés de progéniture ; plus malheureux ces célibataires endurcis, qui vivent isolés comme le héron ; mais des premiers il n'y en a pas, et fort peu des seconds... aux bains du Tréport.

IV

Nous ne vivons ici que pour et par l'Océan. C'est lui qui règle notre coucher, notre lever, nos bains, nos promenades, nos repas ; c'est lui qui, nuit et jour, occupe et préoccupe tous les habitants de la ville. Pour eux, comme pour nous, tout est soumis à son empire, tout dépend du

Numérisé par BPUN

vent et de la marée. Les vents soufflent quand il plaît à Dieu ; ils sont doux ou propices, favorables ou dangereux, mais jusqu'ici ils ne sont pas soumis à des prévisions rigoureuses ; tandis que la marée est très régulièrement irrégulière ; son cours est calculé d'avance comme celui des astres, avec une précision mathématique. On sait la minute exacte où le flot cesse de monter, de combien de pieds il s'élève dans tel port, de combien dans tel autre, et cette minute et cette quantité varient tous les jours ! La marée monte pendant un peu plus de six heures et descend le même espace de temps ; il lui faut donc douze heures et demie environ pour son évolution complète : c'est une heure de différence sur vingt-quatre. En vingt-quatre jours la circonférence est accomplie : c'est le temps précisément d'une révolution de la lune. Les grandes marées, c'est-à-dire celles où la mer atteint sa plus grande hauteur et son plus bas niveau, correspondent à l'époque de la pleine lune, et les basses marées, c'est-à-dire celles où ce double mouvement d'ascension et de retraite est le moins prononcé, ont toujours lieu pendant l'absence de la déesse.

Numérisé par BPUN

Retrancher cette grande révolution des eaux salées, ce serait ôter à l'Océan non-seulement un de ses traits les plus saisissants, un de ses caractères les plus mystérieux, les plus extraordinaires, les plus pittoresques, mais encore supprimer un de ses plus grands bienfaits.

Pour moi je n'imagine pas de spectacle plus émouvant que celui de ce *flot* immense, invincible, qui tous les jours, des extrémités méridionales de l'Atlantique, vient au grand rendez-vous qu'il a donné aux peuples du nord. Il n'oublie rien, ni personne sur son passage, pas un port, pas une baie, pas une anse, et partout il laisse des traces bienfaisantes; il entre dans les fleuves, il les remonte jusque bien loin dans les terres, vivifiant, animant, peuplant toutes les rives qu'il visite. Et pour en citer tout de suite un exemple, cette circonstance fait non-seulement toute la prospérité de la ville de Rouen, mais elle est aussi une des grandes raisons de celle du Havre. Cette masse énorme d'eau, qui a couru sur la Seine et l'a grossie, maintient en revenant à la mer, le port du Havre *étal*, c'est-à-dire à marée

Numérisé par BPUN

pleine, pendant plusieurs heures, de sorte que les navires ont pendant un temps beaucoup plus considérable que dans les autres ports assez d'eau pour entrer et pour sortir, avantage capital et facile à comprendre.

Ailleurs, d'autres circonstances produisent d'autres modifications constantes de ce grand phénomène. La hauteur de la marée varie sur les côtes de France de six à vingt et un pieds ; elle atteint jusqu'à soixante pieds à la baie de Fundy. Ici sa marche est grave et lente ; là son courant devient si impétueux, si rapide, qu'un homme ne saurait l'éviter en fuyant.

Dans le canal Saint-Georges, plusieurs points des côtes offrent ce qu'on appelle des nœuds de marée, c'est-à-dire une marée presque constante. Le flot, après avoir passé sur la côte occidentale de l'Irlande, s'infléchit au nord de cette île et rentre dans le détroit, au moment où la marée, entrée directement par le sud, se retire.

Que de sujets d'études encore, que de traits merveilleux, que de résultats à observer, à re-

Numérisé par BPUN

connaître dans ce fait journalier et si simple pour tout le monde, la marée !

Il faut la voir aux équinoxes, quand un vent terrible de sud-ouest l'accompagne ; il faut voir avec quelle force irrésistible elle s'avance en conquérante sur la pauvre terre qui tremble ; chacune de ses vagues en se brisant semble prendre possession du sol qu'elle recouvre. Ces rochers, à la surface desquels des troupes d'hommes et de femmes cherchaient tout à l'heure des coquillages, vingt, trente pieds d'eau le couvrent maintenant, et les bateaux, sans les craindre, passent sur leurs écueils. Ces falaises orgueilleuses, qui défiaient la puissance des vagues, se sentent battues, rongées à leur base, diminuées, affaiblies. Tout serait envahi, si une voix plus haute n'avait dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. »

Aussi, quand son heure est venue, quand il lui faut céder à une puissance supérieure, la mer semble encore obéir avec orgueil, comme un noble cheval dompté par un cavalier habile. Sa force éclate même dans la soumission : en partant elle sait qu'elle reviendra.

Numérisé par BPUN

Vous comprenez maintenant pourquoi la mer règle tout ici et pourquoi les travaux des gens du pays varient avec l'état de la marée. Chaque degré de son élévation ou de son abaissement a son exigence, son intérêt, son contre-coup dans la vie des populations maritimes et dans celle des baigneurs, qui jouent à toute heure le rôle de la mouche du coche.

Dès que la marée monte, la jetée se couvre de promeneurs. Ce sont d'abord les pilotes ; ils viennent explorer de leurs longues lunettes tous les points de l'horizon, dans l'espoir d'y découvrir un client : quelque brick norwégien, chargé de bois de construction, une goëlette apportant à Eu le charbon de terre de Newcastle. Ces chances ne s'offrent pas tous les jours ; le mouvement du port en navires de commerce est fort petit ; or les navires de commerce sont seuls tenus à prendre un pilote du port vers lequel ils se dirigent. Mais si les barques de pêche s'en passent, elles ont souvent besoin de secours. A l'arrivée, comme au départ, de nuit et de jour des hommes les attendent. Ces aides sont payés en poisson, suivant

Numérisé par BPUN

une règle proportionnelle, à laquelle je n'ai rien compris du tout.

Sur la jetée, vous trouverez donc toujours, avec les pilotes, quelques membres de ces associations, puis les femmes ou les enfants des marins absents, puis les armateurs propriétaires des barques. Tous reconnaissent, à de grandes distances, si *leur bateau* est du nombre des voiles qui se croisent au large. Pour nous, tous ces petits bâtiments se ressemblent ; pour eux, tous ont leurs physionomies, ils ne s'y trompent pas ; c'est la manière de porter la voile, la manière de marcher; c'est ce rien qui fait découvrir, je dirais presque pressentir, un ami avant qu'il soit possible de distinguer ses traits.

Cependant les bateaux rentrent à la file. Immédiatement le poisson est déchargé, placé sur des claies et mis en vente. La vente se fait à l'enchère, ou plutôt au rebours de l'enchère. Voici comment on procède. Figurez-vous une douzaine de mareyeurs (les mareyeurs sont ceux qui achètent la maréepour l'expédier à Rouen, à Paris ou ailleurs) autour d'un lot étendu à leurs pieds. En fins Normands

Numérisé par BPUN

qu'ils sont, ils affectent toujours un air dédaigneux et dénigrant ; leur mine veut dire : triste marchandise ! je n'en voudrais certainement pas. Le vendeur, au contraire : « Allons, messieurs, voilà un beau lot, j'espère. Regardez-moi ça, c'est tout frais, c'est pris ce matin. Le veut-on pour 60 fr. ?» Un vieux madré lève les épaules, un petit rougeaud hoche la tête. Le crieur continue : « 55 fr... 52..? » Personne ne dit mot, 50..? « Allons, messieurs ; vraiment vous n'êtes pas raisonnables. C'est du poisson superbe ! 45...? Toujours rien... 40. »

« Oui... » dit une voix (quelquefois deux, dans ce cas on partage), et on passe à un autre. Il faut savoir que ce lot, évalué d'abord 60 fr. et cédé à 40, n'est en réalité payé que 35, il y a toujours 5 fr. de rabais sur le dernier prix crié. La valeur du poisson varie énormément d'un jour à l'autre ; ce même lot de 40 fr. en aurait valu 30 ou 20 avant-hier et en vaudra 80 demain !

Le poisson destiné aux tables riches et bourgeoises se borne à une dizaine d'espèces, mais il en est un grand nombre de moins délicates et de moins

Numérisé par BPUN

recherchées qui servent à la consommation de la ville et des environs.

Celles là se vendent à l'enchère, enchère commencée à un sou; une partie va quelquefois à vingt, à trente sous. La volubilité des crieurs est étonnante, ou plutôt celle des crieuses, car ce sont ordinairement les femmes des pêcheurs qui font cet office. « 5 sous... 5 sous... 5 sous... (une voisine cligne de l'œil) 6 sous... 6 sous... 6 sous... (une vieille lève le nez) 7 sous... 7 sous... 7 sous... (elle lit dans le regard d'un autre) 8 sous... 8 sous... 8 sous... Phrasie tu n'en veux plus, 9 sous... 9 sous... 10 sous... Vous n'en voulez plus, vous n'en voulez plus... Allons, Brigitte, un peu de courage... Non ! Personne n'en veut plus, va pour 10 sous. »

Il y a des pêches de 50, de 80, de 100, 200 et 300 fr., et pendant la saison du hareng, un bateau rentre souvent avec une pêche qui vaut 1,500 ou 2,000 fr. Malgré tout cela, aucun pêcheur ne s'enrichit, pas même le patron ; les armateurs ne font pas non plus de grandes fortunes. Les bateaux s'usent vite et ils reviennent rarement sans

Numérisé par BPUN

quelques avaries, soit au bâtiment, soit aux voiles, soit aux filets et engins de pêche.

Si rien ne demande à être réparé, si aucun motif ne rappelle le pêcheur à terre et si le temps est bon, un bateau remet à la voile souvent dans la même marée. Parfois même il n'entre pas au port ; quatre hommes de l'équipage amènent en canot le poisson pris et repartent incontinent avec une nouvelle provision de pain et d'eau-de-vie.

Ainsi, avec des voyages très courts et souvent stériles, les pauvres pêcheurs sont presque toujours en mer. La moitié de leur temps — et de leurs peines — se perd en allées et venues inutiles au travers de la Manche. Par une convention sociale, — bien insociable, — les marins français ne peuvent vendre leur pêche en Angleterre — et vice-versa. Il leur faut, bon gré, mal gré, en toute hâte, à tout prix, regagner chaque jour un marché national, fussent-ils en vue des côtes britanniques. L'heure, l'à propos, font le prix et le succès. Non seulement le poisson doit être frais et superbe, mais débarqué à temps pour les expéditions du soir.

Numérisé par BPUN

A Paris, la vente des halles se fait le matin, tout y arrive la nuit des quatre points cardinaux ; pendant que les bons Parisiens dorment sans se douter de rien, des milliers d'hommes, de chevaux et de locomotives, trottent, cheminent, afin qu'à leur réveil rien ne leur manque.

La plupart des poissons et les meilleurs se prennent au fond de l'eau avec un filet nommé le *chalut ;* ce filet est fixé à une pièce de hêtre, une poutre véritable, de quatre à cinq pouces de diamètre. Jeté à la mer, il en balaie le fond avec soin — passez-moi le mot — ramassant tout sur son passage. Mais de graves inconvénients résultent de ce mérite et le compensent. Son poids énorme produisant l'effet d'une ancre, un vent très fort peut seul l'entraîner ; par la même raison il fatigue, il exténue l'équipage et le navire. En outre, le sol sous-marin étant très inégal, parfois le pauvre filet s'y trouve pris et y reste. C'est une perte de 350 à 400 francs. Avec la plus heureuse étoile un chalut ne dure jamais longtemps.

Les pêcheurs, comme tous les hommes, regrettent le bon temps d'autrefois et se plaignent que

Numérisé par BPUN

leur proie diminue : je le crois bien ; ce qui me paraît plus étonnant, c'est que les races aquatiques ne soient pas épuisées.

Figurez-vous ce qui s'en prend en une année dans ce canal de la Manche seulement. Cent villes importantes en sont approvisionnées tous les jours, et la population entière des côtes se nourrit presque exclusivement de poisson ! S'il était possible de compter les victimes de cette destruction journalière, on trouverait un chiffre à faire honte aux budgets les plus civilisés. Barême y perdrait son arithmétique !

Heureusement, les amateurs peuvent se tranquilliser sur le sort de leurs petits-fils. Non-seulement cette production fabuleuse peut durer encore longtemps ; mais, d'après les nouvelles expériences de pisciculture qui se font partout, un savant a osé formuler cet alexandrin :

L'Océan est un champ que l'on peut cultiver.

Qu'aurait-on dit il y a un siècle à celui qui aurait parlé de semer du poisson et de planter des huîtres ?

Numérisé par BPUN

Les espèces nomades entrent pour une part énorme et peut-être la plus grande dans le produit de la pêche. Beaucoup plus régulières dans leurs migrations que les oiseaux de passage et bien autrement précieuses pour l'homme, ces espèces arrivent presque à jour fixe ; elles viennent des mers froides et des rivages inhabités nourrir des peuples entiers et porter partout sur leur passage la vie et la richesse. Tels sont, entre autres, les harengs, qui, des côtes de Laponie à celles du Portugal, arrivent chaque année en troupes tellement épaisses, que, d'un bout à l'autre de cette immense étendue, la pêche miraculeuse se renouvelle tous les jours sur leur passage. Ils ne se vendent pas un centime et cependant un seul bateau, un petit bateau, monté par deux ou trois hommes, en peut rapporter, je l'ai déjà dit, pour 1,000 à 1,500 francs dans un jour.

Qui donc pousse ces voyageurs à quitter leurs retraites paisibles, leurs humides déserts du pôle, pour venir si bénévolement s'offrir en sacrifice ? Ce n'est pas l'ambition à coup sûr, ce n'est pas l'envie de voir le monde et les pays civi-

Numérisé par BPUN

lisés, moins encore le dégoût de l'existence, le spleen ? Non, c'est le besoin de trouver des eaux plus tièdes, un climat meilleur, un milieu plus favorable à leur frai. C'est le doux instinct de la maternité qui les perd !

Voilà la raison de la science, le mot de notre sagesse ; mais il ne faut pas oublier que cette loi générale est avant tout un grand bienfait providentiel. Pourquoi les harengs ont-ils besoin tantôt d'eau tiède, tantôt d'eau froide, de manière à ce qu'ils aillent successivement et sans cesse réjouir la table du pauvre sous des latitudes si différentes ? Et comment se fait-il qu'ils reviennent toujours aussi nombreux ? Une fois sortis des œufs déposés sur nos côtes tempérées, les petits harengs s'en retournent donc croître et grossir dans les mers polaires pour redescendre à leur tour vers le pays natal où les attend la parque impitoyable. Je n'ai pas entendu parler de leur passage du sud au nord ; il s'effectue pourtant ; mais comme on n'a plus besoin d'eux, les touristes voyagent incognito.

Numérisé par BPUN

V

C'est un triste spectacle que celui d'un port à sec. Les bateaux couchés dans la vase ressemblent à des invalides découragés, à des lazzaronis au soleil. Point de mouvement, point d'activité, point de bruit, si ce n'est le choc monotone et régulier du marteau des calfats et des radoubeurs, ces chirurgiens des navires écloppés. Outre que la vue de ces bateaux paresseux ou malades est lamentable ces grands bassins, pleins de boue à demi liquide, réceptacles habituels des immondices des villes, exhalent une odeur repoussante. Pour y remédier autant que possible, on a établi ce qu'on appelle des écluses de *chasse*. De grands réservoirs ménagés au delà du port, entraînent au large, dans les basses marées, une partie de toute cette corruption croupissante. « L'eau lave tout, » dit un vieux proverbe ; mais on abuse vraiment de la mer sous ce rapport. Elle remplace ici Montfaucon et Bondy. Grâce à elle, les habitants ont cru pouvoir se dispenser de faire à leurs de meures les dépendances les plus indispensables.

Numérisé par BPUN

Cependant, la propreté, cette demi-vertu, suivant Addison, ne manque point intérieurement dans les maisons et extérieurement chez les habitants. Les femmes ont encore ce trait commun avec les Bernoises, de porter toujours un linge d'une blancheur parfaite. Leur costume, d'ailleurs, ne manque pas de pittoresque. Avec la blanche chemise aux courtes manches, il se compose d'un petit corset d'étoffe brune, d'un court jupon rouge, de sabots ou patins légers et d'un bonnet d'indienne à fleurs. Par malheur, le dimanche elles ajoutent à cette toilette des fichus bariolés du plus mauvais goût, puis des manches à gigots, des tabliers, des rubans ; les sabots coquets disparaissent pour faire place à de gros souliers sans grâce ; plus de taille, plus de tournure, plus d'aisance ; pour se faire belles, elles se fagotent, les pauvres femmes, elles gâtent tout ce qui fait leur charme : l'air vif, leste, aisé, actif. Il en est tout autrement des hommes ; quoique la tenue de semaine ait assurément plus de caractère et de physionomie, ils savent, le dimanche, se donner un certain air coquet et vainqueur, terriblement dangereux pour les jeu-

Numérisé par BPUN

nes filles du pays ! Et comme ils pratiquent l'entrechat ! quelle puissance dans le jeté-battu ! quel entrain dans le chassé-croisé !... Il est impossible de reconnaître dans ces brillants danseurs les graves marins un peu épais de la veille, lorsque de grandes bottes alourdissent leur démarche, qu'un bonnet de laine rouge a remplacé le chapeau ciré, galamment planté sur le derrière de la tête, et qu'ils portent, au lieu de la petite veste, un gilet de tricot, et souvent par dessus le tout, un vêtement complet de toile caoutchouquée ou goudronnée. On ne comprend pas comment, sous cet attirail, les membres conservent assez de liberté pour suffire aux besoins de la manœuvre; mais on devine très bien qu'il soit de rigueur dans les mauvais temps et encore mieux qu'un matelot tombé à la mer ainsi empaqueté soit irrévocablement perdu. Une chance de plus ou de moins ce n'est pas une affaire. La passion de la mer domine tout ; ses dangers même sont un attrait. C'est comme le glacier pour le chasseur des Alpes.

Les pauvres marins n'ont pas seulement con-

Numérisé par BPUN

tre eux les privations et les misères inhérentes au métier ; la loi civile leur a fait une position particulière, peu équitable, semble-t-il, mais, assure-t-on, nécessaire. Au lieu de tirer à la conscription et d'avoir, comme tous les autres Français, la chance d'un bon numéro, ou tout au moins leur liberté après sept ans de service, ils sont soumis à l'inscription maritime. Or, cette inscription les met à la disposition de l'Etat jusqu'à l'âge de soixante ans. Mariés ou non, au premier appel il faut qu'ils partent, qu'ils abandonnent une famille souvent nombreuse et qui n'a d'autre ressource pour vivre que leur travail. Le gouvernement fait ce qu'il peut pour adoucir les rigueurs de cette loi ; en temps ordinaire, elle ne pèse pas plus que la conscription ; en cas de guerre, c'est autre chose, et de bien pénibles sacrifices deviennent inévitables pour toute la population maritime.

La vie, au fond, est cruellement amère pour tous. Dieu l'a voulu ainsi. Pourquoi ? Peut-être pour que nous nous attachions plus fortement à l'idée d'une autre existence et que nous n'aimions ici-bas que ce qui peut survivre.

Numérisé par BPUN

Tout à l'heure, sur la plage, au bord de cette mer qui se retirait devant nous, je me promenais avec un baigneur philosophe. Ce sujet vint après beaucoup d'autres, car il dort au fond de toute âme humaine et on y arrive par tous les chemins. « Tenez, me disait mon ami en ramassant une étoile de mer, vous voyez ce zoophyte affreux, immonde, morceau de pâte ou de chair inerte, horrible contrefaçon des astres dont il a l'image et le nom ; un œil exercé peut seul y découvrir des organes, je dirais presque y reconnaître la vie. Eh bien ! mieux que la chenille et le papillon, il me révèle la loi mystérieuse des existences successives, car il doit la sienne non pas à une transformation, mais à la mort réelle et complète d'un autre individu d'espèce plus infime encore.

Cette première forme, si toutefois on peut appeler cela une forme, cette ébauche d'organisation transparente, gélatineuse, insaisissable, flotte au hasard dans l'Océan. Cependant, avec un microscope, dans cette goutte d'eau épaissie, l'observateur, aperçoit des artères il distingue le cœur et

Numérisé par BPUN

dans le cœur un point noir ; ce point grossit, s'étale en rayons, l'animal meurt et de son cadavre sort l'*Astérie*.

» La vie des eaux, infiniment plus considérable que la vie terrestre, offre beaucoup d'exemples pareils ; on ne fait que commencer à les entrevoir, à les étudier.

» Dans un siècle ou deux, on saura bien des choses !.... »

« Dans un siècle ou deux, repris-je, ces rochers seront également couverts de moules et de coquillages, que viendront recueillir comme aujourd'hui des troupes nombreuses de femmes et d'enfants, pour les porter assez péniblement au marché. Dans un siècle ou deux, le monde ira, comme à présent, entre le mal et le bien, le doute et l'espérance, et deux philosophes, l'un plein de science comme vous, l'autre ignorant comme moi, diront peut-être encore : Ah ! dans un siècle ou deux !... »

Sur ce, j'ai quitté mon ami le naturaliste, et je suis allé, en ruminant ces choses, assister à la pêche des vers, ou plutôt à la chasse, ou mieux en-

Numérisé par BPUN

core à la récolte des vers, car on les prend à la bêche comme les carottes et comme les pommes de terre. C'est encore une des occupations importantes de la basse marée. Ces vers, fort semblables aux vers de terre communs, mais plus horribles, plus dégoûtants et plus agiles à s'enfoncer dans le sable dès qu'on les poursuit, servent d'appâts pour la pêche du maquereau. Une légère saillie du sol, tortillée en boudin, trahit leur présence. Certaines plages en sont littéralement couvertes. Toutefois la capture de ce gibier souterrain n'est point aussi aisée qu'on peut le croire. Elle exige de l'adresse, de l'habileté, de la vigueur. Trois coups de pelle rapides et profonds ouvrent le gîte; aussitôt dans cette fosse d'un pied carré remplie d'eau bourbeuse le chasseur plonge la main et en retire.... ou n'en retire pas... sa proie. L'attaque manquée, il serait inutile de recommencer; l'animal a disparu. Je ne sais pas de plus amusant spectacle que celui de ces chercheurs de vers. On dirait des chercheurs d'or, tant ils y mettent d'activité, de fièvre, de passion.

Des familles entières n'ont d'autres ressour-

Numérisé par BPUN

ces que le mince produit de cette triste marchandise.

Cayeux, petit port près de l'embouchure de la Somme, en expédie des quantités assez considérables ; c'est le meilleur revenu de ce pauvre village, qui n'en paraît pas plus riche.

Les femmes y sont belles dans leur misérable costume. L'habitude d'être demi-nues conserve à leurs bras et à leurs jambes la fermeté, la beauté des contours et donne à tous leurs mouvements un certain air de fierté sauvage qui fait penser aux Nymphes antiques.

Bien des fois, surpris et charmé, je me suis cru transporté aux âges fabuleux en voyant ces rustiques chasseresses courir sur le rivage, comme des Bacchantes, les cheveux au vent, la robe relevée et nouée aussi haut que possible, sans autre préoccupation que celle de pouvoir agir et marcher en toute liberté.

Mais voici la marée qui monte de nouveau ; elle chasse les pêcheurs de vers, de moules, de crevettes. Comme eux, je rentre au logis.

1856.

Numérisé par BP

DIEPPE ET SES ENVIRONS

Numérisé par BPUN

DIEPPE ET SES ENVIRONS

LETTRES D'UN FLANEUR

I

Encore une fois j'ai tourné le dos à nos montagnes, et me voici promenant mes pas sur les plages animées de la mer française au lieu de gravir les alpestres sentiers ou les pentes jurassiques. Je ne m'en plains pas. Il n'est pas nécessaire « d'avoir fait sa philosophie à l'université d'Oxford » pour prendre gaîment son parti d'un séjour de quelques semaines dans la grasse Nor-

Numérisé par BPUN

Aussitôt que le panier est plein, au lieu de le tirer à grand effort de muscles, les hommes perchés sur l'échafaudage tendent leurs cordes, puis, d'un même élan, sautent tous ensemble à terre, enlevant ainsi le fardeau par le seul poids de leurs corps. Le balancement causé par ce brusque mouvement lance en même temps au loin, en dehors de la perpendiculaire, le panier rempli; il est arrêté au passage par un ouvrier placé dans une voiture sur le quai, immédiatement versé, et on recommence. On n'a pas d'idée de la promptitude et de la régularité de cette mécanique humaine. Son jeu n'en doit pas moins être à la longue assez pénible et très désagréable, surtout à cause des tourbillons de poussière au milieu desquels l'appareil fonctionne. Souvent un chant monotone de deux ou trois notes plaintives accompagne le mouvement et en détermine la précision.

Dieppe n'a pas, tant s'en faut, un grand mouvement commercial. La houille britannique, les sapins de Norwége et le poisson en sont à peu près tous les éléments. Quelques armateurs ont

Numérisé par BPUN

cependant de beaux trois-mâts destinés aux voyages de long cours. L'un d'eux, la *Gertrude*, vient d'arriver de Sidney avec un chargement de laines. Sa sœur, la *Lucie*, est prête à partir, mais sur *lest* seulement ; elle va en Chine chercher... de la porcelaine, de la soie, du thé ? non, des Chinois, pour les conduire en Californie. Il faut que le frêt de cette marchandise soit bien avantageux pour compenser un premier voyage de 3,000 lieues complétement improductif. Ces bons émigrants du Céleste-Empire ne seront-ils point changés en nègres pendant la traversée? La *Lucie* emporte avec elle des arguments faits pour convaincre les moins voyageurs des mortels noirs ou jaunes : de bons petits canons bien montés et dont j'ai vu faire l'essai au pied des falaises. Cette pensée est peut-être une calomnie et j'en dis volontiers mon *mea culpâ*. La *Lucie* est un des plus beaux navires qu'on puisse voir : svelte, élégant, coquet, aimable, l'air ouvert, franc, honnête. — L'affreux métier de la traite ne lui siérait pas du tout ; mais, hélas ! « si ce n'est toi, c'est donc ton frère » — on sait trop bien que ce commerce épouvantable subsiste

Numérisé par BPUN

encore, malgré le christianisme, malgré la science, malgré l'oncle Tom et Old Dred, malgré surtout les protestations du cœur et de la conscience de l'humanité tout entière, et c'est même encore, dit-on, un des trafics maritimes les plus lucratifs[1].

C'est égal, j'aimerais mieux être pêcheur de morues et de harengs que pêcheur d'hommes de cette façon-là.

Cependant la morue et le hareng diminuent. Les expéditions à Terre-Neuve n'ont pas été heureuses depuis quelques années, et la dernière campagne paraît devoir être encore la plus mauvaise. Les bateaux de Dieppe et des autres ports normands ne sont pas de retour, mais on sait déjà que le poisson était peu abondant et que la plupart des embarcations ont eu à supporter des coups

[1] Ma supposition peu charitable au sujet de la *Lucie* est en effet dénuée de tout fondement. Elle va si bien en Chine, qu'elle est consignée à un Neuchâtelois établi à Hong-Kong, et son but est bien réellement d'y *charger* des *coolies* ou travailleurs libres engagés pour la Havane. Avant de partir, elle a pris du charbon de terre pour les *steamers* européens qui naviguent dans ces parages. J'ai appris ces détails *en Suisse*, dans un village de nos montagnes; on m'a montré là toutes les pièces qui en font foi. Ce fait seul vaut la peine, ce me semble, d'être noté.

Numérisé par BPUN

de vent désastreux. Plusieurs même ont péri. On peut juger de la gravité et du nombre des accidents par ce fait : tous les agrès nécessaires à un navire avaient plus que quadruplé de valeur à Saint-Pierre. Un cordeau, dont j'ai oublié le nom, servant à faire les lignes pour prendre la morue, se vendait jusqu'à 300 francs les 50 kilog.; son prix ordinaire est de 50 francs, et ainsi de tout, fer, cordages, bois, planches, nourriture, tant la mer avait dépouillé les pauvres pêcheurs. Je tiens ces détails d'un vieux marin.

On venait aussi d'apprendre que l'*Asia*, paquebot transatlantique, avait coupé en deux un bateau de Fécamp. Tout l'équipage a été sauvé; tout, c'est-à-dire les hommes à bord lorsque le bateau a sombré; mais cinq autres étaient à la pêche sur un canot; on les a attendus un moment, on les a cherchés peut-être, puis le steamer a repris sa route. — Et ils ont été perdus ! à moins que, par hasard, un autre bateau ne les ait rencontrés, chance heureusement probable ! A cette saison, les pêcheurs sont nombreux dans ces mers. Mais s'ils n'en ont pas trouvé, s'ils se sont égarés !.....

Numérisé par BPUN

Alors ils seront morts de faim. Cela arrive tous les ans !.....

Les expéditions de Terre-Neuve seraient bientôt arrêtées, si le gouvernement ne les soutenait par des primes considérables. La France a besoin d'une marine et la pêche seule peut former ses équipages. Dans le même but la pêche du hareng sur les côtes d'Ecosse est aussi *encouragée*, quoiqu'elle soit moins lointaine et par conséquent exige moins d'hommes et un matériel beaucoup moins considérable.

Le hareng ne s'arrête pas à l'entrée de la Manche, il la traverse d'un bout à l'autre et continue son voyage bien au delà vers le sud ; mais, en allant à sa rencontre, vers la fin d'août, on gagne un mois d'abord, puis on a la chance d'en trouver des bancs plus épais, considération de jour en jour plus importante, car ce poisson devient, sans qu'on en devine la cause, très infidèle aux rivages français. Le gouvernement a été contraint d'imposer à cette pêche des conditions assez sévères et de la soumettre à une grande surveillance ; voici pourquoi : peu à peu, sous prétexte de

Numérisé par BPUN

pêche, on avait pris l'habitude d'aller au marché; au lieu de prendre soi-même le hareng, on l'achetait aux Hollandais. — Excellente affaire et très légale, commercialement parlant. On payait 15 francs ce qu'on allait revendre 40 ou 50. Point de frais imprévus, de retards, d'avaries; mais, à ce métier de colporteur, on ne devient pas homme de mer; les bons marins disparaissent et la pêche du littoral, de toutes la moins florissante, n'a pas une extension suffisante pour en former un grand nombre La Manche a grand besoin du secours des pisciculteurs de l'académie. Quand M. Coste pourra, suivant sa promesse, semer des turbots et des soles, on l'adorera, à bon droit, comme le Neptune providentiel des temps modernes. Mais ce digne professeur a le temps de laisser pousser sa barbe et de faire forger son trident; entre les bassins du collége de France et la mer il y a un océan, l'immensité. — Peut-être serait-il sage, en attendant, de prendre quelques mesures provisoires; par exemple, de proscrire le chalut, ce fléau destructeur dont je vous ai fait, je crois, la description, en vous parlant du Tréport. L'emploi de

Numérisé par BPUN

ces filets traînants a déjà été interdit à plusieurs reprises pendant le XVIII^e^ siècle — la dernière fois en 1766. — Une ordonnance de 1818 en autorisa définitivement l'usage, avec des restrictions, il est vrai, mais facilement éludées.

La marine *pêchante* dieppoise se partage en deux camps bien tranchés. Les pêcheurs de Dieppe proprement dits, habitant la gauche du port, sont tous chalutiers. Ceux du *Pollet*, faubourg à droite de la jetée, sont au contraire fidèles aux vieilles traditions ; ils regardent ces filets comme le fléau et la ruine de la pêche et témoignent un dédain marqué pour ceux qui les emploient. Une raison importante devrait trancher la question : non-seulement le chalut détruit tout, les jeunes poissons et le frai, mais il est une cause directe de plus de la diminution du nombre des marins. Un bateau du Pollet occupe huit à dix hommes ; cinq suffisent à ceux qui emploient le chalut ; en revanche, la plupart sont estropiés de bonne heure par les efforts excessifs qu'exige parfois cet engin pour le retirer du fond de la mer, mais cela ne fait pas compensation.

Numérisé par BPUN

Autrefois les habitants du Pollet ne se distinguaient pas moins des Dieppois par leurs habitudes et leur costume que par leur manière de pêcher. Une vieille antipathie les séparait de toute antiquité. Selon toute apparence, cette population polletaise est une race à part, une colonie étrangère, probablement, suivant M. Vitet, d'origine vénitienne. Tout en eux, en effet, était encore, il y a cinquante ans, d'aspect méridional, l'habit et le parler. Malheureusement, là comme partout, l'originalité et le pittoresque s'effacent ; les couleurs vives et les formes caractéristiques font place aux vêtements uniformément bruns ou noirs, sans tournure, sans beauté. La casquette vulgaire remplace le bonnet rouge ou bleu ; cependant les grandes bottes et les cottes raides de toile cirée jaune rendent aux rudes matelots quelque chose de leur physionomie particulière. Quant aux femmes, leur ancienne coiffure a dégénéré jusqu'au plus affreux bonnet de calicot blanc qu'il soit possible d'imaginer, et le jupon noir et long a vaincu le gai et rouge cotillon d'autrefois. Aucune différence d'ailleurs entre les deux côtés du port.

Numérisé par BPUN

Le faubourg et la ville ont fait alliance dans une même vulgarité ; leur rivalité a été étouffée sous le gilet de tricot et le pantalon de molleton.

Malgré cela — j'en reviens à mon commencement — l'activité d'un petit port de mer offre un sujet inépuisable d'études. Les soins de l'arrivée, les apprêts du départ, les émotions de l'adieu et du revoir se discernent facilement à travers le masque impassible de la nécessité et de l'habitude. Le retour de la *Gertrude*, par exemple, avait mis en émoi toute la ville. C'était, à la vérité, un navire dieppois, commandé, monté, armé par des enfants du pays, et absent depuis plus de deux années ! Malheureusement il faisait nuit, il pleuvait, et je n'ai pu assister aux embrassements des familles. A Dieppe un matelot ne quitte son navire que lorsque celui-ci est à sa place, amarré au grand quai du bassin, et cette opération demande souvent beaucoup de temps. Au Havre, au contraire, l'engagement finit à la tour de François Ier, placée à l'entrée de l'avant-port, immédiatement après la jetée[1]. — Arrivé là, tout

[1] Cette tour vient d'être démolie.

Numérisé par BPUN

l'équipage se jette dans les barques, sans plus s'inquiéter de rien, comme des écoliers, quand sonne l'heure du congé. Des manœuvres du port, matelots sédentaires, le remplacent. Le temps m'a manqué, en passant au Havre, pour vérifier ce trait singulier de mœurs maritimes.

La jetée, à marée pleine surtout, n'offre pas un tableau moins intéressant et moins animé que celui du port. La mer d'abord, toujours belle à voir pour elle-même ; puis la rade, souvent couverte de bâtiments qui louvoient au large, en attendant un pilote, ou l'heure précise qui leur convient. Cette heure varie sans cesse, puisque la marée retarde de trois quarts d'heure environ sur vingt-quatre, de sorte que ce changement seul prête aux mêmes scènes les aspects les plus divers. Tantôt c'est en plein soleil, aux ardeurs de midi, tantôt vers le soir, alors que l'Océan se colore des feux du couchant, ou bien à la clarté de la lune. qui donne souvent aux vagues des lueurs phosphorescentes.

« Et quand, sur ce magnifique théâtre, les ac-

Numérisé par BPUN

teurs viennent tout-à-coup jeter le charme de la vie et de l'individualité ; quand vous êtes tiré de votre rêverie par ces innombrables barques qui courent et se jouent sur la plaine immense, alors, dites-moi si cette jetée n'est pas un lieu de magie et de séduction. Tout à l'heure, en arrivant, vous comptiez vingt, trente, cinquante points noirs, maintenant ce sont autant de navires qui se pressent à l'entrée du chenal et s'y introduisent tour à tour avec une allure, une pose et une physionomie différentes. Puis, quand tout le cortége est rentré, un autre spectacle commence ; ceux qui sont restés dans le port profitent, pour en sortir, de la marée qui va baisser : vous les voyez alors s'avancer lentement, traînés, tirés par des cordes, comme de pauvres charriots embourbés ; leurs voiles sont détendues et flottantes ; vous diriez une procession de malades, les bras tombants, les joues décharnées, se traînant à pas lents pour aller prendre le bon air ; mais à peine ont-ils doublé la pointe du chenal, le bon air, le vent de mer les saisit, les ranime ; leurs voiles se tendent et se gonflent, et tout-à-coup, bondissant de vigueur et de santé,

Numérisé par BPUN

ils s'élancent et atteignent l'horizon. En moins d'une heure, ce sont eux qui, à leur tour, deviennent de petits points noirs, jusqu'à ce qu'enfin votre œil renonce à les suivre et les perde dans l'immensité. »

Cette vive peinture est de M. Vitet [1]. Je lui emprunte encore l'épisode d'un Terre-Neuvier et ce ne sera pas, par parenthèse, la dernière fois que j'aurai recours à son excellent livre sur Dieppe.

« Vers les derniers jours d'août, je le voyais sans cesse (le gardien de la jetée) braquer sa lunette vers le côté du couchant. — Qui cherchez-vous, Bouzard? — « Les *Terre-Neuviers*, me dit-il, il y a plus de cinq mois qu'ils sont partis, ils devraient être ici. » Le lendemain, sa figure était rayonnante. — Voyez-vous, là-bas, à la hauteur du cap d'Ailly; voilà le premier, il entrera ce soir. En effet, en suivant la direction que m'indiquait son doigt, j'aperçus à cinq ou six lieues en mer un beau brick sur ses ancres. Une chaloupe, vivement poussée par six rameurs, sortait en ce

[1] *Histoire de Dieppe.*

Numérisé par BPUN

moment du chenal ; elle conduisait, suivant l'usage, un pilote chargé d'apprendre au capitaine du brick ce qui s'était passé dans la ville depuis son départ, et d'instruire, au retour, le capitaine du port des morts ou maladies survenues à bord pendant la traversée. Qu'on juge comme le cœur doit battre à ces pauvres matelots quand ils voient approcher la chaloupe du pilote ! Leur père, leur mère, leurs enfants vivent-ils encore ? Depuis cinq mois, que de choses ont pu se passer ! Toutefois la discipline leur défend d'adresser des questions au pilote ; le capitaine le conduit dans sa cabine, s'entretient un instant avec lui à voix basse, puis le reconduit à la chaloupe, toujours en silence. Si par malheur un des hommes de l'équipage a de tristes nouvelles qui l'attendent, le capitaine se réserve le soin de les lui faire savoir. »

« La mer ne devant être pleine qu'entre huit et neuf heures, le brick resta sur ses ancres toute la journée, mais, au coucher du soleil, on le vit décarguer ses voiles, puis grandir peu à peu et entrer enfin dans le chenal d'un air svelte et triomphant. Quoiqu'il fît nuit close, les deux

Numérisé par BPUN

jetées étaient couvertes de monde ; tous les pêcheurs, tous les matelots et leurs femmes souhaitaient la bienvenue à ces pauvres camarades partis depuis si longtemps. La pêche avait été bonne ; l'équipage du *Jeune-Henri* — c'est le nom du navire — poussait des cris de joie, des cris de bonheur, et chantait à pleine voix une chanson d'un rithme bizarre, d'une mélodie sévère, singulièrement accentuée et qui, répétée par les échos de la falaise et accompagnée, pour ainsi dire, par le frémissement de la foule, produisait un effet aussi solennel que la plus belle musique d'église. La scène était éclairée de temps en temps par la lune glissant à travers les nuages ; mais alors on voyait, à sa clarté, sur le pont du navire, au milieu des autres matelots chantant, criant, hissant les voiles, un jeune homme de quinze à vingt ans, l'air morne et abattu, appuyé tristement contre de vieux barils : lui seul ne chantait ni ne travaillait ; le capitaine l'avait averti que son père était mort du choléra et que sa mère et ses huit frères en bas âge n'avaient plus que lui pour les nourrir.— Pauvre garçon, disait une femme à mes côtés dans

Numérisé par BPUN

la foule, il était si gai en partant ! *C'est qu'il faut toujours attendre, avant de savoir si on rit d'un bon rire*, ajouta-t-elle en faisant un gros soupir. Cette réflexion ne m'étonna plus quand on m'eut dit que cette femme avait ses trois fils à bord d'un *Terre-Neuvier*. »

II

Les bourgeois de Dieppe, qu'aucun intérêt direct ne rattache aux choses de la marine, ne paraissent pas leur donner la moindre attention. Ils font comme leur ville, ils tournent le dos à la mer. Jamais on ne les voit sur la jetée, et leurs promenades se dirigent plus volontiers vers les vallées que sur la plage.

Ce fait, étrange d'abord, s'explique cependant. La mer est souvent, presque toujours, une voisine redoutable, ennuyeuse à l'excès. Nous la voyons, nous autres oiseaux de passage, pendant les beaux mois de l'année, aux heures d'amour, de lassitude, de calme, alors que le soleil, rapproché de nous,

Numérisé par BPUN

agissant plus puissamment sur toutes les forces de la nature, les contient ou les féconde. Mais en hiver, et non-seulement alors, mais au printemps, en automne, l'Océan est un ennemi. Rien ne vit sur ses bords. Toutes les plantes s'y dessèchent ; un vent froid, humide, y souffle perpétuellement, et les bons bourgeois n'ont à y gagner que des rhumes de cerveau. Aussi vont-ils ailleurs, et l'été n'a plus le pouvoir de changer leurs habitudes à cet égard.

Mais ce que je ne puis concevoir, c'est l'indifférence de la plupart des citadins arrivés des villes lointaines. Les mille questions, les problèmes sans nombre qui tous les jours se présentent et trouvent leur solution dans la lutte de l'homme avec l'Océan, n'excitent pas même leur curiosité. L'odeur du goudron leur déplaît, la vue des bateaux sales et des marins mouillés de sueur les repousse. On ne les voit guère sur la jetée, jamais sur les quais encombrés des ports. En revanche, ils ne quittent pas la plage ; venus pour voir la mer, ils ne la perdent pas de vue : c'est un devoir recommandé par les médecins. Suivant un *Guide des Bai-*

Numérisé par BPUN

gneurs, l'efficacité des bains de mer ne tient pas seulement aux qualités particulières à l'eau de mer, au sel, à l'iode, à la magnésie, mais aussi et beaucoup aux pensées calmes, sereines, que l'Océan inspire. Ramasser des coquillages et de petits cailloux, faire collection de varechs, d'algues et de mousses, non dans un but scientifique — cela gâterait tout— mais simplement, comme les enfants, c'est là une des meilleures conditions hygiéniques d'un séjour aux bains de mer. Comment s'étonner après cela des cures nombreuses de ce moyen thérapeutique? Il y a tant de gens à qui il en coûte si peu de ne penser à rien !

Quoi qu'il en soit, la mer est de plus en plus à la mode. Toutes les plages, tous les hameaux de ses bords se changent pendant l'été (plus ou moins) en faubourgs, en succursales des chefs-lieux des quatre-vingt-six départements. Grâce aux chemins de fer, ramifiés comme des canaux d'irrigation, cette marée montante, venue de l'intérieur des terres et fertilisante, il faut le dire, autant que les inondations du Nil, n'oublie aucune baie, aucun point accessible. Elle vaut mieux pour Dieppe

Numérisé par BPUN

en particulier que toutes ses pêches et que tous ses commerces réunis. Son *établissement* est sans contredit le plus fréquenté de tous les bains de mer français. Le premier en date, il reste le premier aussi par son importance; aucune protection officielle n'a succédé cependant à celle que lui accordait ouvertement la duchesse de Berry. La famille d'Orléans ne se baignait pas, dans la mer au moins, et l'empereur actuel s'est contenté d'une visite à Dieppe. Il préfère Plombières; l'impératrice aime mieux Biarritz, où elle retrouve plus de liberté et où la brise du soir lui apporte les parfums de l'air natal.

Mais Dieppe se porte à merveille en dehors de toute influence de cour; il a pour lui d'être, plus que tous les autres ports, de facile accès pour les Parisiens. En quatre heures, sans changer de voiture, on passe du boulevard des Italiens à sa plage, et cette plage elle-même est la plus belle, la plus vaste, la plus douce, la plus aimable, la plus élégante qu'une petite maîtresse puisse désirer. Aux personnes qu'on rencontre, aux toilettes, aux équipages, on croirait seulement avoir poussé sa

Numérisé par BPUN

promenade un peu au delà du bois de Boulogne. En un mot, c'est Paris, plus l'Océan, un Océan réel, mais séduisant comme celui de l'Opéra, sans écueils, sans naufrages, roulant ses flots sur un fin lit de sable, à peine incliné, moelleux sous le pied comme une moquette d'Aubusson.

Un rempart de galets précède, il est vrai, ce tapis aristocratique; loin d'être un inconvénient, c'est un mérite nouveau et une attention de plus de ces rivages fortunés. Comme l'on ne se baigne qu'à marée basse, même par un gros temps, les vagues sont moins dangereuses que salutaires; on peut jouer avec elles, se laisser prendre dans leurs bras humides et se rouler ensemble sur le sol en lutteurs courtois. Puis dans les plages où le galet manque, comme à Boulogne, à Trouville et sur les côtes du Calvados, on ne connaît pas ces grands effets d'une mer agitée et profonde, se brisant avec violence sur les amas de cailloux qu'elle roule avec un bruit de chaînes et des mugissements incomparables.

Au-dessus des galets, d'une falaise à l'autre, dans toute la largeur de la belle vallée, s'étend la

Numérisé par BPUN

plage; elle a plus d'un kilomètre ; des allées larges et bien tenues y déroulent à l'aise leurs courbes multipliées et en font — on voudraient en faire— un véritable jardin anglais. Mais les gazons y sont jaunis et brûlés, les massifs et les parterres dépouillés et misérables, malgré les louables efforts toujours renouvelés de l'édilité dieppoise. On ne peut pas tout avoir. — L'Océan ne souffre pas de rivaux : pareil à la Médée de Corneille, il semble crier de sa grande voix : « — Moi seul, et c'est assez. » L'une des extrémités de la plage est fermée par la jetée et par le chenal du port; à l'autre, au pied du vieux château, hardiment planté sur les graviers de la falaise, se trouve l'*établissement*.

Je touche ici à l'arche sainte, à l'orgueil de Dieppe et à sa véritable supériorité..... aux yeux des Parisiens. Comment en parler dignement? Quelle Muse guidera ma plume pour vous décrire ce temple de la mondanité et des plaisirs? Faute d'en avoir une, pour le moment, à ma disposition, je prends le véridique Almanach dieppois et je copie :

Numérisé par BPUN

« Dieppe a inauguré l'été dernier, par des fêtes brillantes, son nouvel établissement, véritable palais de cristal. Les vastes salons de cette splendide construction, son pavillon des fêtes, ses immenses galeries vitrées, surmontées d'une magnifique terrasse, d'où la vue n'a de bornes que l'horizon, ont donné une entière satisfaction aux vœux si souvent exprimés par le monde élégant qui fréquente les bains de Dieppe, de voir tous les moyens de distraction et de plaisir concentrés sur la plage. »

« L'eau de mer si pure et si limpide de la plage de Dieppe s'administre sous toutes les formes et à toutes les températures. »

« Bains de vague, bains à la lame, bains d'immersion, bains d'affusion, bains chauds, bains composés, bains de vapeur et douches variées. »

« Promenade de deux kilomètres, à pied, ou en voiture, sur le bord de la mer, dans les jardins de la plage ; salons de conversation et de lecture ; journaux français et étrangers ; jeux de toutes sortes ; concert tous les jours sur l'immense terrasse des bords de la mer par un excellent orchestre de symphonie ; soirées dansantes ; grand bal

Numérisé par BPUN

tous les samedis ; bal d'enfants ; cours de danse ; gymnastique ; leçons d'équitation, de musique, de peinture, etc., etc. »

Ouf ! en voilà assez ! Toutefois cette *splendide construction*, placée entre l'Océan, les falaises et le château, ne fait pas un grand effet. Elle a beau être réellement très vaste, elle semble mesquine, petite. On dirait que la première tempête va l'emporter comme un joujou d'enfant dans son écume chassée par le vent. Moralement, le crayon seul d'Hamilton pourrait vous en faire un croquis exact. Le *monde élégant*, comme dit le style municipal, y porte toutes ses préoccupations ; il achève là les intrigues commencées dans les salons de Paris, ou en ébauche de nouvelles pour l'hiver prochain.

C'est aussi un champ d'épreuves très solennel pour les toilettes. La liberté de l'Océan permet d'y risquer les caprices les plus ou les moins artistiques, soit en exagérant outre mesure les dernières modes, soit en les reniant avec une héroïque ostentation. En fait de coiffures surtout, on ne saurait imaginer, sans avoir été à Dieppe, toutes les fantaisies de forme et de couleur auxquelles se

Numérisé par BPUN

prête cette très vilaine partie — masculine et féminine — de notre costume moderne.

L'esclavage du *convenable* disparaît ainsi par la prétention universelle à l'originalité, et le laisser-aller bourgeois s'y trouve à l'aise aussi bien que la recherche la plus affectée. On voit même de jeunes gentlemen imiter, en l'exagérant, la simplicité campagnarde ; ils sont heureux de joindre à leurs gants jaunes et aux bottes vernies, signes permanents de race pure, une veste à la paysanne et une casquette de cocher. Dans cet attirail, on les voit, tous les jours, sur un brillant phaéton, faire quinze ou vingt fois le tour des allées de la plage, flanqués dos à dos d'un groom en grande livrée. Un baigneur bien dressé ne perd pas l'établissement de vue, ou plutôt ne veut pas en être perdu de vue. C'est le centre de son orbite, l'astre radieux dont il devient le satellite.

Avec toutes les attractions de luxe et de mondanité dont je viens de parler, l'*établissement* a un mérite si rare à Dieppe, qu'il faut absolument le signaler à la reconnaissance publique, ne fût-ce que comme un reproche aux maîtres d'hôtel et aux

Numérisé par BPUN

propriétaires de la ville. Tous ces plaisirs, tous ces agréments, bals et concerts compris, ne coûtent aux abonnés que 10 francs par mois. On peut aller, venir, entrer, sortir, être, à son gré, spectateur ou acteur pour la bagatelle de trente-trois centimes par jour. Qu'il ya loin de là avec les façons de faire de tous les exploiteurs citadins ! Partout, dans notre siècle de progrès, il est admis que les voyageurs sont taillables et corvéables à merci, comme les serfs du moyen âge, une denrée cosmopolite, livrée par le bon Dieu aux entrepreneurs de toute sorte, ou, si vous voulez, pour garder la couleur locale de mon sujet, un passage de harengs au profit des pêcheurs habiles et des hardis matelots.

Or, à Dieppe, de juin en octobre, tout le monde se fait pêcheur de touristes. Chacun, peu ou prou, en veut sa part. Des filets sont tendus à toutes les portes, sous forme d'écriteaux, offrant à louer des appartements meublés.

Ces appartements, plus que modestes, en général, et parfaitement incommodes, se composent d'ordinaire de pièces abandonnées pour la cir-

Numérisé par BPUN

constance par les habitants du logis avec lesquels il faut faire, pour ainsi dire, vie commune. Même cuisine, mêmes ustensiles..... et le reste. On n'a à soi que son lit, et encore souvent dédoublé et divisé en menues couchettes.

Mais, à la guerre comme à la guerre ! on s'accommoderait encore de ces installations incomplètes s'il ne fallait les payer trois ou quatre cents francs par mois, dans les étroites rues de la ville, et le double pour celles dont les fenêtres regardent la mer. Je parle des prix qu'on paie après de longs débats, et non de ceux auxquels on prétend d'abord. Un bon Parisien inexpérimenté crut un jour qu'il avait été mal compris. « Pardon, ma brave femme, dit-il à la personne chargée de traiter avec lui, vous vous trompez ; je ne demande pas votre maison à acheter, je veux seulement la louer pour un mois. »

Les exigences des hôtes bourgeois ne sont rien cependant en comparaison de celles des maîtres d'hôtel. Malheur aux modestes phalènes errantes qui se laissent attirer par l'éclat d'une enseigne hospitalière !

Numérisé par BPUN

Nos aubergistes et hôteliers helvétiques ne sont pas, certes, malhabiles dans leur art ; ils ne feraient pas regretter Apollon à Marsyas, tant leur main est délicate et leur scalpel adroit ; mais, qu'ils sont loin encore de leurs confrères de Dieppe ! La souplesse, la complaisance ne sont plus aux yeux de ceux-ci des moyens de séduction, ils réussissent par l'intimidation. — « Audaces fortuna juvat. » — Ils ne vous remercient pas de descendre chez eux ; ils vous font l'honneur de vous recevoir. Un pensionnaire du plus recherché de ces hôtels m'a assuré que, dans sa chambre, comme dans toutes les autres sans doute, était affiché un petit imprimé ainsi conçu, ou à peu près — je ne garantis pas les termes, mais le sens, tel qu'il m'a été rapporté. — « Messieurs les voyageurs sont prévenus que le loyer de leurs appartements sera doublé s'ils ne mangent pas à l'hôtel ou se font servir au dehors. Le propriétaire se réserve en outre le droit de renvoyer messieurs les voyageurs qui ne feront pas assez de dépense. »

Voilà qui est clair. Evidemment ce petit avis est le résultat d'une observation profonde et d'une

Numérisé par BPUN

grande connaissance du cœur humain. La moutonnerie et la platitude étant reconnues comme les caractères les plus généraux de l'espèce, cet hôte philosophe les a pris pour levier et le succès a prouvé la justesse de son calcul.

Il y a toujours de la place dans les hôtels honnètes et modérés (en comparaison); il n'y en a jamais dans celui qui a inventé le catégorique *ordre du jour* ci-dessus.

III

Dieppe est une ville agréable; ses rues sont propres; elle a de beaux magasins bien tenus, bien fournis; toutes les ressources de Paris et de Londres s'y offrent, en abrégé, aux consommateurs exotiques. On y peut flâner sans ennui, entre deux marées, comme entr'acte aux plaisirs de l'établissement. Les maisons sont anciennes, étroites, incommodes, presque uniformes, et pourtant l'âge leur a donné une physionomie sérieuse, variée, intéressante, bien préférable, à mon gré, à la régularité militaire de ce qu'on appelle de nos jours une belle rue neuve.

Numérisé par BPUN

Le vieux château est travesti en caserne ; de nouvelles constructions l'ont beaucoup défiguré ; cependant, vu de loin, aux dernières lueurs du soir, il produit une forte impression et reporte l'esprit aux temps héroïques du passé, si, par bonheur, nul pantalon garance ne vient troubler l'illusion. On le traverse pour arriver sur la falaise, aux flancs de laquelle il est pittoresquement attaché ; mais on ne le visite pas. Derrière la ville, on termine en ce moment un hôpital très vaste et très élégant : je ne puis pas trouver d'autre adjectif pour peindre la physionomie de cette nouvelle construction, quoique ce mot semble fort déplacé à propos d'un hôpital : joli et coquet ne seraient même pas de trop. Dans des proportions moins grandes, on ne voudrait pas un autre plan pour une habitation de plaisance. Il est bâti en briques et en pierres de taille blanches, dans le style des beaux châteaux du XVI^e^ siècle. Une chapelle gothique, avec un portique ogival, surmonté de deux tourelles aiguës, relie très heureusement les deux côtés de l'édifice et en indique la destination.

Le plus ancien et le plus intéressant monument

Numérisé par BPUN

de Dieppe est sans contredit l'église Saint-Jacques. C'est un grand vaisseau d'une belle proportion, d'un plan simple et noble : l'extérieur offre de beaux détails sculptés ; à l'intérieur, on retrouve les restes d'une décoration riche et brillante. On voit aussi la trace des spoliations et des assauts profanes qu'a subis l'édifice ; néanmoins il est encore assez bien conservé, pour qu'il y ait plaisir et profit à l'étudier en détail. La masse de la construction appartient au 14e siècle, mais quelques-unes de ses parties sont plus anciennes.

Saint-Rémy, avec un air caduc et moribond, n'a point un âge aussi vénérable. Elle fut bâtie du 16e au 17e siècle, et présente un mélange peu agréable du goût architectural de ces différentes époques. En outre, plusieurs de ses parties sont inachevées, et les autres pour la plupart dans un état de dégradation misérable.

Comme paroisse, elle est l'aînée de sa sœur ; son origine, sous ce rapport, remonte aux premiers temps de Dieppe ; deux autres édifices, également consacrés à Saint-Rémy, ont probablement précédé celui qui existe aujourd'hui. Pour l'un au moins la chose est certaine, car il en reste une tour d'un

Numérisé par BPUN

fort beau caractère, maintenant liée au château dont elle était voisine.

Le Pollet, sous le rapport des églises, est moins bien partagé. Il avait autrefois, dit-on, une chapelle du XV^e^ siècle ; mais il n'en reste pas vestige ; le seul monument de ce genre qu'il possède est une construction toute moderne sans goût, sans élégance, sans beauté. Toutefois, elle est encore un progrès ; les Polletais devaient autrefois célébrer leur culte à un quart de lieue, sur la colline, dans l'église du hameau de Neuville.

Quoi qu'il en soit, ce qui peut manquer à Dieppe extérieurement trouve une ample compensation dans l'intérêt des souvenirs de son passé, car Dieppe a une histoire et plus encore un historien. Il est impossible de ne pas s'attacher à cette cité, si on la parcourt, si on l'étudie avec l'excellent volume que lui a consacré M. Vitet. Ce livre est un tableau complet, vif, animé du passé, du présent, et je dirais presque de l'avenir de Dieppe ; tout s'y trouve sous une forme charmante et facile. M. Vitet raconte les choses anciennes, discute les textes, déchiffre, explique les monuments d'une

Numérisé par BPUN

manière aussi attrayante qu'il peint les beaux paysages des vallées et les scènes de la mer. Il est vrai que le sujet est particulièrement heureux.

Ces riants coteaux ont été foulés par le pied vainqueur des légions de Rome ; cette paisible cité a subi les grandes calamités des guerres de toute sorte, guerre étrangère, guerre civile, guerre de religion ; ces pêcheurs pauvres et ignorants ont été et sont encore d'intrépides marins ; les premiers, ils ont abordé sur les côtes de la Guinée, doublé le cap de Bonne-Espérance, parcouru les mers des Indes, et peut-être touché à l'Amérique.

La brillante épopée de ces rivages obscurs a été longtemps méconnue. On a nié d'abord, sinon le passage, au moins l'établissement d'une population romaine. Aujourd'hui le doute n'est plus permis. Des fouilles nombreuses ont partout mis à découvert des restes considérables de villas et d'habitations incontestablement romaines ; le sol en maint endroit en est, pour ainsi dire, formé.

En revanche, une enceinte immense, appelée le *Camp de César*, a été reconnue pour être la *cité de Limmes*, cité gallo-belge très antérieure aux

Numérisé par BPUN

Romains. Ce camp de César — le nom lui en est resté en dépit des savants — mérite d'être parcouru. Il est situé sur la falaise à une lieue nord-est de la ville; des remparts de terre, hauts encore de plus de vingt pieds, malgré le poids des siècles et l'exhaussement du double fossé au milieu duquel ils s'élevaient, l'entourent tout entier dans un circuit de plusieurs lieues.

Dans les fossés intérieurs, presque comblés, l'œil le moins exercé remarque une suite régulière et continue d'affaissements circulaires encore très prononcés, et en même temps une ligne de petits monticules, perpendiculaires au rempart. Ces monticules et ces affaissements ayant été explorés, on a reconnu que les premiers étaient des tombelles ou tumuli, conformes à ceux dont les peuples septentrionaux faisaient leurs sépultures, et les seconds des demeures. Tous renfermaient des débris de vases, du charbon et des ossements desséchés. Des vases pareils à ceux des tombelles furent trouvés dans plusieurs cavités déblayées, ainsi que des pointes de fer, des os de différents animaux, des esquilles, etc., etc. Ces fosses, sans

Numérisé par BPUN

doute recouvertes de feuillage ou de paille, étaient donc les habitations de cet *oppidum* gallo-belge.

J'ai vu à la bibliothèque de Dieppe la collection de ces débris. Si ma mémoire ne m'a pas trompé, ils ont beaucoup d'analogie avec les objets récemment découverts sur le bord des lacs de la Suisse. Une petite hache de bronze m'a semblé surtout pareille à l'une de celles qu'on a retirées du fond des eaux au Petit-Cortaillod.

Après ces lueurs lointaines, la nuit la plus noire couvre l'histoire de ces contrées pendant tout le moyen âge. Une vieille tradition parle seulement d'un château bâti par Charlemagne et nommé par lui Bertheville, en l'honneur de sa mère, mais aucune preuve ne vient à l'appui de cette tradition. Pour la première fois, une charte de 1030 parle du port de Dieppe, et probablement il s'agissait du port d'Arques, ville alors importante, tandis que l'emplacement maintenant occupé par Dieppe ne devait être qu'un marais recouvert par l'Océan à chaque marée. Un siècle et demi ensuite, plus de doute, Dieppe existait, ville ou bourgade, et avait une certaine importance, car elle fut détruite de

Numérisé par BPUN

fond en comble par Philippe-Auguste, en guerre avec Richard Cœur-de-Lion.

Ce premier développement de Dieppe s'explique par sa position si favorable aux relations des Normands avec l'Angleterre, leur récente conquête. En devenant français, Dieppe perdit cet avantage et ne se releva que bien lentement de ses ruines. Enfin Philippe de Valois le protége, et, vers 1364, ses premiers vaisseaux marchands, partant pour la terre des épices et de l'ivoire, commencent la période brillante de ses destinées maritimes. Du XIV^e^ au XVI^e^ siècles, les navigateurs dieppois parcourent toutes les mers connues et font chaque année de nouvelles découvertes. Si la France n'avait pas été alors tout absorbée par les grandes crises et les longs efforts de sa constitution intérieure, le Portugal ni l'Espagne n'auraient pas eu peut-être l'honneur et le profit des premiers voyages transatlantiques.

Suivant M. Vitet, avant les Portugais ou tout autre peuple, les Dieppois ont connu, visité et fréquenté pendant quarante à cinquante ans les côtes d'Afrique; ils ont franchi le cap de Bonne-

Numérisé par BPUN

Espérance et parcouru l'archipel de la Sonde des premiers, si ce n'est les premiers. En 1508, avec les Bretons, ils découvraient Terre-Neuve ; en 1625, ils s'établissaient à la Martinique.

Voilà leur part de gloire incontestable, sans compter les nombreux faits d'armes de leurs flibustiers et l'honneur d'avoir donné le jour à Duquesne.

Ce n'est pas tout : au commencement de l'année 1488, un navire part de Dieppe sous le commandement d'un jeune homme de la ville, nommé *Cousin*. Soit direction, soit hasard des brises et des courants, après deux mois de mer, ce navire aborde une terre nouvelle, l'Amérique du sud, près d'un grand fleuve, le fleuve des Amazones, auquel Cousin aurait donné le nom de *Maragnon*. Puis, voulant regagner l'Afrique, Cousin tombe au cap de Bonne-Espérance, précédant ainsi Christophe Colomb de quatre années, et de neuf Vasco de Gama.

Ceci, il faut le dire, n'est qu'une tradition ; aucune preuve jusqu'à présent ne l'appuie et il y a peu d'espoir d'en trouver, toutes les archives de

Numérisé par BPUN

l'amirauté de Dieppe ayant été détruites dans le grand bombardement de 1694. Toutefois, il faut le reconnaître aussi, si cette tradition ne peut être admise comme fait historique, elle n'a rien d'invraisemblable.

La science hydrographique était alors très avancée à Dieppe; ses vaisseaux étaient nombreux, son commerce immense. L'esprit d'aventure et le goût des voyages enflammaient toutes les têtes, excitées par les succès prodigieux des premières expéditions lointaines.

On ne peut se faire une idée aujourd'hui, en parcourant les quais peu animés de ce modeste port, de son activité puissante d'autrefois; mais elle n'en est pas moins certaine. La Normandie et Rouen lui doivent en partie leur prospérité. *Ce fut*, dit une vieille chronique, en parlant d'un voyage en Guinée, entrepris de compte à demi par des Dieppois et des Rouennais, *ce fut ce qui commença de faire fleurir le commerce de Rouen*.

L'industrie des sculptures d'ivoire, de nos jours encore la plus importante de Dieppe, date de cette époque reculée. Comme preuve à l'appui de ce

Numérisé par BPUN

mouvement curieux, citons encore l'histoire de messire Jean de Bethancourt, gentilhomme du pays, qui, vers 1402, imagina d'aller fonder un *royaume* aux Canaries et y *réussit ;* et surtout celle de Jean Ango, dont l'opulence ferait honte à nos plus heureux spéculateurs de bourse. Ce Jean Ango vivait au commencement du XVI^e^ siècle. Fils d'un simple armateur, armateur lui-même, hardi et intelligent, il parvint de bonne heure à une richesse fabuleuse. Il avait à ses ordres de véritables flottes, une véritable armée. Seul, à ses frais, il héberge et festoie d'une manière splendide le roi François I^er^. Une autre fois, mécontent du Portugal, il déclare la guerre à ce royaume, ravage ses côtes et fait trembler Lisbonne. Des ambassadeurs arrivent en toute hâte à Chambord : « Messieurs, leur répondit François I^er^, ce n'est pas moi qui vous fais la guerre ; allez trouver Ango et arrangez-vous avec lui. »

Ango mourut gouverneur de Dieppe, mais tristement enfermé dans les tours du château, sans amis, sans consolateurs ; toute cette prospérité s'était évanouie ; ses créanciers se partagèrent, de

Numérisé par BPUN

son vivant, ses tableaux, son argenterie, ses maisons. On ne manque pas d'aller visiter les restes de sa magnifique résidence de Varengeville, transformée en ferme. Une rustique et paisible activité remplace le mouvement et le bruit des fêtes princières ; de belles vaches ruminent sous les ombrages. Au lieu des palefrois et des cavalcades qui remplissaient la cour, un robuste attelage sort des écuries, et trouble, en passant, le peuple nombreux et bruyant des pigeons et des volailles. Les salons ciselés sont des greniers remplis à l'automne. Pour y retrouver quelques restes de leur ancienne splendeur, il faut les parcourir dans d'étroits sentiers tracés entre des monceaux de blé, d'avoine ou de colza.

L'habitation de ville, non moins curieuse, était encore en 1647 assez bien conservée pour exciter l'administration du cardinal Barberini ; il ne cessait de répéter : « Je n'ai jamais vu si belle maison ; » mais il n'en reste rien ; bâtie en bois elle fut incendiée pendant le bombardement.

La destinée de Dieppe, dit M. Vitet, est fort

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE NEUCHATEL

Numérisé par BPUN

semblable à celle de Jean Ango : une grande fortune suivie de grands revers ; de sa grandeur passée il ne reste que des souvenirs.

Ces souvenirs ne se rattachent pas seulement à de glorieuses navigations et à des succès matériels : le même développement intellectuel qui poussait les Dieppois vers les conquêtes de la science et du commerce, les avait préparés aussi, à ce qu'il paraît, au grand mouvement de la renaissance et de la réforme.

Un libraire de la ville, appelé par ses affaires à Genève, en rapporte avec d'autres livres une Bible en français et des brochures protestantes ; elles sont lues, colportées de maison en maison, et sans le secours d'aucune prédication, gagnent en peu de temps un assez bon nombre de prosélytes. Calvin en est prévenu ; il envoie des ministres ; le culte s'organise, et la doctrine nouvelle, ou plutôt renouvelée, gagne de proche en proche. Tout cela ne se fit pas, on le comprend, sans éveiller l'attention des autorités catholiques ; plusieurs tentatives de répression furent inutilement essayées ; l'entraînement était irrésistible. Saint-Jacques et Saint-

Numérisé par BPUN

Rémy devinrent des temples, non sans avoir été malheureusement fort maltraitées par l'ignorance des trop fervents iconoclastes.

A partir de ce moment, jusqu'à la grande iniquité de la révocation de l'édit de Nantes, c'est-à-dire de 1557 à 1685, Dieppe n'a pas joui d'un instant de repos. Tour à tour vainqueur ou vaincu, sans cesse persécuté, tourmenté, troublé, agité, il eût à subir tous les malheurs et tous les excès du double fléau des guerres civiles et religieuses. Enfin là, comme ailleurs, la persécution acheva son œuvre ; le seul temple qui restait fut rasé, les ministres bannis et huit compagnies de cuirassiers, ou *missionnaires bottés*, suivant l'expression d'un chroniqueur catholique, furent chargées d'achever les conversions ; on sait par quels arguments. Ils réussirent si bien, qu'au bout de quelques années, tout ce qu'il y avait à Dieppe de citoyens bien nés, intelligents, industrieux, se trouva, en dépit de toutes les précautions, transporté sur le sol anglais.

Une petite colonie protestante s'est reformée dès lors ; elle a un pasteur et compte environ un

Numérisé par BPUN

millier de personnes. Luneray, village voisin, a été plus tenace ou plus heureux, sauvé sans doute par sa pauvreté. Ses tisserands et ses drapiers, convertis de la première heure, sont tous encore de la religion réformée.

La révocation de l'édit de Nantes ne devait pas être le dernier désastre de la malheureuse ville de Dieppe. Moins de dix ans après, en 1694, une autre catastrophe vint l'atteindre et la renverser de fond en comble. — Le 22 juillet de cette année, elle fut réduite en cendres par une flotte anglaise. Les deux églises et quelques maisons de pierre restèrent seules debout. « La trace des rues elle-même n'était plus visible ; » aussi fut-il d'abord question de la rebâtir sur un autre emplacement. Le débat dura près d'une année. Pendant ce temps, beaucoup de ses anciens habitants perdirent patience et allèrent s'établir ailleurs. Elle ne s'est pas relevée de cette nouvelle émigration. Pour comble d'infortune, le gouvernement lui envoya un architecte inepte qui ne sut trouver qu'un seul modèle pour toutes les maisons de la ville, et quel modèle ! On en jugera par ce fait qu'il avait oublié

Numérisé par BPUN

la place d'un escalier..... et d'autre chose encore, ce qui lui attira ce compliment de Vauban : « Vous pouviez faire mieux, mais il était impossible de faire plus mal. » Dès lors, un mauvais sort semble poursuivre Dieppe. Colbert, et après lui Napoléon Ier, veulent en faire un grand port; le premier a même la pensée de le relier à Paris par un canal aboutissant à la rivière de l'Oise; mais les circonstances sont plus fortes que la volonté et que la puissance de ces deux grands hommes; leurs projets restent sans résultats.

La grande cité commerçante du moyen âge, la patrie des grands navigateurs, la rivale religieuse de la Rochelle, est maintenant et restera probablement un petit port de pêche et de cabotage, que les baigneurs parisiens galvanisent un instant chaque année. — Sous-préfecture paisible du département de la Seine-Inférieure, toute son ambition est de lutter avec Trouville et le Tréport. Sous ce rapport, je l'ai dit, elle a des avantages incontestables. — Puisse la mode au moins lui rester fidèle !

Numérisé par BPUN

IV

Toutefois, j'en conviens, je ne plains pas beaucoup Dieppe de sa décadence. — Les gens qui l'habitent de nos jours ne sont pas plus malheureux que leurs prédécesseurs. A quoi tient le bonheur? — Au repos, à l'habitude, à tout ce qu'on voudra, mais, à coup sûr, les grandes destinées, le mouvement, le bruit, l'agitation, le succès même, n'y font rien. Le Havre et Marseille sont plus animés, plus importants que Dieppe ne l'a jamais été; je m'en lasserais plus vite et j'aimerais mieux cent fois le sort d'un pêcheur du Pollet que celui d'un matelot attaché aux longues navigations.

Une chose frappe en voyageant : c'est l'uniformité de la vie humaine. Chacun a sa tâche, qu'il lui faut recommencer tous les matins, et la terre partout ne se féconde que sous la sueur des hommes. Creusez le sol, retournez les sillons, taillez la pierre; ou bien courez les mers, livrez votre voile aux orages, jetez vos filets; ou bien encore enfer-

Numérisé par BPUN

mez-vous dans un bureau sans air et sans soleil, faites des comptes, des chiffres, des calculs, éternellement répétés; ou bien enfin jetez la sonde dans le passé obscur, dans l'avenir sans fond — c'est tout un : c'est le labeur journalier, monotone, universel; c'est le prix douloureux du pain quotidien, et malheur à ceux qui ne le paient pas ainsi par l'effort, par la pensée, par la fatigue !

Combien de fois, dans mes courses lointaines, non stériles et oisives cependant, me suis-je arrêté auprès des rudes ouvriers, manœuvres aux bras nus, brûlés par le soleil, pêcheurs mouillés des éclaboussures de la vague et de la saine transpiration d'un travail violent ! Je les ai interrogés ; j'ai causé avec eux. Là et chez nous, mêmes pensées, mêmes paroles; l'accent seul diffère. Les temps sont durs ! Tout allait mieux autrefois, dans la jeunesse ! mais l'espoir subsiste, demain viendra et sera meilleur. Il vient, rien de changé — et la mort l'accompagne ! Courez les grèves, ô voyageurs inquiets, gravissez les montagnes, frappez à la porte des palais et des chaumières : allez, et revenez plus tranquil-

Numérisé par BPUN

les, assurés de cette vérité peu neuve, mais consolante : *nihil novi sub sole*.

Il y a, en Normandie, des casseurs de pierres, le long des routes, et ces cantonniers, comme les nôtres, regardent, avec philosophie, aller et venir les passants sur les chemins qu'ils réparent. Chose singulière ! ces hommes se ressemblent, le même travail leur donne la même physionomie. J'ai beaucoup surpris l'un de ces Normands en lui disant que ses confrères helvétiques ne connaissaient pas du tout le silex ; lui, qui n'a que cette pierre à sa disposition, ne comprenait pas qu'on pût faire une bonne route avec du granit ou du roc calcaire. Il s'inquiéta beaucoup aussi de savoir comment on faisait sans silex pour allumer sa pipe; il faut donc, me disait-il, avoir toujours des allumettes chimiques dans ses poches. Est-ce qu'on les paie au moins ?

Ici, je dois faire une confession. — J'ai un faible pour les casseurs de pierres ; je n'en vois jamais sans leur jeter en passant, si ce n'est un mot, au moins une pensée sympathique, et souvent je m'arrête à les regarder et à causer avec eux. Jus-

Numérisé par BPUN

ques-là rien que de très naturel ; il est bien permis d'avoir une inclination, même pour les cantonniers ; mais, ce qui est bête et dont je ne puis me défendre, c'est la profonde rêverie où me jette toujours la rencontre de quelqu'un de ces pauvres diables. Nulle existence ne me semble plus symbolique : la vue d'un de ces modestes travailleurs me rappelle le néant de la vie humaine. Bêcher la terre, écraser les cailloux d'un bout de l'année à l'autre, à toutes les intempéries des saisons, préparer un chemin dont jamais on ne profite, borner pour soi le monde à un horizon de deux kilomètres, et pourtant, accomplir, en tournant dans un cercle si étroit, si vulgaire, toute la révolution mystérieuse de la destinée de l'homme ! — Mon Dieu ! que faisons-nous de plus ? — Quel mortel oserait dire que son labeur vaudra mieux au grand jour du règlement des comptes ? Lequel même est plus heureux ici-bas ? Qu'il paraît bon au cantonnier le repas frugal que sa femme lui apporte dans une boîte de fer-blanc, à l'heure de midi, et, comme il dort après, étendu sur le gazon à l'ombre d'un ormeau ! — Le bruit des riches équipa-

Numérisé par BPUN

ges ne l'éveille, ni ne le trouble ; s'il rêve, c'est à sa famille ; jamais, peut-être, il n'a demandé où vont tous ces passants, où mène la route — et où mène la vie? — Ce n'est pas son affaire ; l'ingénieur n'en parle pas.

Mais, revenons au silex, notre pierre à fusil détrônée par les capsules et les allumettes chimiques. La terre normande en est tout imprégnée ; il suffit de se baisser et de prendre le premier caillou venu pour battre briquet. Ce n'est pas toutefois le seul usage de cette pierre. Elle sert, avec la brique, à bâtir les maisons, aussi bien qu'à macadamiser les routes. En outre, on en choisit une variété noire parmi les galets du rivage et on l'expédie en Angleterre. Là, à ce qu'il paraît, on la réduit en poudre, et elle entre, m'a-t-on dit, dans la composition d'une pâte de porcelaine. Une foule d'ouvriers sont sans cesse occupés sur le bord de la mer à cette récolte et à ce triage. D'autres, à marée basse, recueillent du sable fin, excellent pour les mortiers de constructions, ou comme sable de jardin doublement admirable ; car, à tous les mérites du sable de rivière le mieux choisi, il joint

Numérisé par BPUN

celui d'être hostile aux mauvaises herbes. Ces différents travaux entretiennent un mouvement très pittoresque d'hommes et de chevaux sur ces remparts de galets, qui, sans cela, seraient mornes et tristes. Le champ est inépuisable, les vides sont comblés à chaque marée.

En somme, quoique déchue, Dieppe n'est point une ville morte. De quelque côté qu'on tourne ses pas, on trouve bientôt un sujet intéressant d'étude, ou un tableau digne d'attention. Deux fois par jour un paquebot anglais de New-haven part ou arrive, toujours chargé de passagers, attendu l'économie que présente cette voie sur le trajet plus direct de Paris à Londres par Boulogne ou Calais. — Ce spectacle est la ressource des badauds ; ils ne manquent pas surtout le débarquement afin de se donner le plaisir de lire sur les figures pâlies les souffrances peu sympathiques du mal de mer ; simple consolation de n'avoir pas fait la traversée ! Chacun des bateaux anglais de cette ligne porte le nom d'une ville de France, écrit sur l'arrière à côté de celui de Londres. Un jeune Béotien de Paris, en lisant l'inscription : *Orléans-London*, s'écria

Numérisé par BPUN

un jour tout haut devant moi : Tiens ! je ne savais pas qu'un bateau à vapeur pût aller de Londres à Orléans ! — A quoi je ne manquai pas de répondre : Et pourquoi pas ? l'autre bateau va bien à Lyon, comme vous pourrez vous en assurer demain quand il sera de retour.

Il n'est pas besoin, je pense, de chercher une transition pour passer de ce personnage au parc aux huîtres ; aussi bien, du quai il n'y a qu'un pas.

Tous les ports de mer ont un parc aux huîtres ; c'est le réservoir de la ville. Celui de Dieppe est plus important : il fournit la plus grande partie de la consommation de Paris, trente-trois millions d'huîtres passent annuellement dans ses bassins, ce qui représente une valeur de plus d'un million de francs.

On pêche les huîtres en octobre, au moyen de filets dragueurs en fer, traînés au fond de la mer. Les bancs sont nombreux dans la Manche et le long des côtes de la mer de Bretagne, mais plusieurs déjà ruinés, et la plupart en voie de diminution par le grand abus qu'on en fait. Les huîtres nou-

Numérisé par BPUN

vellement pêchées se vendent 15 fr. le mille aux *éleveurs*, propriétaires des parcs; et, de ce moment, commence pour les malheureux mollusques l'odyssée pénible et laborieuse qui les conduit, hélas! à une mort prématurée. Il faut d'abord les engraisser. Pour cela on les envoie à Saint-Vaast, où les eaux succulentes leur fournissent en permanence une table abondamment servie; c'est, pour ces pauvres victimes, le bon temps; un séjour pantagruélique; l'heure des amours est passée : manger, puis dormir, voilà tout leur souci. Aussi y deviennent-elles bientôt obèses; elles mourraient d'embonpoint, si le gardien n'y prenait garde. Alors on les arrache à ce pays de cocagne, et on les conduit à Dieppe; c'est la pension; on les instruit, on fait leur éducation; régime de collége. Elles n'engraissent plus, elles maigrissent, non complétement, mais assez, bien à point, au goût des cannibales qui doivent les dévorer. Puis on leur enseigne la manière de se présenter dans le monde; elles apprennent à voyager; pour tous cette science est exquise, difficile, et l'huître, on le sait, ne naît guère touriste, et

Numérisé par BPUN

voyageuse. Son intelligence n'est pas non plus précisément proverbiale. Eh bien ! trois mois suffisent, et ces intéressantes créatures sont en état de visiter la capitale et de faire au besoin leur tour de France et de Suisse. Ce résultat paraît extraordinaire, comparé aux progrès si lents des élèves de nos universités, mais il est positif; je l'ai appris du recteur en chef de l'académie huîtrière. Voici, au surplus, le système fort simple de ce pédagogue distingué, et l'explication qu'il m'en a donnée.

Les huîtres, comme beaucoup de jeunes gens et de jeunes personnes, aiment fort à bayer aux corneilles et à ouvrir la bouche à tout propos, sans avoir rien à dire. Dans la liberté sauvage des profondeurs de l'Océan, elles causent et babillent la moitié de la journée ; les parents, toujours faibles, les laissent faire. A vrai dire, dans leur domaine aquatique, cela n'a pas un grand inconvénient. Hors de l'eau il en est autrement. La société exige plus de discrétion et de tenue ; surtout elle aime ceux qui savent se taire ; les pauvres huîtres seraient repoussées de tout cercle délicat, si elles

Numérisé par BPUN

n'apprenaient à tout voir, à tout entendre, sans ouvrir leur coquille. Pour cela, avec douceur, avec patience, on les sort de leur élément, et on les tient en classe, bouche close, d'abord quelques minutes, puis une heure, puis deux, puis trois, et dix et quinze, jusqu'à ce qu'enfin elles puissent supporter un silence hermétique de plusieurs jours. Alors on les embouriche, on les expédie, et elles peuvent se présenter partout, pures de tout contact terrestre, dans leur candeur primitive. La sainte horreur qu'on leur inspire pour notre atmosphère corrompue est si grande, qu'elles ne s'ouvrent plus que sous l'effort meurtrier du couteau sacrificateur. Vous pouvez en faire venir à Neuchâtel, à Berne, à Lausanne. Soyez sans crainte, Lucullus helvétiques ; la goutte d'eau salée que ces vierges martyres auront enfermée à Dieppe, dans leurs palais nacré, vous arrivera aussi fraîche qu'elles l'ont reçue. Les huîtres ne sont pas d'ailleurs des petites-maîtresses d'une santé délicate et capricieuse ; elles ne connaissent aucune épidémie et résistent à tout, sauf à la gelée ; une mince couche de glace sur leur demeure les fait mourir

Numérisé par BPUN

immédiatement. Cela paraît assez singulier, pour des êtres qui peuvent vivre longtemps hors de leur élément et sans air, semble-t-il. Le fait est certain cependant, puisque, l'hiver, on veille souvent afin d'agiter l'eau pendant la nuit et de l'empêcher de se prendre.

Le penchant que tout homme bien né doit éprouver pour l'innocence n'était pas le seul motif, je l'avoue, qui me poussait, presque chaque jour, du côté du parc aux huîtres. J'allais y chercher aussi le charme d'une très belle promenade, presque toujours solitaire, comme toutes les promenades des villes de province. C'est une quadruple allée d'ormeaux magnifiques, bordée, d'un côté, par le cours naturel de la Béthune et le grand espace ménagé pour la retenue, de l'autre, par un canal alimenté par la même rivière. Ce canal est peut-être le point de départ de celui que rêvait Colbert, et qui devait faire de Dieppe le Pirée de l'Athènes française. Au-delà, de toutes parts, s'étendent les prairies couvertes de troupeaux, et la vue au loin s'égare sur les coteaux fertiles, jusqu'au fond de la belle vallée d'Arques, couronnée de fo-

Numérisé par BPUN

rêts et de villages. Nous en suivrons tous les sentiers, laissant désormais Dieppe et son histoire, dans la paisible obscurité qui les enveloppe. Les destins et les hommes ont beau faire ; la nature est à l'abri de leurs vicissitudes ; elle rajeunit, elle reste belle, en dépit des siècles. La vallée de Dieppe sera toujours un des plus champêtres et des plus charmants paysages qu'un touriste puisse désirer.

V

Les promeneurs à Dieppe n'ont que l'embarras du choix ; de tous les côtés s'offrent à leur vue de beaux villages, de fraîches retraites, des ruisseaux limpides, des points de vue variés, et de bonnes routes, des sentiers faciles, ôtent toute fatigue à ces courses. Assurément, comme beauté pittoresque, charme intime et profond, nos Alpes et même notre Jura sont bien supérieurs à la Normandie ; toutefois il est impossible de ne pas aimer ses champs fertiles et ses vertes prairies. On sent que

Numérisé par BPUN

c'est une bonne mère fermière, généreuse et souriante, toujours prête à obliger et faisant de son mieux pour contenter tout le monde.

Les adorateurs « des grandes dames du noble faubourg Saint-Germain » ne doivent pas aimer le pays de Caux ; il n'a rien d'aristocratique ni de distingué ; son caractère est bourgeois, bon enfant, cordial, de cette bonne grosse cordialité des nourrices. L'Océan seul, quand sa ligne bleue paraît par intervalles à l'horizon, donne au paysage un aspect de grandeur et le sentiment de l'infini. — Partout ailleurs l'impression qu'on éprouve est celle du calme, de l'abondance, de la vie heureuse et bienveillante, sans souci de l'autre, ni même de ce qui se passe autre part ici bas.

Je l'ai déjà dit, chaque ferme est une petite forteresse entourée de remparts en terre, sur lesquels sont plantés, gardiens vigilants, quatre rangs serrés de hêtres, de chênes et d'ormeaux. L'intérieur de cet *oppidum* moderne est tout planté de pommiers, la vigne de ces contrées, et sous leur ombre se cachent, éparses au hasard, la chaumière de la famille et les étables des bestiaux. Les

Numérisé par BPUN

villages ne sont que la réunion d'un nombre plus ou moins grand de ces enceintes fermées à l'indiscrétion de tous les regards.

Varengeville est le type de ces centres agricoles. Il a plus d'une lieue de longueur ; ses rues sinueuses ressemblent aux allées d'un jardin anglais : elles se développent en méandres infinis sous les ogives dentelées du feuillage qui les couvre, entre les vertes murailles des enclos. A peine de loin en loin une maison hardie vient-elle se placer bravement au bord de la route : seulement vers le milieu du village, sur la grande place, carrefour élargi, s'étalent au soleil l'auberge, la mairie et la boutique de l'épicier, cette sainte et vénérée trinité villageoise. D'ordinaire l'Eglise s'y trouve aussi avec le cimetière autour, mais ce n'est pas le cas à Varengeville. L'église est très éloignée, solitaire sur la falaise, en face de l'immensité ; on la voit de tous les points de l'horizon. La vue qu'on a de son portail est magnifique aussi par conséquent. A ses pieds, le plateau se creuse et se déchire en ravins profonds, sauvages, tortueux, sans eau, sans ombrage, sans verdure ; tandis que, par delà, l'O-

Numérisé par BPUN

céan et les lignes variées des champs et des villages lui font des perspectives tour à tour gracieuses ou grandioses.

Rien de plus agréablement champêtre que le village, rien de plus sévère que l'église et sa ceinture de landes arides. La religion des trappistes et des cœurs violemment brisés doit s'y trouver plus à l'aise que celle des âmes simples, avides avant tout de consolation et de soutien. Cette raison peut-être, autant que la distance, inspira un jour aux habitants du pays la pensée d'arracher leur église à la Thébaïde lointaine où elle est placée et de la transporter au milieu d'eux, à l'abri des chaleurs de l'été et des vents de l'hiver. Mais Saint-Valéry, son patron, ne voulut pas quitter le bord de la mer, et, pendant la nuit, il remit en place tous les matériaux démolis. Depuis lors, on le comprend, la question est à jamais décidée : les Varengevillois sont résignés ; ils sortent chaque dimanche de leurs bocages, et s'acheminent par vingt sentiers découverts, en longues processions, vers leur vieux moutier.

Le costume des femmes ce jour-là est très carac-

Numérisé par BPUN

téristique ; elles sont presque toutes enveloppées, été et hiver, dans une mante noire à capuchon rabattu sur les yeux. Nos grand'mères, je m'en souviens, en avaient de pareilles, et sans doute il en existe encore à la Sagne où à la Chaux-du-Milieu.

La nécessité de traverser le champ du repos, et l'usage pieux de s'arrêter près des tombes aimées, à l'entrée et à la sortie de l'office, a sans doute conservé l'habitude de ce vêtement sombre, plutôt de deuil que de fête. Quant à l'habit masculin, il ne mérite pas une mention ; c'est la veste universelle avec toutes les ridicules et incommodes variétés de nos stupides coiffures.

Le charme tout champêtre du village, la beauté pittoresque des environs ne sont pas les seules raisons qui attirent les curieux à Varengeville. On y va surtout pour visiter les restes du manoir de Jean Ango dont j'ai parlé, et le Phare d'Ailly, situé sur un promontoire, à 93 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Avant qu'on eût construit ce fanal en 1775, les navires se brisaient sans cesse pendant la nuit

Numérisé par BPUN

contre un banc de rochers qui s'étend, à fleur d'eau, fort avant dans la mer. Sa position est semblable à celle de l'église, mais plus élevée et plus belle encore ; le regard s'étend de tous les côtés aussi loin qu'il peut atteindre : devant soi, l'Océan, dont on saisit bien, de cette hauteur, la majesté sans limites ; à gauche, Sainte-Marguerite et son vieux clocher du XII^me^ siècle, assise au bout de la belle vallée de la Saane, plus loin les plis parallèles des bassins arrosés par le Dun et la Veule, enfin à l'extrémité, la baie de Saint-Valéry en Caux ; à droite, Pourville, Dieppe et la moire argentée du ruban des rivages se confondant à l'horizon avec les sables de l'embouchure de la Somme.

L'appareil lenticulaire du Phare d'Ailly est de premier ordre : feu tournant à éclipses, d'une portée éclatante de plus de dix lieues. Malheureusement, la destruction de ce magnifique monument bâti pour des siècles est prochaine. Il est placé trop près du bord de la falaise, et ce piédestal de craie, rongé à la fois par la dent inexorable des vagues, par les orages, par les pluies, diminue annuellement d'une manière si effrayante, qu'on peut presque déterminer le jour où il doit disparaître.

Numérisé par BPUN

Trois frères vivent en paix à l'ombre, ou plutôt à la clarté, de cette colonne isolée. Saints-Siméon Stylites, transformés en Vestales, ils veillent à l'entretien du feu sacré. Un oubli ne causerait pas leur mort, mais celle peut-être de beaucoup de matelots égarés. Pensent-ils, ceux-ci, en voyant l'étoile de salut, aux amis inconnus qui versent l'huile et font tourner les cristaux? Hélas! pensons-nous, voyageurs humains, à celui qui a jeté les phares célestes dans l'espace et l'éclair divin dans nos âmes?

Pour revenir de Varengeville en voiture, ou pour y aller, il n'y a qu'une route : on traverse l'étroit et joli vallon de la Scie au village d'Apperville, à l'endroit même où le chemin de fer le quitte pour entrer par un tunnel dans la vallée de Dieppe. A pied, au contraire, plusieurs voies engageantes se présentent au choix des marcheurs : la plus facile, à marée basse, consiste à descendre par une gorge escarpée droit à la grève et à cheminer ensuite sur le sable humide et fin abandonné par l'eau, au-dessous du grand lit des galets roulants. On évite de cette manière les pentes rapides qu'il faut

Numérisé par BPUN

gravir ou descendre lorsqu'on suit le sommet des falaises, et les falaises elle-mêmes, vues d'en-bas, forment la bordure la plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Cette muraille gigantesque s'harmonise admirablement avec l'océan ; elle en complète l'impression ; il fallait une telle barrière à la puissance des flots. Leur effort incessant peut bien la ronger, la creuser, mais il ne l'abaisse pas. Rien de plus varié d'ailleurs ; à chaque pas l'aspect en est différent : tantôt ce sont des tours crénelées sur une base massive ; tantôt on croit voir des clochetons gothiques finement sculptés : ici la craie pure étale au soleil sa blancheur de neige tachetée par le noir des silex, on dirait un manteau d'hermine ; à côté une coulée d'argile délayée couvre la paroi d'une teinte d'ocre magnifique : là elle s'avance comme pour provoquer la vague ; plus loin elle s'en éloigne et semble la fuir avec effroi. Des blocs énormes, géants vaincus, épars de loin en loin sur le sol, gisent nus et dépouillés, tandis qu'une fraîche verdure recouvre de monstrueux éboulements de gravier et de terre. A cette diversité infinie de formes et de couleurs s'ajoute encore celle

Numérisé par BPUN

que leur prêtent les effets d'ombre et de lumière. Un nuage passe, la scène est changée : la toile riante de Claude Lorrain est devenue un sombre paysage peint par Salvator Rosa. L'œil ne reconnaît plus le tableau qu'il contemplait naguère. Combien de fois m'est-il arrivé, en cherchant à copier l'un de ces points de vue, de le voir soudain disparaître ; le profil même et la ligne principale que je venais de tracer, je ne les retrouvais plus. On pourrait croire que l'impassible rocher emprunte dans ces parages le caractère mobile de l'onde, sa voisine et son ennemie.

Si c'est un inconvénient pour un peintre, les spectateurs n'ont pas le droit de s'en plaindre ; et, sans doute, le grand attrait d'une promenade entre ces deux Protées, la mer et la falaise, n'a pas d'autre cause : on peut y aller tous les jours sans craindre la monotonie.

Le plaisir des yeux n'est pas toutefois le seul intérêt qu'on y trouve. Cette lutte éternelle, incessante, des deux éléments, livre beaucoup des secrets de l'un et de l'autre ; le plus ignorant des hommes y rencontre à chaque instant de nouveaux

Numérisé par BPUN

sujets d'observation; et la pensée, excitée par mille détails, non moins que par l'ensemble de ce cadre merveilleux, revient sur elle-même plus pénétrante, toute chargée des divines et mystérieuses beautés de la création.

Pourville, dans ce trajet, est l'étape naturelle entre le phare d'Ailly et Dieppe. Ce n'est qu'un hameau chétif et misérable; il a beau se blottir au pied de la colline, les terribles vents d'ouest ne lui laissent ni ombrage ni fraîcheur. La rivière de la Scie coule cependant devant lui et va, sous son patronage, mêler ses eaux limpides au grand réservoir impur de l'océan.

Vis-à-vis, sur l'autre bord de la vallée, se cache, solitaire, un petit poste de douaniers, orné de trois canons, sans affût, couchés dans l'herbe. Ces engins meurtriers ne sont là, je suppose, que pour jouer le proverbe de la précaution inutile. Les douaniers, par contre, ont un rôle véritablement important. Que deviendrait la France sans eux, je vous le demande?

Privée de cette ceinture hygiénique, qui l'enserre étroitement dans son triple contour, elle se-

Numérisé par BPUN

rait bientôt livrée à tous les dangers d'un régime trop abondant. Les denrées coloniales, dont personne ne peut plus se passer, inonderaient de leur luxe agréable la table du pauvre aussi bien que celle du riche. On prendrait trop de café et on y mettrait trop de sucre. Le paysan normand n'aurait qu'à tendre la main à ses vieux cousins les Anglais pour en recevoir le fer de ses charrues, de ses faulx, de ses bêches, à un prix bien inférieur à celui qu'en exige son compatriote, le maître de forges. En revanche, les produits plus nombreux de la féconde terre gauloise iraient réjouir les ouvriers des usines sur la terre britannique. On vivrait mieux et à moins de frais des deux côtés — chose évidemment contraire aux plus simples notions d'hygiène morale et corporelle, contraire surtout, on le sait, aux lois providentielles. Si Dieu avait voulu le libre échange, il l'eût rendu inutile en donnant à chaque pays tout ce dont il a besoin. Rien de plus certain, suivant les prohibitionnistes, — et je me fais gloire d'appartenir à une époque où cette vérité a été enfin comprise en Suisse. Le parti radical restera éternellement chargé de l'hon-

Numérisé par BPUN

neur de nous l'avoir révélée. Je ne lui reproche qu'une chose : c'est de ne pas avoir osé franchement donner à ce cordon sanitaire son vrai nom de *douanes ;* le titre de péages a un air timide et honteux ; et d'ailleurs, par le fait, il n'est pas exact. Le libre commerce compromettait évidemment la prospérité des industries helvétiques, elles allaient devenir impuissantes à force de bien-être et de succès : il était temps d'aviser !

On se rend bien compte de la beauté de ce système en se promenant au bord de la mer. Si les inaccessibles falaises lui crient partout à haute voix l'ordre divin : tu n'iras pas plus loin, un homme, bien petit en comparaison, lui dit à son tour avec non moins d'autorité ; tu ne livreras rien sans ma permission, — non, rien ! — pas même l'amertume de ton onde. En effet, il n'est pas permis de prendre un seau d'eau à l'Océan, car cette eau contient du sel, et le sel est prohibé. A quoi en seraient les salines du gouvernement, si tout le monde pouvait cuire son poisson ou ses choux avec une écuelle d'eau déjà assaisonnée par la nature ? Les habitants des bords de la Manche,

Numérisé par BPUN

dégagés ainsi de la nécessité d'acheter du sel contrôlé, en feraient abus probablement : cet abus excitant leur soif, ils boiraient trop de cidre ou, ce qui est pire, trop de vin, car tous les abus se tiennent. Que de maux pour un grain de sel gratuit !

J'ai trouvé cependant un peu rigoureuse la défense faite, devant moi, à un pauvre enfant malade d'emporter chez lui une bouteille de cette boisson salutaire qui lui avait été ordonnée par le médecin ; mais quoi ! la vérité douanière est une. S'il est, comme l'a dit un poëte, des accommodements avec le ciel, il n'en est pas, il ne peut y en avoir, avec la douane. Elle a raison ou elle a tort. Toute la question est là. Or, les résultats partout l'ont résolue d'une manière assez péremptoire.

Il suffit, on peut le dire, d'avoir passé une fois dans un bureau de cette excellente institution pour en apprécier les charmes. C'est là aussi qu'on se fait une idée juste de la multitude des intérêts qu'elle protége, et que son but humanitaire paraît évident, incontestable, digne de la reconnaissance des peuples. Et pourtant, ce bienfait général n'est

Numérisé par BPUN

rien peut-être en comparaison de ses bienfaits particuliers. A son ombre tutélaire sortent du néant des fortunes immenses, colossales, qui tomberaient d'un souffle si elle leur retirait sa protection. Une foule d'existences, les unes brillantes, les autres modestes, toutes heureuses et faciles, sont greffées sur ses racines et ne vivent que de sa sève. Il y a en Europe trois ou quatre cent mille individus, plus ou moins fructueusement occupés sur les frontières à visiter les malles, à percer des colis, à déguster les tonneaux, ajoutant ainsi, par un peu de plomb et de papier, une valeur réelle à tout ce qui passe d'un pays dans un autre. Evidemment tous ces hommes avaient cette vocation et point d'autre, vocation énergique, comme une conviction de moine ou d'apôtre, car, sans cela, comment n'eussent-ils pas préféré une vie plus indépendante et un labeur moins monotone? Supprimez les douanes, et cette foule ne saura que faire; vous aurez créé du coup une nation entière d'heimathloses errants, inutiles à leur patrie et à eux-mêmes.

En établissant des douanes en Suisse, on pou-

Numérisé par BPUN

vait craindre de ne pas trouver de douaniers ; j'avais peur, je l'avoue ; l'habitude de la liberté aurait pu nous détourner à ce point de toute abnégation sociale, et faire préférer au plus humble le travail individuel, avec ses chances et ses risques, à la douce certitude d'un appointement régulier. Par bonheur, je me trompais ; le progrès dans ce sens ne nous a pas non plus fait défaut, nous commençons à avoir une petite armée de fonctionnaires assez respectable, et la carrière des emplois de tous genres ne manque pas de recrues.

Je regretterai toujours néanmoins que nous n'ayons pas aussi une mer à garder. Sur les frontières terrestres l'effet pittoresque est perdu. Deux ou trois hommes embusqués derrière un buisson, à l'affût d'un chien chargé de tabac, ne feront jamais un spectacle bien grandiose : transportez-les, au contraire, dans le pli d'un rocher colossal, en face de l'Océan, épiant la barque que menace l'orage, la main sur le couteau de chasse, et vous reconnaîtrez en eux les rois de la création, et les ministres du destin. Tout navire échoué appartient à la douane, aussitôt que son patron le quitte. L'é-

Numérisé par BPUN

cueil, en ce sens, est un auxiliaire de cette belle invention, et non le moins zélé.

Un des plus attrayants sujets de tableau que j'aie rencontré dans mes promenades est sans contredit ce corps de garde de Pourville, dont je vous parlais tout-à-l'heure, avec son factionnaire majestueux. Le même motif, il est vrai, se présente à chaque pas ; mais ici, le cadre allait si bien à la scène, que je n'ai pu m'empêcher de prendre un crayon et d'en esquisser les traits principaux tels que je viens de les reproduire.

Pourville m'a laissé une autre image dont l'enseignement n'est pas moins philosophique. Ni la charrue, ni les vaches pesantes ne peuvent se hasarder sur le bord extrême des falaises, souvent trop incliné dans leurs entailles multipliées et toujours mal soutenu par ses piliers de craie : seuls, des moutons au pied léger et sûr, à défaut de chèvres, profitent de cette frange escarpée ou vacillante. Ils y trouvent une herbe succulente, tout imbibée des sels que lui jette l'écume de la vague. La chair de ces innocents quadrupèdes, chantés par M^me^ Deshoulières, acquiert à ce régime une

Numérisé par BPUN

saveur particulière : les gigots et les côtelettes de *pré-salé* sont en France fort appréciés par les gourmets. Cette raison n'est pour rien toutefois dans le souvenir que je veux rappeler ; il s'agit seulement du berger et de ses chiens. Nos pâtres et nos vachers des Alpes ne donnent aucune idée de ces bergers de moutons, à la tournure antique et patriarcale. Ils puisent dans une existence isolée et contemplative l'habitude des pensées sérieuses et des sobres discours. Leur aspect a toujours quelque chose de grave et de solennel, soit qu'ils suivent d'un pas lent et ferme la foule bêlante qui marche devant eux, soit que, drapés dans un ample et chaud manteau de peau de brebis encore garnie de sa laine, ils se couchent, pour rêver, sur quelque tertre élevé, tandis que leurs chiens vont et viennent à leur moindre signal. Le premier venu n'est pas un bon berger ; il ne suffit pas de vivre, nuit et jour, en plein air, avec son troupeau et de pouvoir, au besoin, le défendre contre les loups, il faut être à la fois le médecin et le directeur de chacune des brebis, prévoir leurs besoins, connaître leurs défauts, surveiller la tonte,

Numérisé par BPUN

développer les familles. Rien n'échappe à l'œil vigilant d'un berger capable ; il est l'âme et la vie de tout ce peuple qui lui est confié ; sous une apparente inertie, aucun moment n'est perdu ; il observe, médite et travaille sans cesse.

Le berger de Pourville était un grand vieillard à la figure austère et fortement caractérisée. Jamais la mer souriante ne l'avait tenté, comme celui dont parle la fable ; il sentait le prix de sa charge et ne prétendait qu'à la bien remplir. J'ai causé souvent avec lui ; ses chiens me connaissaient et, de loin, en m'apercevant, venaient à ma rencontre ; lui-même se levait pour m'accueillir ; puis, à la manière d'Homère, il me disait son Iliade paisible ; et le calme profond dont son cœur était rempli, apaisait dans le mien les agitations vaines de mes vains labeurs. Je reprenais ensuite plus tranquille et plus gai le chemin qui remonte le cours de la Scie.

Bientôt les pâturages brûlés et sans ombre se changent en prairies verdoyantes, et des fermes nombreuses se cachent dans les vergers touffus. La vallée se développe ainsi, étroite, sinueuse,

Numérisé par BPUN

toujours charmante, pendant sept lieues environ, jusqu'au village de Saint-Victor l'abbaye, près duquel la Scie prend sa source. Une suite non interrompue d'habitations se reflètent dans les eaux pures de ce ruisseau : on voudrait s'arrêter à chacune d'elles, tant leur air est engageant. Longueville en est le bourg principal. Il avait autrefois un beau château, sans doute celui de nos derniers seigneurs de Neuchâtel, mais il n'en reste pas de trace. Un bon calculateur du pays acheta ses ruines encore imposantes et, de leurs débris, se fit construire des granges et des moulins. Il y avait aussi autrefois une abbaye, célèbre dans le moyen-âge : elle a passé comme le castel puissant. Tous deux avaient été fondés par un des compagnons de Guillaume le conquérant.

VI

La vallée d'Arques, que Dieppe ferme vers la mer, on s'en souvient, ne ressemble pas à celle de Longueville ; elle est plus large, plus ouverte, et les bords de la Béthune ne se dérobent point aux regards sous une forêt de peupliers, de saules et d'arbres fruitiers. De vastes et gras pâturages s'é-

Numérisé par BPUN

tendent jusqu'au pied des collines ; ils sont toute l'année couverts de vaches, la plupart taries, qu'on engraisse pour en faire des bœufs — comme me le disait un de leurs propriétaires. — Un bon nombre cependant donnent encore du lait. Deux fois le jour, des jeunes filles s'en vont des villages, un seau de fer-blanc à chaque main, les traire en plein air ; elles n'ont besoin ni de lien pour leurs vaches, ni de chaises pour elles. Le lait se vend en grande partie à Dieppe : avec le surplus on fait du beurre excellent et on nourrit les génisses, mais il n'est pas question de fromages. — On ne s'occupe de cette fabrication qu'à quinze lieues de là, aux environs d'une petite ville qui s'appelle *Neuchâtel*, comme notre capitale. Ces petits fromages très estimés se nomment *bondons*, à cause de leur forme semblable à celle de la bonde d'un tonneau. On les mange frais ou raffinés. c'est-à-dire aigris et salés dans la cave.

Les marchands de Paris ne sont pas en général très forts sur la géographie, aussi plusieurs prennent le Neuchâtel normand pour le nôtre. J'ai lu souvent à la vitre de l'un d'eux cette étiquette sé-

Numérisé par BPUN

duisante : *Neuchâtel — Suisse, double crême arrivant tous les jours par le courrier.* — Ce fait a peut-être donné l'idée à un Vaudois de faire en effet des fromages pareils à ceux des Neuchâtelois français, au moins j'en ai vu depuis avec une estampille portant le nom et l'adresse d'un fabricant du Jura helvétique.

La même confusion, au surplus, s'est répétée d'une autre manière, et a donné lieu à une histoire, inventée ou réelle, qui court Paris depuis vingt ans, et se raconte à toutes les tables dès qu'il y paraît un *bondon ;* la voici, ne fût-ce que pour l'enterrer dans les catacombes de la *Revue Suisse.* Un riche amateur de ce comestible aigre-doux, se trouvant avec un de nos compatriotes, ne manqua pas de lui dire : « A propos, vous qui êtes du pays des bons fromages, envoyez-m'en donc une douzaine à votre retour. » — « Très volontiers, » répondit le Suisse naïf, sans deviner l'erreur ; et aussitôt rentré chez lui, il expédie un beau tonneau de douze pièces de Gruyère, premier choix. L'envoi arrive à l'heure du dessert ; précisément ce jour-là le destinataire donnait un grand

Numérisé par BPUN

dîner : « cela ne pouvait tomber plus juste, dit l'Amphytrion, puis, s'adressant à son domestique : qu'on en mette deux sur une assiette et qu'on les serve de suite.... » On devine l'explication, l'embarras et les rires.... — Mais revenons à Arques. Quoiqu'on n'y connaisse pas l'art de durcir le laitage et d'en confectionner des pains d'une forme quelconque, il vaut la peine de s'y arrêter. A défaut de fromages, il offre d'ailleurs aux voyageurs altérés des jattes d'un lait pur. Sur tout le chemin qui mène à son vieux château, des paysannes proprettes, assises devant une table de sapin bien récurée, sollicitent la gourmandise des passants, « voyez la belle crême fraîche : une tasse pour un sou ! » Et beaucoup cèdent à la tentation. Boire du lait, *du vrai lait,* en plein air, c'est nouveau, c'est primitif pour des Parisiens ! On se croirait volontiers Daphnis ou Chloé, si les vieilles tours démantelées du redoutable donjon féodal ne reportaient bientôt les idées vers une époque et des mœurs bien opposées à celles des idylles antiques.

Ce château, fondé au XI^e^ siècle par le comte

Numérisé par BPUN

Guillaume, oncle de Guillaume le conquérant, fut rebâti et agrandi, vers 1200, par le roi Henri II, et depuis encore, à différentes fois. Malheureusement, il est difficile de reconnaître aujourd'hui ces modifications successives et d'en rétablir les détails dans leur ordre historique; il ne reste que des pans de murailles sans liaison, sans rapports, des souterrains impénétrables, des bastions écroulés, magnifiques squelettes sous leurs vêtements de lierre, mais trop incomplets pour l'archéologue et le savant. Ce déplorable état de choses est dû, il est triste de le dire, beaucoup moins aux ravages du temps qu'à l'incurie et à la cupidité des hommes. Pendant plusieurs siècles le château d'Arques devint, avec autorisation du gouvernement, le magasin de moëllons, la carrière économique des bâtisseurs du pays. On cite en particulier un château de plaisance et un couvent entièrement construits avec des matériaux arrachés au glorieux castel. On s'est arrêté vers la fin du dernier siècle, parce que le profit n'en valait plus la peine.

Et pourtant quelles ruines colossales encore que ces restes dédaignés! et quelle image formidable

Numérisé par BPUN

elles donnent de la vie du moyen-âge ! Le cliquetis des armes ou le bruit des coupes d'argent joyeusement heurtées dans de longs festins semble tinter aux oreilles, et l'on se surprend à regarder au loin si quelque troupe ennemie ne chevauche pas dans la plaine, ou si une pacifique cavalcade ne se hâte pas vers l'hospitalière demeure : la giroflée pend aux parois abandonnées, et des oiseaux effrayés s'échappent seuls des salles mystérieuses.

Au pied des tours moribondes s'étalent en amphithéâtre les habitations paisibles des bourgeois modernes de l'antique cité. Un troupeau de moutons paît dans les fossés et sur les remparts détruits : tout respire le calme, l'insouciance, l'existence obscure. La rivière court à la mer, sans hâte et sans effroi, s'arrêtant, tantôt à faire tourner un moulin, tantôt à regarder les génisses couchées sur ses bords, et vers l'horizon Dieppe arrête la vue, avec ses clochers vénérables et les mâts pavoisés de ses navires. Cette vue est fort belle. Si la nature, toujours insouciante du passé, n'en garde pas l'empreinte, l'homme qui l'admire dans sa grâce présente lui trouve un charme de plus en

Numérisé par BPU

y ajoutant le souvenir de son histoire. Arques est un grand nom dans les annales de la France. C'est là qu'Henri IV gagna cette bataille célèbre qui fut, suivant l'expression d'un témoin occulaire, « la première porte par laquelle il entra dans le chemin de la gloire et de la bonne fortune. »

Sa troupe était petite, des deux tiers inférieure en nombre à celle du duc de Mayenne. « Où sont vos forces, lui demande, tout étonné, un seigneur de la Ligue fait prisonnier le matin même du combat. » — « Vous ne les voyez pas toutes, M. de Belin, lui dit le roi ; car vous ne comptez pas Dieu et le bon droit qui m'assistent. »

Cependant le sort ne lui fut pas d'abord favorable. Un moment, se croyant perdu et ne voulant pas fuir, le chevaleresque Béarnais s'écria avec désespoir : « Ne se trouvera-t-il pas cinquante gentilshommes pour mourir avec leur roi. » A force de le dire il en trouva ; « puis le brouillard qui » avait été fort épais tout le matin s'abaissa, et le » canon du château, découvrant l'armée ennemie, » il en fut tiré une volée de quatre pièces, qui » fit quatre belles rues dans leurs escadrons et ba» taillons. »

Numérisé par BPUN

La précision de cette canonnade à une si grande distance paraît un peu incroyable pour cette époque, on ne l'explique que par l'habileté alors renommée des Dieppois pour le tir de l'arbalète, de l'arquebuse et du canon. Quoi qu'il en soit, le résultat de la journée est certain ; chacun y fit merveille du côté de la petite armée royale, et les compagnies suisses, on le sait, n'y perdirent rien de leur antique renommée.

Ce mémorable fait d'armes est l'Iliade populaire du château d'Arques ; le souvenir du grand roi a fait pâlir tous les autres. C'est lui seul qu'on cherche et qu'on évoque au milieu de ces ruines, en se demandant avec tristesse pourquoi sa pensée et ses grands desseins ont été renversés par le poignard d'un fanatique ?

Le propriétaire actuel des restes du château, un simple particulier, a fait placer sur la porte intérieure de la grande cour d'honneur un bas-relief représentant Henri tout armé, l'épée au poing, sur son cheval de bataille lancé au milieu de la mêlée, avec la date du 21 septembre 1589 pour toute inscription.

Numérisé par BPU

En quittant le château, il faut visiter l'église, très élégante construction du quinzième siècle, puis on s'achemine à travers la vallée et par la *Route de Rome*[1], vers la belle forêt qui couvre les coteaux opposés. Après l'avoir traversée par des sentiers charmants, on arrive à une petite plaine qu'elle entoure de trois côtés, et à l'extrémité de cette plaine se présente d'une manière tout à fait inattendue un très beau village. Ce village s'appelle *Saint-Nicolas-d'Alihermont;* il a une physionomie si particulière, qu'on a peine à se croire encore dans le pays de Caux. La plupart des maisons, en effet, ne sont plus des chaumières ensevelies dans les enclos et sous les pommiers, mais de riantes demeures aux murs blanchis, aux toits d'ardoise, et séparées seulement de la rue par des jardins, en toute saison bien soignés et remplis de fleurs, cette chose introuvable dans les cours des fermiers.

[1] Ce nom de Route de Rome, aussi bien que celui de Camp de César est encore très fréquent en Normandie et en Picardie. Un des faubourgs d'Abbeville, par exemple, s'appelle la Porte de Rome, et il y a aussi près de cette ville deux enceintes, deux *oppida*, qui ont gardé le titre de Camp de César.

Numérisé par BPUN

Bientôt, aux larges fenêtres, on aperçoit des figures vives et intelligentes, d'un caractère aussi tout opposé à celui des hommes qui cultivent la terre : on devine derrière les vitres des *établis,* des pendules. Et en effet on est là, transporté tout à coup, comme par enchantement, au sein d'une colonie horlogère. D'où vient-elle? Qui l'a créée? Comment cette île industrielle a-t-elle surgi dans un pays et au sein d'une population tout agricoles?... Je l'ignore. Son origine est fort ancienne; c'est tout ce qu'on sait, et elle prospère sans s'étendre. Pendant longtemps sa fabrication se bornait aux mouvements de pendules et de lampes-Carcel. Ces produits étaient, en général, assez médiocres, mais d'habiles mécaniciens de Paris en ont élargi le cercle et amélioré les résultats. Non-seulement il sort maintenant de Saint-Nicolas des horloges excellentes, mais encore, m'a-t-on dit, de fort bons chronomètres. Par malheur ce progrès a été acheté par un changement, suivant moi, toujours fâcheux.

Autrefois les horlogers de Saint-Nicolas-d'Alihermont, comme les nôtres, travaillaient isolé-

Numérisé par BPUN

ment, pour leur compte, chez eux, et l'expérience a prouvé les avantages moraux et pécuniaires de cette organisation libérale : maintenant la plupart sont engagés à la journée ; ils vont le matin à la manufacture, travaillent en commun, aidés par des mécaniques, et n'ont plus d'autre intérêt et d'autre émulation que le besoin de ne pas se faire renvoyer. Les diverses branches de cette fabrication occupent environ 1,500 personnes.

Le petit centre d'horlogerie de Saint-Nicolas est, je crois, unique dans cette partie de la France : mais il se présente des exceptions semblables non loin de là, dans un autre genre d'industrie. Les habitants des bourgs de Fressenneville et de Voincourt, près de la ville d'Eu, s'occupent presque tous de serrurerie. Chaque maison a sa forge ; hommes, femmes, enfants, tout le monde lime et polit le fer. De ces deux villages viennent, en grande partie, les cadenas et les serrures de pacotille qui se vendent à la douzaine : mais là aussi la spéculation couvre le sol de ses engins et de ses mécaniques ; le travail collectif tend à se substituer au labeur individuel ; avec le temps il n'y aura plus de serruriers : on ne comptera que des usines.

Numérisé par BPUN

De Saint-Nicolas, le chemin rentre dans la forêt, et à travers ses beaux ombrages on descend dans la vallée de l'Eaulne, un des affluents de la rivière d'Arques. Ici tout redevient champêtre ; les habitations reprennent leur air mystérieux et sauvage, et l'Eaulne dissimule ses ondes claires, aimées des truites, sous une fraîche bordure de saules et de peupliers.

Ancourt et Martin-Eglise sont deux villages, petits-cousins germains de Varengeville. Le précepte du sage, *cache ta vie*, semble être leur devise. On les traverse d'un bout à l'autre avant de s'apercevoir qu'on a quitté la solitude des prairies et des bocages. Cependant il faut prendre le soin de découvrir dans sa retraite la petite église d'Ancourt. Quoique simple, rustique, sans grand mérite d'architecture, elle est pleine d'une grâce sérieuse, au milieu du vert cimetière qui l'entoure, et en outre elle a, chose rare et merveilleuse, de très beaux vitraux du seizième siècle presque tous admirablement conservés.

De toutes les images saintes, inventées par l'art humain pour la décoration des églises, il n'en est

Numérisé par BPUN

pas, à mon gré, dont l'impression religieuse soit égale à celle des vitraux. Le ciel, en leur prêtant l'incomparable éclat des couleurs, semble créer lui-même ces tableaux des scènes passées, les animer au moins et les faire resplendir d'une beauté toujours nouvelle. Chacun des rayons du soleil, en arrivant à l'humble croyant prosterné dans le temple, devient pour lui un souvenir ou une promesse. Un jour mystique l'environne ; les terrestres clartés n'entrent pas dans le sanctuaire. Ces impressions sont d'autant plus sensibles dans un village pauvre et retiré, qu'on ne s'attend à y rencontrer que des peintures grossières, non seulement sans mérite d'exécution, mais dépourvues de tout sentiment religieux.

Le luxe des grandes cathédrales, l'effort multiplié de l'esprit des hommes éclatant en ogives hardies, en sculptures, en tableaux, chefs d'œuvres admirables, trouble, pour moi, et diminue l'effet des vitraux. Aussi, nulle part je n'ai mieux compris et mieux senti qu'à Ancourt le mérite de ces œuvres, à la fois si fragiles et si inaltérables, si humaines et si divines. Elles élèvent également,

Numérisé par BPUN

vers l'invisible mystère de l'infini, l'âme et les yeux, la foi soumise et le cœur sincère, agité par le doute. Pourquoi toutes les églises chrétiennes n'en ont-elles pas ?

VII

Jusqu'à présent tous les détours de cette longue, trop longue odyssée normande, ne m'ont pas empêché de rentrer chaque soir à Dieppe dans mon petit logis de sapin, sur la plage. Maintenant je vais lui dire adieu. J'abandonne Saint-Jacques et Saint-Rémy pour me mettre sous la protection du grand Saint-Valéry.

Depuis la Somme jusqu'à la Seine, aucun saint n'est plus puissant ; il est le patron de presque toutes les chapelles et de presque tous les habitants ; — les trois étapes qu'il me reste à faire l'invoquent comme un protecteur particulier. C'est d'abord Saint-Valéry en Caux, dont il boucha la rivière avec des balles de laine, parce qu'elle servait aux superstitions du paganisme. Sans nier l'importance

Numérisé par BPUN

de ce service, les bourgeois de Saint-Valéry ne seraient pas fâchés que cette suppression n'eût été que temporaire, et si le saint voulait bien, aujourd'hui que tout danger d'idolâtrie n'existe plus, leur rendre un petit ruisseau d'eau claire et douce, je crois qu'ils lui en sauraient beaucoup de gré.

C'est en effet un sérieux inconvénient pour un port de mer, petit ou grand, de n'avoir pas un cours d'eau pour laver ses bassins à marée basse et repousser dans l'Océan une partie au moins de la vase qui monte avec ses flots. Malgré cela, Saint-Valéry est une jolie petite ville, et son port doit à un pli de terrain, qui l'abrite des terribles vents d'ouest, l'avantage d'être entouré d'une fort belle promenade d'ormeaux séculaires. Son activité commerciale se borne à quelques armements de pêche et à l'importation des denrées nécessaires au pays environnant.

Il a un établissement de bains assez fréquenté par les amateurs de vie de campagne modeste et tranquille, et surtout il offre aux étrangers une excellente hospitalité à l'hôtel du Grand-Cerf. M. Picard, aubergiste à la vieille mode, comme son

Numérisé par BPUN

enseigne, est obligeant, serviable, accommodant et pas cher. Tout ce qu'on lui propose, lui convient, tout ce qu'on lui demande, il l'accorde ; et, chose étrange, il réussit avec ce système antique, si opposé à celui de ses confrères de Dieppe. « M. Picard, voulez-vous me conduire ce soir à Fécamp ? — Volontiers.— Je voudrais une bonne voiture à deux chevaux. — Soit. — Et au lieu de suivre la route ordinaire, faire un circuit de deux lieues. — Très bien. » — Chose dite, chose faite. Impossible d'être mieux servi. Le temps, comme notre hôte, était d'une bonne humeur inaltérable ; jamais promenade ne m'a laissé un plus agréable souvenir.

Cany est un gros bourg, important par ses foires et ses marchés. Là nous quittons la grande route pour remonter la vallée jusqu'au château du même nom. Cette propriété est une merveille, non pas tant à cause du caractère grandiose et princier de ses bâtiments que pour ses eaux abondantes, ses fleurs, ses jardins et la magnificence sans égale de la végétation de son parc : de tous les côtés l'œil se perd dans un océan de ver-

Numérisé par BPUN

dure, sous des dômes impénétrables de rameaux et de feuillage, soutenus par les blanches colonnes des hêtres gigantesques mêlées aux torsades noueuses des chênes. On voudrait s'asseoir et rêver longtemps à l'ombre de ces massifs, près de ces ondes, au milieu de ces parterres,.... mais l'heure s'avance et nous presse..... — En avant ! La route gravit le coteau, traverse de beaux villages, des taillis où chante la fauvette, des champs couverts de gais moissonneurs, puis descend en spirale dans le cirque humide de Valmont. Au pied d'une enceinte de verdure et de mousse jaillit une belle rivière, et des sources nombreuses lui font une cour de naïades ; elles l'escortent jusqu'à la mer sur les gazons fleuris, allongeant le chemin, hélas ! bien court, par des détours infinis, sans jamais refuser de donner en passant un coup de main à tous ceux qui le demandent convenablement. Ici, un bon fermier les prie de visiter ses prairies malades ; elles y vont ; et bientôt les herbes desséchées croissent avec abondance. Là, c'est un moulin qui leur présente les vannes de ses roues ; et la troupe obligeante fait tourner la meule sur le grain nourrissant, ou bien :

Numérisé par BPUN

Rencontrant quelque part une blanchisserie
Elle se roule alors d'un air de moquerie
Sur la toile, en disant : Bah ! si je ne m'y mets,
Le soleil à lui seul n'en finira jamais.

Ainsi, des détails sans cesse nouveaux varient, sans le rompre, le charme de cette riante vallée. C'est, comme diraient les musiciens, un air varié pour le hautbois, sur un thème champêtre et rustique ; le même motif agréable et doux reparaît toujours sans jamais se répéter. On le trouve encore dans l'aspect des ruines d'une riche abbaye, devenue la demeure élégante d'un opulent propriétaire, et dans la silhouette romantique d'un vieux château debout sur un tertre élevé comme un soldat du moyen-âge oublié à son poste.

Mais tout à coup la mélodie cesse : un bruit rauque et sourd de marteaux, de chariots, d'activité pénible fait taire les musettes champêtres ; on arrive à Fécamp !

Deux ou trois rues parallèles de plus d'une lieue de longueur, des maisons petites et de triste apparence, peu de verdure, peu d'arbres, point de vue, pas même celle de la mer, à moins d'être sur

Numérisé par BPUN

le rivage, un Grand-Cerf, qui n'a de commun que l'étiquette avec celui de Saint-Valéry !

Je me souviendrai toujours de notre désenchantement en entrant dans la cour de ce fameux hôtel. Le père Picard nous l'avait recommandé comme le meilleur de la ville, et nous nous faisions fête de nous retrouver au logis de ce quadrupède bienveillant, devenu partout, je ne sais pourquoi, l'emblême risible du malheur conjugal. Le fait est que son bois dix cors étalé sur la porte nous sembla cette fois un funeste présage, et, sans même écouter les paroles d'un hôtelier bien digne d'être sous ce patronage, nous voilà mourant de faim, errant au hasard, en quête d'un gîte plus sympathique : au bout d'une grande heure de marche, nous nous trouvons au bord des flots de la Manche, sans avoir découvert l'abri que nous cherchions. Nous jeter à l'eau paraissait notre unique refuge ; la proposition en fut faite ; on tint conseil, mais la nuit approchait, il faisait froid, et d'ailleurs, comme Charlet le dit un jour à Géricault, il faut au moins avoir bien dîné pour se présenter convenablement dans le royaume des syrènes. Dans ce moment, le profil

Numérisé par BPUN

d'un pavillon mauresque se dessine à l'horizon, et la brise nous apporte un parfum de cuisine tout à fait appétissant. Le courage nous revient, nous nous avançons vers ce double appel venu si à propos, et bientôt en effet un palais de bois, peint de mille couleurs, se présente à nos yeux. C'est le nouvel établissement des bains. Une merveille ! qu'un mois après un incendie devait dévorer en quelques instants. Il n'était pas même terminé. Malgré cela, un fort bon repas nous fut servi sur la terrasse en face de l'Océan, derrière lequel « le char brillant du jour se couchait dans sa gloire. » Mais de lits point ! — pas une couchette ! Il nous fallut reprendre tout pensifs le chemin... du Grand-Cerf.

Je ne voudrais pas toutefois, pour une mauvaise nuit et un terrible cauchemar, être injuste envers Fécamp. Ce n'est pas sa faute après tout ; la femme de l'aubergiste était malade, et, faute de sa direction, le Grand-Cerf en désarroi.

Oserais-je d'ailleurs lui reprocher d'avoir placé, au milieu d'une course heureuse, la dissonnance nécessaire, le contraste indispensable pour rele-

Numérisé par BPUN

ver le mérite de ce qui l'avait précédé, de ce qui allait le suivre? Saint-Valéry, Cany, Valmont, nous avaient charmés, Étretat devait nous enchanter. Il faut un point d'orgue dans le plaisir et même un peu d'ennui pour en rehausser la sensation. Fécamp a généreusement pris ce rôle à notre égard, il a été ennuyeux, triste, fatigant, monotone..... Grâces lui en soient rendues! Reconnaissant de tant d'abnégation, je mets de côté mes impressions personnelles, et je veux, à leur place, vous communiquer celles d'un enfant de la ville, dont les renseignements pleins de bienveillance sont sans doute aussi plus équitables que les miens. A en croire le guide du voyageur à Fécamp, rédigé par un Fécampois, « membre correspondant de » plusieurs académies et sociétés savantes, » cette ville a une infinité de titres à la considération du monde.

D'abord l'âge : son origine est incertaine mais d'une antiquité hors de doute. « Quelques auteurs » prétendent qu'elle existait du temps des Gaulois, » d'autres qu'elle n'a été bâtie que sous César, d'au- » tres enfin, seulement depuis la naissance de Jé-

Numérisé par BPUN

» sus-Christ. » Son nom ensuite présente une double étymologie également importante. Il vient de *Fisci-Campus* ou (peut-être *et*) de *Fici-Campus ; Champ du fisc,* parce que César s'y serait fait apporter les tributs des environs ; *Champ du figuier,* à cause de la relique du précieux sang.

« La possession de cette relique date de temps » immémorial et s'explique de plusieurs manières ; » cependant toutes s'accordent à dire qu'elle a été » trouvée à Fécamp dans une souche de figuier, » où l'avait placée Isaac, qui la tenait de Nicodème, » son oncle, qui avait aidé à descendre Jésus-» Christ de la croix..... Le précieux sang est en » grande vénération dans la contrée, comme gué-» rissant toutes sortes de maladies et préservant » de beaucoup d'autres ; aussi, en outre de deux » grandes cérémonies particulières, il donne lieu » à des pélèrinages quotidiens..... La faculté de » théologie de Paris, ayant été appelée à donner » son avis sur son culte, déclara, le 28 mai 1448, » qu'il était légitime, mais qu'il ne pouvait devenir » un article de foi. »

Chacun peut donc en croire ce qui lui plaira en

Numérisé par BPUN

toute sûreté de conscience ; une pareille tolérance au XV^e^ siècle me paraît déjà un effet bien miraculeux de cette relique.

Son influence sur les destinées de la ville est en tous cas incontestable. Elle fut, dans le septième siècle, la cause directe de la fondation de la puissante et célèbre abbaye de Fécamp, dont l'importance se maintint jusqu'en 1792 et dont l'histoire absorbe celle de la ville, comme une lumière plus grande, une plus petite. Cependant, de sa vaste enceinte, de ses immenses bâtiments, il ne reste aujourd'hui que l'église dédiée à la Sainte-Trinité. Ce vaste édifice renferme des détails intéressants ; mais bâti à plusieurs reprises et à des époques très différentes, l'unité de caractère, cette condition essentielle de l'architecture, lui manque complètement. Parmi les belles choses éparses qu'on y remarque, je citerai, dans une chapelle ouverte, un des plus curieux exemples de sculpture polychrome. « Ce groupe, formé de la sainte Vierge » expirant au milieu des douze Apôtres, est placé » dans une niche dont la partie supérieure est char- » gée d'ornements et de devises mystiques, tirées

Numérisé par BPUN

» de l'Ecriture Sainte, qui font allusion aux vertus » *de la défunte.* » La vérité des figures est si grande, que leur immobilité devient bientôt un sujet d'étonnement pénible. C'est une vision plutôt qu'une image.

Outre sa cathédrale de la Sainte-Trinité, Fécamp possède encore une basilique très ancienne, également fort mutilée, fort incomplète, mais curieuse par fragments. Elle est dédiée à saint Etienne. Une chapelle dépendante de la même paroisse est placée sur le sommet de la falaise et se voit de fort loin en mer : aussi est-elle en grande vénération parmi les marins. « Il y a du monde à tous mo» ments, jour et nuit, et, malgré la rapidité de la » côte, il n'est pas rare de voir des personnes qui » s'y rendent à genoux. »

Ce même endroit, élevé de 113 mètres (environ 300 pieds) au-dessus de la mer a été l'occasion d'un trait de courage extraordinaire. Voici comment on le raconte.

« Les habitants de Fécamp, ayant pris le parti de la Ligue, construisirent sur cette côte un fort dans lequel se retira M. de Villars, commandant

Numérisé par BPUN

de Rouen, avec un corps de troupes. Un chef du parti contraire, nommé Boisroë, conçut le projet de s'en emparer. Après être parvenu à y introduire deux de ses soldats, il profita d'une nuit très noire pour s'embarquer dans deux chaloupes, avec cinquante hommes dont il connaissait la bravoure, et se rendre au pied de la falaise perpendiculaire, seul point qui n'était pas surveillé. Il y trouva une corde que les deux soldats, sur son signal, lui avaient descendue ; il y attacha un câble disposé pour servir d'échelle. Ce câble fut remonté et solidement assujetti au sommet. Boisroé ordonna ensuite à ses hommes de mettre leurs armes en bandoulière et de monter immédiatement, les deux sergents en tête ; lui-même resta le dernier et poussa au large les chaloupes pour ôter toute idée de retraite. Arrivé à peu près aux deux tiers de la hauteur, la colonne s'arrête : Boisroé apprend qu'un des sergents ne peut plus avancer ; aussitôt il recommande à chacun de se tenir ferme, passe par dessus les épaules des soldats et arrive au sergent qu'il menace de son épée s'il ne reprend la périlleuse ascension. Celui-ci fait de nouveaux efforts,

Numérisé par BPUN

et, tous, au point du jour, surprennent la garnison qui ne les attendait guère de ce côté, on peut le croire. »

Le fort ayant été rasé en 1595, il n'en reste plus de traces, mais à sa place s'élève un beau phare à feu fixe de premier ordre.

Après cela, que vous dirai-je? Fécamp compte 1,500 maisons petites et peu remarquables ; une population de 9,200 âmes s'y abrite tant bien que mal. Cette population donne lieu annuellement à 295 naissances, 238 décès et 60 mariages, ni plus ni moins, ce qui dénote un grand esprit d'ordre. Le port de Fécamp est celui de la Manche où il entre le plus d'eau ; il pourrait contenir plus de 200 navires, mais on n'y en voit jamais que quelques-uns : il est probable qu'il sera plus fréquenté..... quand il y en aura davantage.

Le territoire de Fécamp est fertile ; il produit surtout beaucoup de légumes. Une circonstance remarquable, c'est que l'ail n'y vient qu'imparfaitement et l'échalotte pas du tout, tandis que l'oignon et le poireau y réussissent très bien.

La température est extrêmement variable et in-

Numérisé par BPUN

constante, au grand désespoir des baromètres et des thermomètres, dont l'autorité est, par là, à chaque instant, compromise. En revanche, le ciel est presque toujours triste, sombre, nuageux, agité. Malgré cela, il n'est peut-être pas d'endroit en France qui réunisse un aussi grand nombre de vieillards, et où la végétation soit plus rapide et plus fructueuse.

Tous ces avantages, et beaucoup d'autres également consignés dans le livre de notre cicerone, ne m'ont pas, je l'avoue, fait verser une larme au moment du départ. Elle était pourtant bien dure, bien incommode, la petite voiture qui m'emportait vers de nouveaux rivages. Hélas ! l'homme est ingrat ; l'homme est inconstant : l'inconnu seul a pour lui des charmes, et, tandis que la réalité le blesse toujours par quelque côté, l'illusion voile sans cesse à ses yeux les mécomptes de l'avenir.

VIII

Me voici à Étretat ! Il y a peu d'années encore ce nom n'était connu que par les amateurs des

Numérisé par BPUN

choses anciennes ou des beautés exceptionnelles de la nature; maintenant les sourds et les aveugles seuls ne l'ont point entendu vanter ou ne le connaissent pas; c'est le plus populaire de tous les lieux maritimes célébrés par la renommée et par la mode. Les écrivains et les artistes en ont fait à l'envi le sujet de leurs études, mais c'est à Alphonse Karr, sans doute, qu'il doit le plus sous ce rapport. Outre beaucoup d'articles particuliers sur la pêche et sur les pêcheurs d'Étretat, ses romans intitulés *Vendredi soir,* le *Chemin le plus court,* et l'histoire de *Rose et de Jean Duchemin,* écrite par une femme de matelot, sont des peintures très exactes du pays et des mœurs de ses habitants.

Il ne faut pas croire cependant, comme beaucoup de personnes se l'imaginent, que M. Alphonse Karr a découvert ou créé Étretat : bien avant lui les mérites particuliers de cette intéressante localité avaient été reconnus et décrits par des hommes distingués, dans la liste desquels se trouve, un des premiers, notre compatriote M. Ostervald. «En 1823, MM. Ostervald et Eyriès, dans

Numérisé par BPUN

» leur bel ouvrage sur les côtes de la Normandie, » fondèrent pour toujours sa réputation pittores- » que » dit M. l'abbé Cochet, dans un excellent petit volume, qui deviendra mon guide dans cette dernière excursion.

M. Vitet n'a point poussé jusqu'ici ses explorations et l'auteur Fécampois, que j'ai tant cité, s'est renfermé avec amour dans l'enceinte assez vaste, on l'a vu, de sa ville natale. Toutefois, je ne prendrai du livre sur Étretat que ce qui sera nécessaire pour compléter mes impressions personnelles et pour donner le désir d'aller, comme moi, le lire sur les lieux, ainsi que tant d'autres pages inspirées par le même sujet.

Le premier coup d'œil jeté sur Étretat en descendant la route de Fécamp prévient en sa faveur. A ses modestes cabanes de marins se mêlent d'élégantes constructions modernes, les unes en briques, les autres en bois, imitations un peu coquettes des chalets suisses, toutes riantes et d'apparence heureuse. On devine un séjour agréable, simple, libre; la campagne et ses franches coudées. En traversant ses rues, le même contraste,

Numérisé par BPUN

le même air sympathique apparaît dans ses habitants permanents ou temporaires. Ce sont des matelots à la figure intelligente et ferme, des promeneurs un livre à la main ou un album sous le bras. Point d'étiquette ni de ridicule affectation de toilette comme à Dieppe ; chacun va au plus court et choisit le plus commode, suivant ses goûts.

A peine sorti de voiture, il faut se loger ; chose parfois difficile. Quatre hôtels, toujours remplis pendant la belle saison, s'offrent aux voyageurs. On est également bien dans tous pour le prix de six francs par jour, nourriture comprise et sans réduction si on manque les repas : c'est à prendre ou à laisser.

Une fois installé, on court à la mer, naturellement, et l'on a raison. Partout où l'Océan s'offre aux yeux des mortels, la première place lui appartient. A Étretat cependant, on est arrêté d'abord par un spectacle tout à fait inattendu. Sur la partie la plus élevée du rivage se présente une rangée de chaumières d'un aspect étrange. Sont-ce des maisons ? Leur toit l'indique, mais il n'y a ni portes ni fenêtres. En y regardant de près, on reconnaît des

Numérisé par BPUN

bateaux invalides recouverts de chaume ; ils servent de magasins pour serrer les cables, les cordages et autres agrès des barques encore en activité de service. On les appelle des *caloges*. Ces caloges particulières à Étretat donnent à sa plage une originalité toute primitive.

Près de ces caloges on remarque encore des cabestans solidement fixés dans les galets et d'une construction aussi très antique et très spéciale.

Étretat n'est point un *port* dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce terme, mais bien dans sa signification première, un endroit où l'on *porte* les navires à force de bras et de machines. Il n'a ni bassin, ni rivière. Pour mettre les barques à l'abri des coups de vent, il faut les hisser jusqu'au-dessus de la limite des eaux. Ce travail pénible, énorme, se fait au moyen des cabestans, et presque toujours par les femmes des marins. Il y a là un motif de scènes pittoresques très curieuses pour les visiteurs, et en même temps, on le comprend, un obstacle journalier pour les pêcheurs et une cause d'infériorité dans les conditions de leur travail ou au moins de modification dans leurs

Numérisé par BPUN

habitudes. Ils ne peuvent avoir de bateaux pontés, ni d'une grande dimension. Les barques même diminuent d'année en année et font place à de simples canots, légers, que trois ou quatre hommes manœuvrent aisément. Petites ou grandes, ces embarcations ont un type particulier, séculaire et traditionnel. La manière de pêcher, les filets, les engins ne distinguent pas moins les pêcheurs d'Étretat que la coupe des bateaux, ou que la forme des voiles. Ils ne ressemblent à leurs confrères des ports voisins que par l'habileté et l'intrépidité.

Dans leurs frêles coquilles de noix, ils bravent tous les temps et s'avancent jusque vers les côtes d'Angleterre.

Tout cela donne à leur petite marine et à leur *Perrey* — ainsi se nomment les galets amoncelés par l'Océan — une physionomie originale qu'on ne retrouve pas ailleurs, et qui étonne et ravit avant même d'avoir regardé leur cadre magnifique.

Étretat est situé au fond d'une petite baie que forment, en s'avançant dans la mer, deux gigantesques promontoires, découpés comme Michel Ange aurait pu le rêver.

Numérisé par BPUN

J'ai loué de mon mieux les falaises de Tréport, de Pourville, de Dieppe, et, quelque effort que j'aie fait pour en donner une idée juste, je suis resté sans doute, bien au-dessous de la vérité: eh bien! les falaises d'Étretat paraissent cent fois plus grandioses, plus imposantes, plus variées; elles sont les Alpes, les autres le Jura. On ne se lasse pas de les contempler, de les étudier, de les parcourir : peintres, poëtes, savants, hommes du monde, y trouvent à chaque instant de nouveaux motifs d'admiration et d'étude; personne n'échappe à leur magie : bon gré, mal gré, elles s'emparent des plus froides imaginations, et leur laissent un impérissable souvenir. Le flot, qui se heurte à leurs pieds, et les ronge, et les mord et les couvre d'écume à chaque marée, les a modelées et sculptées de mille manières. Ici, des ogives, des arcades, des portiques sous lesquels passent des barques et passeraient des navires; là, des obélisques, complètement séparés de la terre ferme, tours gigantesques, aiguilles-colosses, dressant au milieu des flots sombres leur pyramide de neige. Puis des cirques non pas dignes des Romains, mais

Numérisé par BPUN

des dieux et des géants, et sur leurs parois écrasantes une fine bordure de clochetons ciselés par quelque Benvenuto Cellini surhumain. Puis des grottes, des avances, des trous, des renfoncements : tantôt le désordre du chaos, tantôt l'ordre et l'élégance d'un salon. Dans cette crique paisible, à l'abri des vents, la mer transparente s'étale en paix sur un lit de cailloux; plus loin, soulevée par la tempête, elle se lance avec rage contre la falaise qui n'en peut mais. Il faut la voir dans ses jours de colère emplir le Chaudron (c'est le nom peu poétique de cet endroit curieux) de bruit et de vapeur.

Ce spectacle extraordinaire demeurerait ignoré, ou du moins presque invisible, sans le secours d'une *valeuse*, c'est-à-dire d'un sentier, d'une petite Gemmi, qui descend en lacets très serrés, taillés dans la paroi perpendiculaire jusqu'au niveau de l'Océan, mais de l'autre côté précisément du rocher sur lequel viennent se briser les lames furieuses. Il a donc fallu le percer; une galerie étroite conduit aux premières loges de cette arêne où l'Océan en démence, gladiateur superbe, ru-

Numérisé par BPUN

gissant, bondissant, se révolte en vain contre la barrière impassible que Dieu lui a donnée. On ne peut rien imaginer de plus terrible et de plus attachant. Chaque vague frappe la terre comme un bélier; puis s'éloigne pour reprendre son élan et recommencer encore, avec des hurlements de lionne blessée. Mais toujours vaincue, refoulée, brisée en mille parcelles, l'onde désespérée se livre enfin à l'orage qui l'emporte dans les airs.

La *valeuse* du Chaudron n'est pas la seule; il en existe d'autres également et même plus remarquables, celle de Benouville, par exemple, qui compte 156 marches de un pied et demi de hauteur chacune, creusées dans le calcaire des falaises, et souvent dans une rampe intérieure, éclairée de loin en loin par des ouvertures sur la mer. Longueur à part, je ne connais pas, en Suisse, de travaux de ce genre plus étonnants; ils sont à Étretat l'ouvrage du sacristain de la paroisse; lui seul les trace et les exécute. Leur but principal n'est pas de satisfaire la curiosité des étrangers, ils sont établis avant tout pour les populations riveraines qui, sans cela, ne pourraient se

Numérisé par BPUN

livrer à toutes les petites industries utiles que la mer en se retirant offre à leur activité. Par ces chemins, les pêcheurs de coquillages, les chercheurs de varecs, dont on extrait la soude, ont une retraite assurée et ne risquent jamais d'être pris entre la falaise et l'Océan, comme certains personnages d'un roman de Walter Scott. Par eux aussi une foule de promenades et d'explorations intéressantes sont mises à la portée de tout le monde ; on peut les varier à l'infini, s'arrêter aujourd'hui à la Fontaine de mousse, demain au *Trou-à-Romain*, et aller ainsi, de détail en détail, à droite jusqu'à Hyport ou Fécamp, à gauche jusqu'aux caps d'Antifer et de la Héve, dont les feux dominent le Havre.

J'ai nommé la Fontaine de mousse et le Trou-à-Romain ; ces deux particularités méritent une explication.

Les sources d'eau douce abondent au pied et dans l'intérieur des falaises, mais, souvent inaperçues ou privées de tout attrait pittoresque, on n'y fait aucune attention. Près de Fécamp, au contraire, et près d'Étretat, il en est plusieurs si

Numérisé par BPU

jolies, si coquettes, d'un effet si charmant, qu'on les croirait, sauf les dimensions, arrangées par un amateur de jardins anglais. L'eau qui suinte de toutes parts, à des élévations différentes, a formé sur les murailles grises des cristallisations calcaires de formes capricieuses, que la plus fine mousse pare d'un habit de velours sans pareil. Par malheur ces fraîches et mignonnes fontaines, chargées sans doute de chaux dans leur voyage souterrain, provoquent bientôt un malaise pénible à ceux qui se laissent tenter par leur limpidité.

Le Trou-à-Romain rappelle une histoire, une histoire vraie, parfaitement authentique, et dont plusieurs témoins vivent encore. Alphonse Karr l'a racontée dans la *France maritime;* moi je la tiens d'un vieux pêcheur qui me l'a dite sur le lieu même de la scène.

« Tenez, monsieur, regardez bien, là-haut, aux deux-tiers de la falaise, cette petite fente qui va du haut en bas, et que masque en partie pour nous la saillie d'un rocher inférieur : c'est le *Trou-à-Romain*. On dirait tout au plus l'ouverture d'un nid de corbeau ; tout de même, c'est plus grand que

Numérisé par BPUN

ça n'en a l'air ; nous sommes trop dessous ; de pleine mer on voit mieux. Une fois dedans aussi, la grotte est grande ; on peut s'y retourner. Comment Romain y alla, par en bas ou par en haut, je n'en sais rien. Quand il fut pris, sous l'empire, par la conscription, il disparut ; on le crut parti bien loin ; il était caché là. Il y resta une année : ses parents lui descendaient, avec une corde, de la nourriture, des vêtements, du bois. Une nuit, des marins en retard virent du feu dans la falaise ; on en parla ; le pot aux roses fut découvert. Romain ne voulait à aucun prix ni se rendre, ni sortir ; on essaya tous les moyens d'arriver à lui. Ah ! bien oui, impossible. Alors on le mit en état de blocus ; on le serra par la famine, comme un renard dans son terrier. Se sentant perdu, il prit sa résolution. Vous voyez, à droite de sa niche, le rocher fait une avance, de sorte qu'à mer pleine on ne peut passer d'un côté à l'autre. Un soir, à l'heure où la marée montait, Romain accabla de pierres les soldats qui étaient ici en faction, si bien qu'ils furent obligés de passer derrière la roche pour se mettre

Numérisé par BPUN

en sûreté, et il continua ainsi jusqu'à ce que les vagues ne permirent plus de revenir de ce côté de l'arête. Alors, des pieds et des mains, on ne sait comment, il s'accroche aux moindres aspérités, il descend et arrive sain et sauf au pied de cette paroi de deux cents pieds de haut. Sera bien malin celui qui en fera autant. Les soldats se doutèrent de la chose, mais la nuit était noire, le temps mauvais, la mer haute ; ils tirèrent en l'air quelques coups de fusil, voilà tout. Au petit jour, la mer retirée, on trouva sur le galet la blouse et les sabots de Romain que la vague avait repoussés. On le crut mort, on le pleura, puis il n'en fut plus question.

» Quelques années plus tard, en 1814, après l'armistice, crac, on le revoit bien portant, content ; d'où venait-il ? personne ne l'a jamais su. Hélas, pauvre garçon ! malgré tout, la falaise devait lui être fatale. C'était son destin. Il se jeta du sommet, exprès, un beau jour. On en a donné bien des raisons ; les uns ont dit : c'est pour ceci ; les autres : c'est pour cela ; le fait est que personne n'y connaît rien : c'était une idée noire, voilà. »

Numérisé par BPUN

Revenons sur le port. A toute heure du jour, atelier des gens du pays, salon des étrangers, il présente le tableau le plus pittoresque; les uns se livrent avec activité aux travaux multipliés que nécessitent les préparatifs ou les résultats de la pêche; les autres, épars et en groupes nonchalants, font tapisserie et parterre; tous ont le cachet du lieu et semblent en être le produit naturel. Un je ne sais quoi mêle, unit, harmonise hommes et choses, ouvriers actifs et promeneurs inoccupés: En mettant le pied à Étretat, on en prend, malgré soi, le costume et l'allure; les petits maîtres y deviennent de bons diables sans façon, et les esprits bourgeois, soulevés à leur insu par la puissance de la nature, arrivent presque à comprendre les longues rêveries. En un mot, il n'y a plus à Étretat, ni Parisiens, ni grands seigneurs, ni marchands, ni hommes, ni femmes: on n'y voit que des flâneurs, des artistes, des baigneurs et des marins.

Au moyen d'un costume antique, aussi simple que peu élégant, on se baigne en commun; le liquide élément, d'ordinaire peu sociable, devient

Numérisé par BPUN

ainsi un lien et un agrément de plus, et les ablutions solitaires se transforment en parties de plaisir, auxquelles prennent part les spectateurs assis sur le rivage. A beaucoup d'indépendance, d'entrain, de gaîté, la présence des dames ajoute la politesse et le bon ton, ce qui ne gâte rien ; ce sont véritablement d'aimables réunions de bonne société. Au lieu de danser, on nage, et, sans contredit, il est tout aussi intéressant de voir de belles jeunes filles plonger intrépidement, reparaître en secouant leur chevelure dénouée et s'ébattre comme des syrènes à travers les vagues, que de les suivre dans un bal, au bras d'un cavalier frisé.

A Étretat, il faut savoir nager ; autrement, on est condamné au rôle de comparse. Cela tient à la conformation topographique de la plage. L'eau profonde, même sur les bords et à marée basse, ne permet pas de s'avancer plus d'un ou deux pas. Lorsque la mer est calme, on peut encore, avec le secours d'un baigneur, profiter de cet étroit espace, mais la moindre brise rend le bain sinon impossible, au moins désagréable et parfois dangereux. Cet inconvénient, grave pour les personnes qui ne

Numérisé par BPUN

nagent pas, paraît au contraire un mérite aux amateurs amphibies de l'Océan : non-seulement ils peuvent dès le bord quitter le fond rocailleux, mais encore jouir d'une eau pure que la vase des bas-fonds ne souille en aucun temps. Par là encore chacun se trouve affranchi de l'esclavage des heures changeantes de la marée ; on se baigne quand on veut.

Malgré tant d'avantages, Étretat n'a pas cru pouvoir se passer d'un *établissement ;* il possède un *casino :* mais, à moins de mauvais temps prolongés, le talus de galets reste la vraie table de travail et de conversation ; c'est là qu'on est sûr de retrouver ses amis et ses connaissances. Les dames y portent leurs aiguilles ; les hommes, leur esprit, s'ils en ont ; s'ils n'en ont pas, ils fument ; c'est une excuse pour se mettre à l'écart.

Cet amphithéâtre de cailloux, ce moelleux divan, si recherché des gens de loisir, joue un rôle plus utile : il préserve le village des terribles invasions de l'Océan. Le niveau de l'eau, à marée pleine, est plus élevé que celui de la vallée. Par quelle révolution du globe en est-il advenu ainsi? La mer au-

Numérisé par BPUN

trefois remontait-elle très avant dans les terres? — Beaucoup d'autres questions de ce genre rendraient un séjour à Étretat plein d'intérêt pour le géologue. Il est certain qu'une belle rivière le traversait encore au milieu du XVII^e^ siècle; des cartes et des descriptions en font foi : à quelle époque précise, par quelle cause a-t-elle disparu ?

L'époque, on l'ignore, malgré son peu d'ancienneté pour un aussi grand événement : la cause, la voici : « Une bohémienne était en voyage, cherchant sa vie et portant son enfant sur son dos. Un soir elle vient frapper à la porte d'un moulin que la rivière faisait tourner à deux pas de sa source, demandant du pain pour manger et de la paille pour se coucher. Le meunier, homme dur et cruel, l'écoute sans pitié et la chasse hors de la maison. « Malheureux ! lui dit la fée aux doigts puissants, tu t'en repentiras. » En effet, pendant la nuit, son moulin avait cessé de tourner et la rivière avait disparu sous terre. »

Je ne sais pas ce que messieurs les géologues penseront de cette explication : moi, je me per-

Numérisé par BPUN

mets de trouver cette fée un peu injuste ; pour atteindre un coupable, elle frappe une multitude d'innocents : mais la justice des immortels n'est pas la nôtre. Cependant les habitants d'Étretat sont encore plus heureux que ceux de Saint-Valéry ; les eaux de leur rivière ne les ont point complètement abandonnés ; à marée basse, elles surgissent sous les galets, après avoir alimenté les puits du village.

La manière dont l'eau se répand dans ces puits mérite de fixer l'attention ; la marée haute arrête son épanchement et la fait refluer ; alors la rivière souterraine inonde les canaux élevés ; la mer se retirant ensuite, l'eau reprend son cours et forme des fontaines où les ménagères viennent laver le linge de leur maison ; chacune d'elles, au moyen de son battoir, fait un creux dans le galet ; ce creux est rempli en un clin-d'œil d'eau claire, limpide et savoureuse, à trois pas de l'eau salée, et à la place même que celle-ci couvrait tout à l'heure et recouvrira bientôt. Les femmes se mettent à genoux autour de ces lavoirs improvisés, et les voilà, troupes babillardes, à l'ouvrage jusqu'à ce que l'Océan les chasse de nouveau.

Numérisé par BPUN

Rien de plus pittoresque et de plus charmant que de voir de loin ces tableaux animés, tantôt le matin, tantôt le soir, tantôt même la nuit, car le moment en change avec celui de la marée, les trousseaux des familles ne permettant pas sans doute de renvoyer une lessive au lendemain. Chacune de ces blanchisseuses nocturnes porte avec elle une lanterne, et il est aisé de s'imaginer le caractère étrange et fantastique que ces lumières mobiles ajoutent à ces scènes familières. Au reste, de jour et de nuit, il n'est pas moins amusant de suivre les propos et d'écouter les conversations. En tous pays, les fontaines publiques sont, à la fois, des bureaux de renseignements et des tribunaux. Tout ce qui arrive à dix lieues à la ronde y est commenté, raconté, pesé, jugé *ex-professo*, sans ménagements, si ce n'est sans éloquence, et avec plus de justice ordinairement que de charité. Un observateur philosophe de notre Jura avait écrit un jour sur la porte d'une lessiverie : « Ici on blanchit le linge et on noircit les réputations. »

A la fontaine d'Étretat, M. Alphonse Karr as-

Numérisé par BPUN

sure « que l'on sait tout et même un peu davantage. »

Après la fontaine, il faut se hâter de visiter, tout à côté, tandis que la mer le permet, le magnifique parc aux huîtres, taillé au pied des falaises, dans le banc de roc qui leur sert de base. Suivant M. l'abbé Cochet, les huîtres se trouvent ici dans des conditions exceptionnelles de bien-être et de qualité gastronomique. L'eau de leurs réservoirs, deux fois renouvelée en vingt-quatre heures, semble en effet devoir être pour ces coquillages une atmosphère saine et favorable à leur développement. Les gourmets jadis recherchaient les huîtres d'Étretat ; Marie-Antoinette n'en voulait pas d'autres ; cependant ces bassins précieux sont déserts ; je n'y ai pas aperçu une coquille d'huître, et les parcs boueux et croupissants de Dieppe et de Courseulle sont en pleine prospérité. Que voulez-vous ? il n'y a qu'heur et malheur, même pour les huîtres ; de pareilles contradictions se voient dans toutes les choses de ce monde.

Étretat lui-même offre un exemple du caprice des destinées. Quoique sa réputation mo-

Numérisé par BPUN

derne soit récente et d'ailleurs bornée à un cercle assez étroit, il est hors de doute que, de siècle en siècle, depuis les commencements de l'histoire, sa belle position maritime n'ait attiré l'attention des peuples et des rois.

Une voie romaine, des mines de fer exploitées au temps des Césars, des vases d'argent dédiés à Mercure, des poteries à reliefs, des urnes remplies d'ossements, des médailles consulaires et impériales, des bains, des hypocaustes, des galeries, des villas, un aqueduc de plus de 2,000 mètres de longueur, puis des chapelles carlovingiennes, la trace du passage des saints, de vieilles carrières rebouchées, des maladreries, des léproseries, des barrages maritimes, de vieux fossés, des mottes féodales, des forts et des châteaux ruinés et surtout une belle église ogivale et cintrée, prodigieux enfant de la ferveur monumentale du XI^{e} siècle, sont autant de témoins de son importance antique.

Plus tard, François I^{er}, Louis XIV, Louis XVI, Napoléon, veulent y creuser un port militaire de premier rang. Des ingénieurs en font les études,

Numérisé par BPUN

les plans, les devis : et tous ces projets, on ne sait pourquoi, restent sans exécution. Cependant ce rêve brillant flotte toujours devant les yeux des enfants d'Étretat. « Je ne sais, dit M. Cochet, si je vivrai assez pour voir cette glorieuse transformation de mon pays, mais si je devais descendre demain dans la tombe, j'emporterais avec moi cette foi en sa résurrection, comme en la mienne. »

A la place de M. l'abbé, je ne partagerais pas, je crois, ses espérances et je craindrais, au contraire, ce qu'il désire. En devenant Cherbourg ou La Rochelle, Étretat perdrait son plus grand charme : la simplicité, la grâce naturelle, le goût du terroir, en un mot, ce qui le distingue et le met à part des autres villages normands. Il pourrait regretter aussi ses mœurs encore primitives, au moins dans leurs manifestations extérieures.

Si la mer, les falaises et leurs divines beautés placent sans cesse le spectateur en face de la puissance éternelle, la vie des pêcheurs, à Étretat, reporte toujours l'esprit à des temps éloignés, qu'on se plait volontiers à se figurer plus vertueux que les nôtres, peut-être par une simple illusion d'op-

Numérisé par BPUN

tique ou de distance. Je n'oserais affirmer, par exemple, que les quadrilles, les valses et les polkas modernes, accompagnés de la clarinette ou du piano, soient moins innocents ou plus pernicieux que les rondes villageoises de jadis, emportées dans leur joyeux élan sur les ailes d'un vieux refrain chanté en chœur; mais celles-ci, à coup sûr, ont pour les spectateurs un charme nouveau d'antique et naïve réminiscence, en même temps qu'elles agissent d'une manière tout autrement puissante que nos froides contredanses sur ceux qui se laissent prendre le bout du doigt dans leur engrenage irrésistible. On en est encore là à Étretat. Pour les fêtes, point de violon, point de salle de bal; au premier carrefour venu, si deux couples se rencontrent, une ronde commence, balancée au rythme inégal d'une mélodie populaire; d'abord calme, nonchalante, peu nombreuse, elle grandit et s'anime avec de nouveaux venus, jusqu'à ce que danseurs et chanteurs épuisés s'en vont tomber de fatigue sur le premier siége à leur portée. Puis, bientôt remis, ils courent au bruit d'une autre chanson sur une autre place reprendre

Numérisé par BPUN

avec passion le même exercice. Si quelque chose peut de nos jours donner une idée des bacchantes antiques, ce sont ces rondes d'Étretat : hommes et femmes semblaient y perdre le sens : ils en revenaient tremblants, ivres, éperdus, et cependant aucun excès de boisson n'y était pour rien.

Toute la nuit, j'entendis, de mon lit, l'écho de ces tourbillons fantastiques naître, grandir, puis s'éteindre pour reparaître encore dans une autre direction. Je voudrais pouvoir ajouter que les poésies qui accompagnent ces danses primitives sont un souvenir aussi des naïves inspirations du passé ; mais j'ai grand'peur d'y avoir reconnu les couplets détestables trop souvent et les sales équivoques de quelque mauvais vaudeville parisien.

On a beau faire, on est toujours de son temps par quelque côté, et la flèche empoisonnée trouve toujours le talon d'Achille. Les touristes, les baigneurs, les voisins transformeront peu à peu Étretat ; dans dix ans, il sera méconnaissable, on y dansera méthodiquement aux accords d'un orchestre essoufflé, on y fera des entrechats.... En vaudra-t-il mieux ?

Numérisé par BPUN

UNE EXCURSION EN PICARDIE

Numérisé par BPUN

UNE

EXCURSION EN PICARDIE

I

La chasse est une belle chose. « On part dès l'aurore, toujours content, » dit la chanson, et l'on revient le soir, fatigué, transi, morfondu et.... mécontent,

C'est l'espoir qui toujours finit
Et recommence,

c'est l'art, c'est l'idéal, sans cesse entrevu, poursuivi, jamais complètement atteint ; c'est la lutte avec l'inconnu, c'est l'exercice de nos facultés et de nos forces, et puis, un excellent moyen de tuer le temps, à défaut d'autre gibier.

Beaucoup de livres vantent la chasse comme une image de la guerre. Triste éloge ! La guerre est

Numérisé par BPUN

une iniquité, une violence, un mal ; le droit brutal du plus fort. Il serait bien temps de la remettre à sa place au rang des grandes misères de l'humanité et des plaies sociales que la science repousse et combat par tous les moyens.

Grâce à l'hygiène et au bien-être, les terribles pestes du moyen âge deviennent de plus en plus rares. Pourquoi le progrès moral n'amènerait-il pas aussi la santé morale ? Quand la justice règnera, il n'y aura plus de guerre. La guerre est une maladie ; la chasse en serait-elle une aussi ?

Ce n'est pas ce que veulent dire, certainement, ceux qui prétendent louer à la fois la guerre et la chasse, en les comparant l'une à l'autre. D'ailleurs, la comparaison manque d'exactitude. Le gibier n'est pas un adversaire ; il n'a point d'arme et ne peut se défendre que par la fuite. Je ne parle pas des grands animaux de l'Afrique et de l'Inde. Ceux-là sont de redoutables ennemis ; pour les affronter, il faut avoir le cœur ferme autant que l'œil juste. Mais nos bécassines, nos perdreaux, nos lièvres ! les pauvres bêtes, fussent-elles par légions et par centaines de mille, ne pourraient blesser un

Numérisé par BPUN

enfant. Elles sont agiles, craintives, défiantes, voilà toute leur force. Cela ne suffit pas pour que le premier poltron venu se croie, en les tirant, l'émule de César, d'Annibal, d'Alexandre ou de Napoléon.

La chasse a pourtant ses périls, j'en conviens. On croit ajuster un lapin, on tue son ami. Cela arrive.

Parfois aussi un chasseur se tue lui-même, et maître Renard en rit dans son terrier. Ces aventures ne découragent personne. La chasse est une passion. Une fois qu'elle a mordu l'homme au cœur, il n'en peut guérir. Qui a bu, boira — qui a chassé, chassera — sauf les exceptions pour confirmer la règle. Tschudi, dans son livre des Alpes, raconte qu'un chasseur de chamois, sauvé par miracle d'un danger tel que d'effroi ses cheveux en avaient blanchi, dit à son frère : « Prends ma carabine, c'est fini, je ne chasse plus. » Puis, comme ils revenaient, tout-à-coup, sur la crête lointaine glisse le profil d'un chamois ; aussitôt l'éclair renaît, la flamme se rallume, le vieux montagnard oublie tout : « Frère, rends-moi mon fusil, dit-il, je suis toujours chasseur. »

Numérisé par BPUN

L'intérêt n'entre pour rien dans la puissance de cet attrait ; circonstance atténuante aux yeux des moralistes. Jamais les soucis de l'opulence n'ont à coup sûr troublé le sommeil d'un braconnier. Tout au plus, autrefois, pouvait-il vivre de son métier ; le gibier était abondant, les chasseurs peu nombreux. Aujourd'hui, proportion inverse : chasseurs multipliés, gibier rare. Je connais des contrées où il faut se hâter d'empailler un lièvre, si l'on veut pouvoir en montrer l'espèce à la génération prochaine. Et dans ces mêmes parages, au siècle dernier, les ménagères ne savaient comment défendre leurs choux et leurs salades contre la dent de ces insatiables rongeurs. Partout dans les pays habités — abstraction faite des réserves princières, véritables basses-cours — la tendance est à l'extinction presque totale du gibier pour les races sédentaires et à une notable diminution pour les espèces voyageuses. Les améliorations, les perfectionnements dont l'homme se vante à juste titre, paraissent décidément antipathiques aux autres animaux de la création. Notre progrès n'est pas le leur ; il les effraie, il les repousse. Terre

Numérisé par BPUN

gagnée pour nous, terre perdue pour eux. Nulle part ce fait n'est plus frappant que dans la baie de la Somme. Là de grandes étendues de terrain, maintenant champs ou prairies, étaient, il n'y a pas trente ans, le domaine exclusif des poissons et des oiseaux aquatiques. Plusieurs villages, jadis ports de pêche, uniquement habités par des constructeurs de bateaux, des marins et des tireurs de canards, se trouvent relégués au milieu des terres.

Ce brusque changement leur a laissé une physionomie indécise, étonnée; hommes et choses ont l'air dépaysé, je ne sais quoi d'amphibie et de complexe. Des restes de filets déchirés pendent à la porte de l'étable, un aviron inutile complète la barrière qui ferme le verger nouvellement planté. Le laboureur malgré lui garde encore le bonnet des matelots, et souvent, en guidant sa charrue, il s'arrête et semble interroger le ciel. C'est l'heure de la marée et les vents sont d'amont. « Il fera bon à la hutte ce soir, » pense-t-il, puis se souvenant, il regarde avec tristesse les digues, les atterrissements, et résume ses impressions par un bon coup

Numérisé par BPUN

de fouet à ses chevaux. « Allons ! Gris ! feignant, Huuh.... ott ! — Huott ! Semons du blé, puisque les sarcelles et les pillets ne viennent plus. — Huuoh !.... Gris ! Ah ! c'était le bon temps !.... Damné chemin de fer, va !.... »

Le chemin de fer auquel s'adresse cette apostrophe est celui qui de la station de Noyelles — sur la ligne d'Amiens à Boulogne — conduit à Saint-Valery[1] par un pont jeté sur pilotis au travers de la baie. Ce pont semble de loin une apparition fantastique, surtout lorsque la haute mer emplit les arches et que le train passe avec son panache de vapeur. On dirait une machine infernale, un dragon de l'Apocalypse marchant sur les eaux. Aussi les riverains le tiennent-ils pour une œuvre diabolique et, si quelque jour un ouragan l'emportait, ils en rendraient grâce à la vierge Marie, protectrice des marins, et à Saint-Hubert, patron des chasseurs.

[1] Saint-Valery sur Somme, jolie petite ville, dans une situation charmante. Elle s'appuie à un coteau couvert de beaux ombrages et devant elle s'étend la baie de la Somme. C'est de ce port que partit la flottille de Guillaume le Conquérant : 1066.

Numérisé par BPUN

On ne peut nier que pour une communication ferrée, le tracé de celle-ci ne paraisse bien étrange, à côté surtout d'un canal dont la berge pouvait servir au même but à si peu de frais.

Mais les hauts et puissants seigneurs, barons financiers, ont toujours de bonnes, d'excellentes raisons pour ne pas s'arrêter aux considérations du vulgaire. Economie, avantage des actionnaires, commodité des voyageurs, fi donc ! Qu'est-ce que tout cela à côté des milliers d'hectares que leur travail allait dessécher et que l'Etat accordait gratuitement à eux, concessionnaires, en reconnaissance de leur dévouement désintéressé au bien public.

Toutefois le chemin de fer n'est en ce point que la cinquième roue à un carosse — ou, si l'on aime mieux — le troisième larron. Le desséchement se fût opéré sans lui et sans son viaduc, plus lentement peut-être et au profit général, voilà toute la différence. En effet, le canal — ce fameux canal, éternel objet d'horreur des Abbevillois — ayant pris, pour les conduire emprisonnées à Saint-Valery — comme des malfaiteurs entre deux gendar-

Numérisé par BPUN

mes — toutes les eaux de la Somme, l'ancien lit du fleuve se trouvait livré sans opposition aux influences naturelles, qui modifient peu à peu, sans cesse, inévitablement, la figure de ce monde. L'homme peut les favoriser, ou les combattre ; il ne peut les détruire. L'Océan est soumis à des lois inflexibles comme le plus chétif insecte, comme le plus impuissant arbrisseau. Sur la plupart des côtes françaises de la Manche il paraît évident que la mer se retire, et sans être ni savant, ni prophète, on peut, je crois, comprendre les raisons de ce mouvement et en prédire la durée. Les vents d'ouest et du nord-ouest, c'est-à-dire ceux qui, venant du large, frappent directement la terre, sont à la fois pour ces rivages les plus constants et les plus forts ; ils arrachent, ils soulèvent, sans paix ni relâche, le limon des grèves et le repoussent dans toutes les baies. Les embouchures des fleuves s'obstruent, les grands bancs de sable, d'abord flottants, se fixent, s'élèvent ; un peu de végétation les couvre, l'humus se forme et bientôt l'homme s'en empare. Harfleur, près du Havre, — jadis sur la Seine, le port principal des Nor-

Numérisé par BPUN

mands — en est séparé aujourd'hui par de vastes prairies. Et la mer couvrait autrefois, on n'en peut douter, tout le *Marquentère*, cette large bande de terrain plat, en partie cultivé, en partie maréca-geux, qui de la baie de Somme s'étend jusqu'à Éta-ples. On se croirait là au milieu d'une Venise rus-tique sortie du sein des flots et toute humide en-core. Des canaux la divisent dans tous les sens ; Rue, son chef-lieu, vieille bourgade accroupie dans la boue, se réveille joyeuse, croyant ses antiques destinées revenues, lorsque le mugissement loin-tain de la tempête arrive jusqu'à elle.

Abbeville ne voyait-elle pas aussi ses jardins arrosés par l'écume salée des vagues? Il n'est pas loin le temps où les grands navires, du nord et du midi, de l'orient et de l'occident, arrivaient à plei-nes voiles dans son port toujours rempli.... et maintenant, hélas! quel tableau !

Les patriotes préposés des douanes promènent avec tristesse leur oisiveté sur la rive solitaire, et si quelque armateur inoccupé vient à les rencon-trer, ces cœurs affligés épanchent leurs communs

Numérisé par BPUN

regrets. On croirait entendre les plaintes classiques d'Abner et de Joas — avec les variantes nécessaires, bien entendu :

..... Que les temps sont changés !
..... Sur trois et quatre rangs
Les bateaux se pressaient ainsi que des harengs.
— De l'Inde et du Pérou nous offrant les prémices,
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
. . . . . .
— Un vulgaire canal arrêtant ce concours
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours ;
De bricks et de trois-mâts à peine un petit nombre
Ose des anciens temps nous retracer quelque ombre

Puis, pour se consoler, tous achèvent en chœur :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots,
Et de Saint-Valery le port comblé de sables
Montrera le néant de leurs desseins coupables !

Malgré sa décadence maritime, Abbeville mérite qu'on s'y arrête. C'est une jolie ville, intéressante à bien des titres. De plus elle possède, au moins pour moi, un hôtel comme on n'en trouve nulle part ailleurs, l'hôtel du Bœuf rouge.

O touristes, cherchez-le bien cet hôtel, tâchez de le découvrir ce bœuf merveilleux.

Sa crèche hospitalière, je le soupçonne, fut celle qui reçut le divin enfant ; c'est l'asile que l'amitié

Numérisé par BPUN

ouvre à l'amitié, l'abri doux et sûr, qui s'offre, se donne et ne peut jamais s'acquérir à prix d'argent. Quand la bienveillance, l'aimable accueil, l'exquise hospitalité auront des temples, il faudra les mettre sous l'invocation du Bœuf rouge d'Abbeville.

En attendant, je lui dédierais ces pages si elles en étaient dignes. Mes courses en Picardie, les impressions que j'en ai rapportées, tant de pensées consolantes et de bons souvenirs amassés en mon âme, pour les jours à venir, c'est à lui que je les dois. Je me suis laissé conduire ; j'ai regardé, j'ai écouté, puis, un soir d'hiver, j'en ai de mémoire crayonné ces esquisses.

II

Abbeville est fils ou fille — je ne sais jamais si les villes sont, d'après la grammaire, du sexe le plus noble ou du sexe le plus beau — Abbeville enfin doit son origine et son nom à l'abbaye autrefois riche et puissante de Saint-Riquier.

Numérisé par BPUN

Abbatis villa, maison de campagne, rien de plus; obscure retraite de moines pieux, voués à la vie contemplative et détachés de tous les biens de ce monde. La naissance d'Abbeville fut donc humble et modeste; les grandeurs de son avenir se dérobaient à l'ombre du sanctuaire; elle grandit sous le froc, et les traces de cette jeunesse sainte subsistent encore; Abbeville vieilli renferme un grand nombre de communautés religieuses et beaucoup d'églises. Les églises sont pour la plupart, j'en conviens, inachevées et mal entretenues, mais ce qui vaut mieux, la foule, à toutes les fêtes, « en inonde les portiques. »

Saint-Wulfran, la principale, est un beau monument de l'art appelé gothique; son portail, vraiment magnifique, fut construit sous Louis XII. On cite aussi Saint-Giles; moi j'ai une prédilection pour Saint-Jacques, peut-être à cause de son air plus abandonné et plus pauvre. Ce n'est, à vrai dire, qu'une ébauche très incomplète, chancelante et sur le point de s'affaisser. Son campanile séparé, suivant le goût italien, ressemble à ces enfants rachitiques tombés en décrépitude avant d'a-

Numérisé par BPUN

voir pu se développer. On voit que le tout a été arrêté subitement — comme un bel oiseau frappé par le plomb dans son élan vers les cieux — puis couvert et approprié, tant bien que mal, aux exigences du culte. Destin commun à bien des églises! C'est la faute des temps, non celle des hommes. Qu'on se figure la vie incertaine des bourgeois du quatorzième et du quinzième siècles au milieu des guerres et des dévastations incessantes de cette époque agitée, et l'on sera encore surpris qu'ils osassent entreprendre des édifices d'une construction aussi longue et aussi coûteuse.

Saint-Riquier sous ce rapport a été plus heureux. Sa cathédrale parfaitement terminée attire les curieux par de belles sculptures, un Christ de Girardon et des peintures curieuses représentant une danse des morts. Elle seule, au reste, peut conduire encore les étrangers à Saint-Riquier. L'ancienne abbaye a perdu toute son importance et la ville, triste et morne, n'offre rien de remarquable. On comprend que les révérends pères, dans l'éclat de leur puissance, voulussent avoir une résidence d'été mieux située, et comme toutes les

Numérisé par BPUN

associations monacales ont su le faire partout, en choisissant Abbeville, ils avaient bien choisi.

Une belle rivière, la proximité de la mer, des communications faciles, du poisson et du gibier maigre en abondance pour les austérités du carême, tout cela devait les tenter. Ce lieu, d'ailleurs, était déjà historique. Les Romains et avant eux les Celto-Belges y avaient planté leurs étendards. Sur les coteaux qui dominent la ville une enceinte semblable à celle de la cité de Limes, près de Dieppe, porte également le nom de *Camp de César*, et le chemin qui y mène s'appelle la *Porte de Rome*. Des antiquaires prétendent aussi avoir découvert récemment les vestiges d'une forteresse romaine. Les Abbevillois tiennent à ces traditions ; ils aiment à les rappeler, sans vouloir pour cela renier la vieille abbaye pour leur mère. La bibliothèque de la ville garde précieusement, en témoignage de piété filiale, un magnifique évangéliaire copié en lettres d'or sur velin pourpre et orné de quatre grandes miniatures. Ce beau manuscrit fut donné par Charlemagne à son gendre Engelbert, abbé de Saint-Riquier.

Numérisé par BPUN

Quel que fût le pouvoir de ses fondateurs, Abbeville doit surtout son agrandissement et son importance à sa position excellente, à la fois comme point stratégique et comme centre de tout le commerce de la Picardie. Elle couvre Amiens, garde la vallée de la Somme, et par cette rivière et la mer sert de point d'échange entre les produits du pays et ceux du monde entier.

Au moyen âge, Abbeville fut une cité industrieuse ; elle fabriquait de gros draps qui trouvaient un grand débit aux foires de Champagne. Plus tard Colbert fit venir de Courtrai un habile fabricant de draps fins. Ce fut alors le temps de sa plus grande prospérité et le géographe Sanson, qui vivait à cette époque et qui était de cette ville, porte le nombre de ses habitants à 35 ou 40,000. — Aujourd'hui on n'en compte guère que la moitié ; son étendue la ferait croire plus peuplée, mais les maisons y sont petites, peu élevées et, en général, chaque famille a la sienne.

Abbeville se vante, comme Péronne, de n'avoir jamais été prise. Le fait est assez remarquable, en effet, à cause de sa proximité de Calais, si long-

Numérisé par BPUN

temps ville anglaise, et à côté des champs de bataille de Crécy et d'Azincourt. *Semper fidelis* était sa devise. — Une fidélité si ferme et si utile aux rois de France, méritait d'être récompensée; elle le fut par de nombreux priviléges dont Abbeville profita jusqu'à la révolution.

Je dis *priviléges*, parce que je copie le mot — ainsi que la plupart des détails qui précèdent — dans une compilation encyclopédique. Mais cette expression ne me paraît pas exacte, en ce sens qu'elle laisse l'idée d'un droit peu équitable et qui devait périr. Les priviléges d'Abbeville étaient des libertés communales honorablement gagnées et défendues vaillamment. Dès 1130, ses bourgeois avaient acheté du comte de Ponthieu, leur avoué ou seigneur, une charte de commune, qui leur fut confirmée et agrandie en 1184. Abbeville avait donc son maire, ses échevins, ses arbalétriers, sa milice du guet, et si elle a résisté à toutes les attaques, sans doute il est permis d'en faire honneur à l'énergique esprit que donne la pratique d'une organisation libérale et indépendante : se battre pour soi, pour son bien-être, pour sa li-

Numérisé par BPUN

berté, pour l'avenir de ses enfants, ou se battre simplement pour la question secondaire d'être sous un maître plutôt que sous un autre, c'est bien différent ; on ne frappe pas de même ; ni le bras, ni le cœur n'y vont de même entrain. Les braves bourgeois des communes devenaient des soldats intrépides par le sentiment de leurs droits menacés ; ils étaient vigilants et incorruptibles, tout le contraire des bandes mercenaires et même des seigneurs qui changeaient de drapeau pour le moindre prétexte. Agrandir ces droits communaux, source des vertus civiques, n'était que sagesse et justice de la part des rois ; mais de tout temps on a, chez les monarques, vanté comme magnanimité et grandeur d'âme ce qui ne serait chez les autres hommes que l'accomplissement du plus simple devoir d'équité ou la plus commune marque de jugement.

De nos jours Abbeville, civilement et militairement, a subi le niveau centralisateur. Un sous-préfet l'administre sous les ordres du préfet d'Amiens, qui lui-même est sous les ordres du ministre de l'intérieur. C'est Paris qui pense et qui

Numérisé par BPUN

sent pour elle, comme pour les 40,000 communes de France ! Ses fortifications vierges appartiennent au Génie et sont par là à sa merci avec tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin. On ne peut imaginer, sans l'avoir vu de près, à quelle servitude est soumise une ville fortifiée : le caprice de quelques soldats inoccupés devient pour elle la loi suprême.

Voulez-vous vous promener sur les remparts ? Suivez exactement le sentier tracé au pied du talus qui ferme l'horizon, car si par hasard l'envie vous prenait de fouler le gazon vert et de jeter un coup d'œil sur la campagne en fleurs, aussitôt un factionnaire vous rappellerait à l'ordre. Si vous désirez le grand air et l'espace libre, sortez de la ville ; mais les portes sont rares, étroites, difficiles, tortueuses, deux voitures ne peuvent s'y croiser et ne vous oubliez pas après le couvre-feu, les ponts-levis seront levés. Ce n'est pas tout : il y a les trois zones, la première surtout. Que Dieu vous garde d'avoir votre demeure dans cette première zone ! vous ne pouvez ni la réparer ni l'entretenir. Pour y changer une tenture ou planter un

Numérisé par BPUN

clou, il faut une permission..... qu'on refuse toujours, et un inspecteur en uniforme a le droit de venir à toute heure s'assurer si le temps fait son œuvre de destruction sans empêchement et sans obstacle.

O bon génie des temps modernes, tu ferais regretter les mauvais génies des anciens temps !

Et tout cela pourquoi ? Pour entretenir des murailles que personne ne songe à attaquer ou qui n'arrêteraient pas quinze heures une armée sérieuse ! Si l'art d'entourer les pauvres villes et de les embastiller a fait de grands progrès, celui de les prendre n'est pas resté en arrière.

Tout le génie du monde, avec ses moëllons et ses exigences despotiques, ne vaudra jamais contre l'ennemi la poitrine des hommes libres. Abbeville défendue par ses bourgeois n'a jamais été forcée ; mais les x de l'école polytechnique appliqués par l'école de Metz ne pourraient plus garantir sa couronne de lis ; Todtleben n'a pas empêché Sébastopol de tomber.

Au reste, encore une fois, on n'en fera pas le siége, chacun le sait. Les Anglais ont renoncé dé-

Numérisé par BPUN

finitivement au trône de France, on peut le croire, et d'ailleurs ils passeraient à côté d'Abbeville comme les voyageurs du chemin de fer, sans seulement s'y arrêter : cinq minutes d'arrêt ! La grande raison des villes fortifiées en général et d'Abbeville en particulier, c'est qu'ayant un génie il faut l'occuper, le placer du moins ; ce n'est pas tout à fait la même chose. D'après certaines théologies le mal existe parce que Satan existe. Si on supprimait les soldats, peut-être n'y aurait-il plus de batailles. On fait le contraire, on crée à grands frais des armées immenses, des arsenaux énormes, et quand cela est fait, il faut bien s'en servir ; les guerres modernes n'ont plus d'autre cause bien souvent : *Si vis pacem para bellum,* dit-on, et c'est le contraire peut-être qui est vrai.

Quoi qu'il en soit, ces résistances heureuses de la commune sont le plus beau titre historique d'Abbeville.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Réceptions officielles, passages de la cour, fêtes royales, bruit d'un moment dont les traditions particulières gardent seules le souvenir. Les villes,

Numérisé par BPUN

comme les hommes, s'attachent aux petites choses à défaut de grandes. Une inscription signale aux étrangers la vieille demeure où Antoine de Bourbon et sa femme Jeanne d'Albret reçurent un soir l'hospitalité. Le fait semble peu digne de cet honneur. Attendez, remarquez la date : 1552, c'est-à-dire, neuf mois précisément, ou à peu près, avant la naissance de Henri IV. Or, la petite vanité locale, toujours et partout si ingénieuse, n'a pas manqué de tirer de ce chiffre le sujet d'une revendication d'origine fort singulière. Dans un tableau où sont représentés tous les Abbevillois distingués, l'artiste, Abbevillois lui-même au premier chef, s'est autorisé des mystères de l'alcôve royale pour y peindre la barbe grise du paternel et vert galant monarque.

Le Béarnais est là en compagnie très nombreuse, si ce n'est très illustre. J'ai compté presque cent figures en rabat, en pourpoint, en manteau, littérateurs, savants, magistrats diversement groupés sous le péristyle d'un majestueux édifice, qui représente sans doute le Temple de Mémoire. Aucun de ces portraits n'offre l'image d'un génie

Numérisé par BPUN

éclatant et universel. Abbeville a dans son médailler beaucoup de monnaies intéressantes, mais on n'y voit pas de ces pièces rares, frappées pour l'immortalité. Elle pourra toutefois ajouter encore à son tableau bien des noms honorables.

Lesueur, ce compositeur qu'elle a trouvé digne d'une statue de bronze sur la plus belle de ses places.

Millevoye, avec son élégie si chère aux jeunes filles.

Pongerville, le traducteur de Lucrèce et de Milton, membre de l'Académie française.

Louandre, bibliothécaire de la ville et consciencieux écrivain de son histoire.

Charles Louandre, son fils, critique bien connu des lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*.

Prarond, littérateur et historien.

Boucher de Perthes, vieillard infatigable, que les ans n'atteignent pas. Octogénaire il se plonge encore, dit-on, tous les jours dans la Somme; il écrit, il collectionne; sa maison regorge, déborde; ses volumes se succèdent, s'entassent. Il a beaucoup voyagé, beaucoup lu; ni l'esprit, ni la science

Numérisé par BPUN

ne lui manquent, mais le choix et la mesure peut-être. Dans ses livres et dans ses collections le mauvais et le médiocre étouffent le bon. Tableaux, armes, meubles, faïences, minéraux, histoire, archéologie, philosophie, romans, tout est mêlé, confondu. Il faudrait une vie longue comme la sienne pour étudier, classer, trier tout ce qu'il a rassemblé et composé. C'est un flacon d'essences jeté à la mer ; mais n'en a pas qui veut à perdre ainsi [1].

A ces illustrations modernes ajoutez plusieurs graveurs de grand mérite : de Poilly, Mellan,

[1] Le nom de M. Boucher de Perthes, déjà et depuis longtemps très estimé des antiquaires, vient d'avoir un grand retentissement à l'occasion d'un crâne fossile trouvé aux portes d'Abbeville. On sait qu'après de longues études et de longs débats, l'authenticité de cette pièce unique est *presque* généralement admise dans le monde savant. Il n'en est pas de même, il faut le dire, parmi les Abbevillois : malgré l'autorité de l'illustre archéologue et la bonne foi incontestable de M. Boucher de Perthes, on se permet à Abbeville de conserver des doutes sur la valeur scientifique de cette fameuse trouvaille. Et cela, sans examen, sans preuves, tout simplement parce que le bruit public, depuis longtemps déjà, assure que certains ouvriers, bien connus, n'ont jamais été embarrassés de trouver ce que M. Boucher de Perthes leur demandait et leur payait bien. Ceci n'ôte rien à la haute considération dont ce digne vieillard est entouré non seulement pour ses talents, mais aussi pour son caractère et pour sa générosité. Amiens, Abbeville, et une autre ville encore, je crois, lui doivent d'importantes fondations pour des prix à distribuer chaque année aux ouvrières les plus dignes.

Numérisé par BPUN

Beauvarlet, Masquelier, Bridoux et d'autres. La liste n'est par fermée. Je puis même y ajouter par avance le nom d'Emile Rousseaux, artiste encore jeune, mais dont les débuts promettent un maître.

La gravure est un talent cher aux Abbevillois, une aptitude aussi, j'allais dire une spécialité, suivant le mot à la mode. Jamais la municipalité ne laisse sans appui et sans secours les jeunes gens doués d'une vocation réelle pour cet art long et difficile.

Le goût de l'histoire naturelle est également fort répandu ; il tient à celui de la chasse, passion générale du pays. Deux de ses enfants se sont acquis un certain renom dans cette voie : *Delegorgue,* le Jules Gérard des éléphants, des rhinocéros, des hippopotames, et *Delamotte,* qui vient de léguer à la ville un cabinet ornithologique de premier ordre.

Citons enfin , en terminant cette chronique abbevilloise, le malheureux chevalier de la Barre, torturé, décapité, et brûlé en place publique à l'âge de 19 ans (en 1766), pour n'avoir pas, par mégarde, ôté son chapeau en passant devant une procession.

Numérisé par BPUN

Il est utile, il est consolant, au milieu des mécomptes de notre siècle, de ne pas oublier les progrès accomplis. La voix de Voltaire n'a pas été perdue : ni Calas ni de la Barre ne pourraient être aujourd'hui livrés au bourreau. Si la tolérance ne règne pas encore pleinement dans tous les cœurs, le fanatisme au moins n'ose plus se montrer à découvert ; il peut ramper à l'écart, blasphémer et maudire, il ne peut plus allumer les bûchers de l'inquisition.

III

Laissons désormais Abbeville suivre ses modernes destinées ; laissons ses habitants s'endormir dans cette grasse vie de province, monotone, mais intime et familiale ; bourgeoise, mais exempte des soucis de la « chose publique. »

Que l'Anglais et l'Allemand viennent attaquer leurs murs, cela ne les regarde plus, ils s'enfermeront dans leurs caves bien garnies ou fuiront. Leur rôle est fini ; les voilà devenus simples comparses. Chanter avec le chœur, dire amen à propos, c'est tout ce qu'on leur demande. Ils étaient ma-

Numérisé par BPUN

jeurs et responsables, ils ont retrouvé l'insouciance et la jeunesse. Paris les a mis en tutelle. S'en plaignent-ils ? Nullement. La paresse d'esprit fut toujours un doux oreiller, et il est si commode d'avoir un directeur de conscience ! Les ambitieux, avides de pouvoir, d'argent, d'honneurs, courent à la capitale, centre et dispensateur unique de toutes ces choses, soleil dont les rayons sont tous accaparés, détournés, absorbés à leur point de départ. Hors de l'Eglise, point de salut ! Hors de Paris, point de renommée, point de puissance, point de salut mondain. Aussi, est-ce merveille de voir la ville s'agrandir et la foule s'y presser ! D'année en année sa population enfle, grossit, la grenouille devient bœuf, le bœuf mastodonte, tandis que les antiques cités des provinces maigrissent à vue d'œil : c'est pitié ! Heureux pourtant et sages, à mon gré, ceux qui restent où la providence les a fait naître, contents de leur lot. La paix les dédommage et le bien-être leur donne ses compensations.

Ce n'est plus qu'en province qu'on sait dîner et qu'on a le temps de dîner. Le bon Pantagruel eût aimé Abbeville, et Brillat-Savarin s'y serait trouvé

Numérisé par BPUN

en bonne société. « L'homme d'esprit seul sait manger, » a-t-il dit ; j'ajouterai : « Pays de chasse, pays de gourmet, » deux axiomes souvent confirmés en Picardie.

Je reviens par là, après bien des détours, à mon commencement et à mon vrai sujet : mes impressions de touriste et de chasseur en cette riche contrée.

Je dis chasseur, parce qu'en effet, guêtré ou botté, la carnassière au côté, le fusil sur le bras — un innocent fusil accoutumé à respecter le sixième commandement de la loi — j'en avais toute l'apparence. Au fond je ne mérite pas ce titre, la vérité m'oblige à le déclarer. En véritable enfant sauvage de la montagne, j'aime à courir au travers des champs, des bois et des taillis, j'aime à respirer l'air libre des grèves. La fatigue salutaire du corps repose l'âme ; au milieu de la nature, elle sait mieux la comprendre, la sentir, l'admirer. Les grands nuages inconstants et mobiles, le monde infini des insectes toujours agité, la chanson de l'oiseau, le bruissement des feuilles, tout est spectacle et bon conseil, tout récrée, tout instruit ;

Numérisé par BPUN

les mille voix de la création chantent autour de nous, et mieux que Bossuet elles nous redisent la terrible parole de Salomon : Vanité ! vanité !

Voilà pourquoi les chasseurs sont tous philosophes, et pourquoi, aspirant à le devenir, je me fais volontiers leur compagnon et leur disciple.

Les occasions ne manquent pas, ni les professeurs, à Abbeville. Son arrondissement est celui de France où se délivre le plus grand nombre de permis de chasse ; on peut en jouir neuf mois de l'année. Du 1er août au mois de mai, le marais est ouvert. En plaine, la chasse n'offre pas moins de ressources. Les hauts plateaux, très peu plats, et au contraire creusés et relevés de mille manières, comme des vagues, tantôt en larges ondulations, tantôt en plis brusques et escarpés, sont en même temps très fertiles et très favorables au gibier. On y cultive surtout le blé et l'avoine, le colza, la betterave, du trèfle ou de la luzerne qu'on fait manger sur pied, et des *voiras,* espèce de pois ou de vesce, excellent fourrage pour les chevaux. L'usage de faucher les blés n'est point encore répandu ; on les scie avec la faucille à dix ou quinze centi-

Numérisé par BPUN

mètres du sol, laissant ainsi un chaume fort recherché de la caille. Ce chaume — plus tard enlevé jusqu'à la racine — sert de combustible dans les fermes. La pomme de terre avait presque disparu ; on y revient cependant.

Les pays bien cultivés ne présentent pas en général un aspect agréable ; le pittoresque et la charrue n'ont rien de commun ; mais la Picardie, comme le pays de Caux, cache ses villages au milieu des vergers et à l'abri de grands ormeaux. Ces masses de riche verdure, d'où s'échappe toujours quelque cheminée indiscrète ou quelque indice de vie humaine, rompent de tous les côtés la monotonie des lignes droites. Le long des *rideaux*, c'est-à-dire sur les pans coupés des brusques enfoncements, de petits bois de chêne, des taillis ou des ajoncs marins couvrent les terriers des lapins, race prolifique aimée des chasseurs, redoutée des paysans, et sujet entr'eux de contestations infinies. Aussi, de guerre lasse, en est-on réduit à la détruire à peu près partout. C'est dommage, la chasse du lapin est toujours amusante, qu'on le tire au furet, ou sous bois poursuivi par de petits chiens bassets. Dans les *du-*

Numérisé par BPUN

nes de Saint-Quentin, voisines de l'embouchure de la Somme, on en tue dix à quinze mille par année. A un franc pièce, c'est un joli revenu, mais le seul produit de ces monticules de sable rebelles à toute végétation. On a essayé, on essaie encore, sans beaucoup de succès, des plantations de pins et d'autres arbres également sobres et robustes. Un arbuste épineux à feuillage pâle, un peu de gazon dans les endroits bas et humides, sont toute la verdure qu'on rencontre dans cette immense garenne de plusieurs lieues d'étendue.

Les amateurs d'Abbeville trouvent enfin dans la magnifique forêt de Crécy les plaisirs des grandes chasses d'hiver à courre ou au fusil.

Cette forêt superbe et immense renferme beaucoup de gibier. Bécasses au moment du passage, faisans, lièvres, cerfs et chevreuils. Elle avait aussi des sangliers en grand nombre, mais il y a quelques années, fatigués sans doute d'être sans cesse troublés dans leurs retraites, et après conseil tenu probablement, ils prirent la résolution d'abandonner tous ensemble ces lieux inhospitaliers. Il n'en resta pas un. On les a vus en troupes traverser un

Numérisé par BPUN

soir les champs et se diriger vers la Normandie ; plusieurs même ont été assommés par les paysans dans cette retraite qui rappelle les émigrations des peuples au moyen âge. Où sont-ils allés ? On l'ignore. Dans la forêt d'Eu peut-être, ou plus loin. Ce fait d'ailleurs n'est pas une exception, et il explique pourquoi ces animaux disparaissent tout à coup d'un pays pour reparaître dans d'autres où on ne les connaissait plus.

Mais de toutes les chasses, la plus importante en Picardie est sans contredit celle du marais. Elle diminue, disent avec regret les vieux braconniers, le bon temps s'en va, on creuse des canaux, on dessèche. Toutefois, bien ou mal, les marais longtemps encore dureront dans le Marquentère et dans la vallée de la Somme.

La Somme n'est pas un fleuve imposant et majestueux. Il garde jusqu'au bout les humbles dehors d'une rivière modeste. Différent de la plupart des fleuves et des hommes, il promet moins qu'il ne donne, tient peu de place, fait peu de bruit et cache sa puissance. Sa largeur au pont d'Abbeville ne dépasse pas douze à quinze mètres, mais il me-

Numérisé par BPUN

sure quarante pieds de profondeur, et de grands navires peuvent se fier à lui.

Seulement, de riantes prairies couvertes de troupeaux égaient rarement ses rives. Ses eaux ne courent pas, limpides, sur un lit de cailloux ; elles circulent au milieu d'une vallée tourbeuse.

Dès que, par le chemin de fer du Nord, après avoir franchi les plateaux secs et tristes qui séparent le bassin de l'Oise de celui de la Somme, on arrive auprès d'Amiens, le voyageur est surpris de voir au loin étinceler, comme des plaques d'argent, une foule de petits lacs, inconnus des géographes. Parfois sur un bateau noir et plat, un homme debout les traverse ; il effraie et fait partir en s'avançant une bande de macreuses que l'œil suit longtemps dans le ciel clair, comme un fil noir emporté par le vent.

Ces étangs brillants ou sombres, ce sont tout simplement des trous à tourbe. Une population entière vit des travaux de ces exploitations ; elle ne quitte pas le marais auquel sa présence donne un air réjouissant de vie et d'activité. Qu'on soit

Numérisé par BPUN

philosophe, savant ou artiste, cette contrée offre un vif intérêt ; elle a un caractère original ; elle ne ressemble à aucune autre. Ces tourbières ont une physionomie et ces ouvriers leur allure distinctive. Les sujets d'observation et d'étude se succèdent à chaque pas. Tout semble en même temps opulent et pauvre, splendide et misérable. Ici des arbres, malades et grelottants, se penchent vers la terre avec la grâce touchante des poitrinaires ; là des bouleaux écaillés, aux rameaux chétifs et tordus, font penser aux mendiants de Callot. A leurs pieds gorgés de sève et de force malsaine s'étalent en nappes épaisses les roseaux vigoureux, les plantes aux larges feuilles, aux tiges obèses, semblables à des gens trop bien nourris dans l'oisiveté.

Au milieu des détails sauvages de cette nature primitive, les étangs glauques, où fleurissent les nénuphars, font l'effet d'innombrables miroirs de Venise à biseaux et à facettes. Tout s'y reproduit varié, multiplié, transformé à l'infini. Suivant les heures du jour, ou la lumière, on croit découvrir tantôt une toile mélancolique de Ruysdael, et tantôt une riante scène de Claude Lorrain.

Numérisé par BPUN

Ainsi toujours, aux marais comme ailleurs, les oppositions, les contrastes se mêlent, se heurtent. Trop ou pas assez, abondance ou misère ! Loi dure, paraît-il à nos yeux myopes, mais loi sage et féconde, au contraire, source de toute beauté et de toute vertu. Une touffe de sphaigne, merveille microscopique, se change en tourbe opaque et grossière ; mais la tourbe devient chaleur et flamme dans les chaumières.

Les humains laborieux qui vivent péniblement au milieu de ce divin laboratoire, en ignorent les mystères et s'en inquiètent peu. Ont-ils au moins le nécessaire ?

Bon souper, bon gîte.... et le reste ?

Question douteuse, hélas ! et qu'on se pose en tremblant ! Pour les chasseurs, au contraire, le marais est un pays de Cocagne.

Toutes les tribus des échassiers, aux longs pieds, aux longs becs, « emmanchés d'un long cou », bécassines, chevaliers, combattants, courlis et vanneaux, les grands et les petits, tout ce qui nage, tout ce qui vole, tout ce qui aime l'eau claire ou

Numérisé par BPUN

l'eau croupissante, les terrains mous et détrempés, tout ce monde voyageur que nous envoie le nord humide et froid, vient s'abattre sur les bords de la Somme en troupes innombrables. Les imprudents ! L'expérience devrait leur avoir appris que, si la ville d'Amiens a perdu depuis le temps de Racine la spécialité de fournir des Suisses, elle a conservé celle des pâtés de canards. Sa gloire est là désormais, comme les pâtés de bécassines font la renommée d'Abbeville. Ces distinctions gastronomiques, pour le dire en passant, sont les seules qui résistent au système centralisateur ; il n'y a plus de province en France que pour la cuisine.

Rouen n'est plus la capitale de la grande race normande ; c'est le centre de la fabrication du sucre de pommes, et la vieille cité où Guttenberg inventa l'imprimerie, où Erwin de Steinbach éleva sa cathédrale, n'a plus d'autre titre à la célébrité que la perfection de ses foies gras. Qui connaîtrait Nérac et Angoulème sans leurs terrines, le Périgord sans ses truffes, Troyes sans ses charcuteries ? Pithiviers, l'humble bourgade du Loiret où toutes les alouettes de France semblent en automne se

Numérisé par BPUN

donner rendez-vous pour s'y faire plumer et hâcher menu, est plus connue, plus fameuse que cent villes jadis historiques.

Le public a si bien remplacé dans son esprit toutes les traditions et tous les souvenirs par ces *renommées* succulentes, que les noms ne lui paraissent pas avoir d'autre sens et d'autre étymologie. A la station de Mantes, sur la ligne de Rouen, j'ai vu souvent des dames descendre de voiture pour acheter des pastilles.... de menthe, afin de les avoir de première main et toutes fraîches. Cela rappelle le trait d'une autre ménagère qui voulait faire venir son huile d'Olive même.

Revenons aux marais de la Somme. Au-dessous d'Abbeville, la vallée change d'aspect; elle se transforme. Le beau canal droit comme un I et non moins monotone, absorbe toute l'eau du fleuve; le chemin de fer et les digues repoussent la marée. Déjà les champs de betteraves s'étalent en pleine sécurité sur le sol que remuaient les vagues; le sucre prend la place du sel, et bientôt la charrue couvrira de sillons parallèles et réguliers l'espace où les bateaux couraient de capricieuses bordées.

Numérisé par BPUN

C'est plus utile peut-être ; à coup sûr, c'est moins pittoresque.

Qu'y faire? Se résigner. Les Abbevillois en sont quittes pour quelques heures de marche : on court de plus loin à leurs marais. D'intrépides amateurs prennent à Paris le train de minuit, descendent au marais à huit heures, chassent toute la journée et repartent le même soir, à moins qu'ils n'aillent passer la nuit à la hutte.

La girouette est à la fois la boussole et le thermomètre des chasseurs de marais. Si le vent y est, comme ils disent, le succès ne leur manquera pas. Sud-sud-est, on est sûr de trouver du gibier ; que la brise tourne, au contraire, plus rien, il repart, il disparaît. Il faut y tomber — encore une expression du métier — tout est là. Excellente chasse aujourd'hui, demain détestable ; on revient bredouille.

La race vagabonde des oiseaux de passage n'a pas de demeure fixe ; dès que le vent souffle, elle se met en route, non pas en se laissant pousser et emporter par lui, comme cela semblerait plus commode à nous, êtres lourds et poussifs, mais en

Numérisé par BPUN

volant contre le vent. Aussi faut-il les chasser, au rebours du gibier de plaine, le vent dans le dos.

Les bécassines surtout *remontent* inévitablement si rien ne les contrarie et ne les gêne, et leur vol rapide, leurs crochets savants ne les sauvent pas, prises ainsi entre un chien et un tireur également expérimentés.

Le *bécot,* espèce plus petite et à bec plus court, a les mêmes habitudes ; mais lorsqu'il est manqué, il se repose à peu de distance. Avec trois ou quatre bécots dans un marais, un chasseur maladroit peut s'amuser tout un jour et user sa provision de poudre.

La *marouette,* du genre des râles et des poules d'eau, abonde en sa saison ; c'est un gibier peu estimé. En revanche, on recherche beaucoup les sarcelles, mets fin, délicat et maigre néanmoins, précieuse ressource du vendredi !

Je m'arrête ; la liste des oiseaux qu'on rencontre aux marais de la Somme et du Marquentère serait infinie ; il n'est pas une espèce rare dont on n'ait abattu chaque année quelques exemplaires.

Numérisé par BPUN

Mais la véritable chasse, la chasse importante de ce pays, est celle des bécassines et des canards dans toutes leurs variétés. Si une statistique exacte pouvait donner le chiffre des victimes de ces races malheureuses pendant un seul hiver, on ne comprendrait pas comment il en arrive toujours en si grande quantité.

Un vieux braconnier, nommé Hecquet, m'a affirmé qu'il ne pouvait pas évaluer à moins de deux ou trois cent mille le nombre de bécassines qu'il a tuées dans sa vie. Cet homme est plus qu'octogénaire, et la même passion l'anime ; il chasse toujours.

Jean Roux est une autre illustration de ce genre, plus extraordinaire encore. Au moyen âge on l'eût pris pour sorcier et brûlé probablement. Le gibier vient à sa voix, se pose à ses pieds et se laisse, pour ainsi dire, prendre à la main. Jean Roux sait et imite parfaitement les cris de tous les oiseaux de rivage, ou pour mieux dire, leur langue avec tous ses mots et toutes ses nuances ; il leur parle, et les oiseaux répondent ; il donne des ordres, et les oiseaux obéissent. Les grands vols perdus dans

Numérisé par BPUN

les nuages descendent des hauteurs invisibles aussitôt qu'ils ont entendu son appel ; ils tournoient, ils se rapprochent, fascinés, charmés, dominés, jusqu'à ce que maître Jean Roux les trouve à bonne portée de son terrible fusil rouillé ; il en remplit sa carnassière — puis recommence, sans le moindre remords. Pauvres oiseaux !

La chasse aux canards ne ressemble pas à celle des bécassines ; on ne les poursuit pas, on ne les traque pas de retraite en retraite ; on les attend en embuscade, on les guette à l'affût, la nuit dans une hutte, le jour dans un hutteau.

Il ne s'agit plus ici seulement d'une partie de plaisir, d'un exercice agréable et sain ; c'est une industrie, une profession, un gagne-pain pour un grand nombre de familles, et pour le pays un revenu fort sérieux.

Aussi n'est-il pas, je crois, dans tout le département de la Somme, une mare, un étang, qui ne soit flanqué de sa hutte.

Ces huttes à distance font l'effet de petit tertres sans caractère particulier et sans but ; on les prendrait pour de simples amas de terre, couverts d'or-

Numérisé par BPUN

ties et de mauvaises herbes comme il y en a partout, mais une demi-douzaine de paquets de paille ou de morceaux de bois, façonnés plus ou moins artistement en forme de canards et flottant sur l'eau, indiquent assez leur destination. Ces grossières représentations ne tromperaient pas sans doute les vrais canards, fins et clairvoyants, si l'on n'y ajoutait des agents provocateurs vivants et chantants, traîtres dressés à ces fonctions, ou plutôt, par un don spécial, nés pour les remplir.

Un bon appelant, comme un bon chien, est un auxiliaire précieux. Il lui faut de l'instinct, du tact, j'allais presque dire de l'intelligence. Crier, appeler sans relâche ne suffit pas ; au contraire, c'est un défaut : « Surtout pas de zèle, » leur dirait-on avec Talleyrand, si les canards pouvaient comprendre la diplomatie humaine. Les gens avisés se défient des bavards. Ainsi font les harles, les siffleurs, les pillets ; ils passent sans écouter les longs discours, tandis qu'ils cèdent à un amical et judicieux : Quah ! quah ! quah ! prononcé à propos.

Numérisé par BPUN

C'est tout le secret, en cela et en mainte affaire plus grave : saisir le moment, deviner la tentation encore faible, décider les irrésolus.

Un appelant qui sait son métier n'appelle que les canards fatigués, indécis, à demi-séduits. Alors il prend sa plus douce voix et fait toutes ses grâces :

« Quah ! quah ! quah !.... »

« Mes amis, venez me voir, la place est bonne, l'eau est fraîche, les vermisseaux abondent :

» Quah ! quah ! quah ! »

« Point de danger! Voyez, j'y reste, et je m'y trouve bien. »

Le malheureux oublie que lui-même paie souvent de la vie sa trahison. En effet, s'il réussit à persuader les sauvages voyageurs : pan ! un coup de fusil part et le complice du chasseur est bien des fois atteint le premier. Que voulez-vous ? Le plomb s'éparpille on ne sait comment, il frappe au hasard. L'occasion était si belle ! D'ailleurs, parmi les blessés peut-être trouvera-t-on le Judas capable de remplacer le défunt ; cette race est nombreuse, même chez les canards.

Numérisé par BPUN

La chasse à la hutte exige une forte dose de patience et de résignation. On est très peu à son aise dans ces boîtes exiguës, enfouies en terre, et les heures d'attente y sont longues. Combien de nuits blanches sur ce lit de Procuste, au froid, à l'humidité, sans profit, sans résultat! Les amateurs s'y font accompagner par un huttier de profession; ils dorment pendant que celui-ci veille. Tout au moins, si le sommeil ne vient pas, ni le gibier, — à deux, on peut causer; on parle chasse; chacun, tour à tour, dit les beaux coups, les aventures, les prouesses dont il a été le héros. Ulysse raconte ses voyages et Nestor ses combats. Poëme éternel des chasseurs! Iliade sans fin, toujours pleine de charmes!

Plus d'un épisode de ces récits homériques mériterait d'être retenu et chanté, si ce n'est par l'immortel aveugle, au moins par quelque barde épris du gai savoir et de la vie libre en plein air. En voici un, parmi beaucoup d'autres, qui fournirait, ce me semble, un sujet de ballade assez fantastique, bien qu'il soit moderne et officiel à l'égal d'un article du *Moniteur*.

Numérisé par BPUN

Les huttes de terre ferme, au milieu des marais, sur le bord des rivières, ne présentent aucun danger, si ce n'est celui de gagner des rhumatismes, la goutte, une pleurésie, une angine, risques éloignés et incertains dont nul ne se préoccupe.

Il n'en est pas de même des huttes maritimes : — je donne ce nom à celles que la mer laisse à découvert et recouvre tour à tour, aux heures du flux et du reflux, — on peut y être pris comme des rats dans une souricière.

La marée cependant obéit à des lois immuables ; elle ne connaît ni lassitude, ni impatience ; elle arrive, elle repart aux heures indiquées sur les tables du bureau des longitudes ; jamais avant, jamais après. Mais si la nature est infaillible, l'homme ne l'est pas. *Errare humanum est;* il a beau apprendre, il a beau savoir, il oublie, il se trompe, il oubliera, il se trompera toujours.

Marins et pêcheurs sur le rivage de l'Océan savent tous, à une seconde près, jour par jour, la marche des flots, la direction des courants, et sans cesse, les uns ou les autres en deviennent les victimes, comme s'ils étaient surpris par quelque phé-

Numérisé par BPUN

nomène inattendu. La baie de la Somme a été le théâtre de bien des drames mystérieux. De jeunes hommes vaillants et forts sont partis pleins de confiance ; on ne les a jamais revus. La nuit et les profondeurs de la mer gardent le secret de leurs destinées, tandis que plus d'une ménagère, accroupie près du foyer, tressaille au moindre bruit, attendant toujours ceux qui ne reviendront pas.

Un soir, un de ces beaux soirs clairs et splendides de l'hiver, deux hommes traversaient sur une barque un des larges bras de la rivière près de son embouchure. Arrivés sur l'autre bord, assez loin de leur point de départ, s'étant laissé volontairement entraîner par le courant, ils mirent à sec autant qu'ils le purent leur embarcation, puis s'acheminèrent à pied, droit devant eux, sans s'inquiéter, grâce à leurs bottes imperméables, des bassins et des ruisseaux qui se trouvaient sur leur route. Ils marchaient comme Dante et Virgile, l'un devant, *duca, signore, maestro ;* l'autre derrière. Seulement Virgile était ici un pêcheur des environs accoutumé aux courses nocturnes dans ces lieux humides, et Dante, un jeune chasseur, que ne tour-

Numérisé par BPUN

mentait point le désir de visiter l'autre monde. Au bout de quelques minutes le premier s'arrêta sur une éminence un peu plus élevée que les autres. « C'est ici, » dit-il.

Puis, ayant écarté le sable amoncelé, il ouvrit une espèce de boîte dont le couvercle se trouvait à niveau du sol. C'était la hutte. Le jeune homme s'y casa de son mieux pendant que le pêcheur plaçait les appelants. Cette opération terminée, il vint s'asseoir ou se blottir à son tour dans l'étroite retraite.

La physionomie comme la destinée de ces deux compagnons d'aventure était bien différente. Fils de bonne famille, c'est-à-dire, dans la langue de convention du monde, riche, sans autre souci que ses plaisirs, l'un paraissait compter une trentaine d'années ; il avait la taille petite, la figure douce, mais résolue ; l'énergie se peignait chez lui dans ce regard ferme, perçant, particulier aux chasseurs et aux oiseaux de proie. L'autre lui faisait en tout un parfait contraste. Pauvre, déjà vieux, grand, épais, trapu, crépu, il avait écorce rude et sauvage, sous laquelle on devinait toutefois un cœur

Numérisé par BPUN

fort, une intelligence saine, si ce n'est très développée. Une pensée éclairait ses yeux sous l'ombre de longs sourcils, et la bouche relevée aux extrémités semblait toujours prête à formuler quelque sentence philosophique, mais elle ne laissait échapper que des tourbillons de fumée. Cadot — il se nommait ainsi — parlait peu et fumait toujours. Avec sa pipe il aurait pu vivre des temps indéterminés sans boire, sans manger, sans dormir. Ancien matelot, vieux loup de mer, redevenu pêcheur « comme ses aïeux, » dans la cabane paternelle, il s'était marié et avait un garçon déjà grand prêt à suivre ses traces. Une fois installé, il se mit donc à fumer tranquillement, sans bouger, sans mot dire, de peur d'éveiller son bourgeois bientôt endormi, et d'effrayer les canards. La nuit était resplendissante, les étoiles brillaient dans le pur firmament, et la lune jetait une frange d'or à toutes les rides des flots.

Excellente nuit de chasse. Cependant rien ne venait. Point de voix dans le ciel, point de bruits sur la terre. Seulement, de temps en temps, sur le grand murmure des flots, lui-même adouci, se dé-

Numérisé par BPU

tachait la note aiguë de quelque oiseau de rivage isolé, le chant plaintif des goëlands, ou la lointaine mélodie d'une troupe de grues passant dans le ciel, « cantando lor lai ».

— Que diable fait donc le gibier ce soir ? Temps à souhait ! Vents bien placés ! Mes vieux appelants sont-ils devenus aveugles, sourds et muets? Coquine de chance !

Ainsi ruminait notre veilleur, tout en bourrant sa pipe, et cette préoccupation l'empêchait de remarquer une petite circonstance qui lui aurait peut-être expliqué ce renversement inattendu de toutes ses prévisions. La flaque d'eau que dominait la hutte était toute frémissante, et déjà un petit clapotement en venait frapper les bords. Cadot n'y prit garde et tirant de sa poche amadou, pierre et couteau, il se mit à battre briquet. Le bruit sec de l'acier contre le silex réveilla à demi le dormeur.

— Qu'est-ce? dit-il tout en sursaut. Des canards? En vient-il, me voilà !

— Ce n'est rien ; c'est moi que je rallume, répondit l'autre avec son flegme ordinaire.

Numérisé par BPUN

Là-dessus le chasseur, ramenant sur lui son manteau, essaya de reprendre son somme interrompu, mais il ne dormit plus que d'un œil, comme on dit, et d'une oreille, pourrait-on ajouter plus justement. Il *entendait* la vie extérieure; sans le vouloir, sans bien s'en rendre compte, il en partageait les impressions, et ces impressions elles-mêmes se traduisaient en phrases peu suivies, auxquelles le brave Cadot répondait de son mieux.

— Il ne fait pas chaud, Cadot!

— Non, Monsieur!

— C'est égal! Bien singulier de ne rien voir par ce temps!

— Patience! c'est à la fin qu'on compte.

Ici une interruption, puis tout à coup :

— Cadot!

— Monsieur!

— Quelle heure est-il?

— Trois heures et demie.

— Ah! je croyais avoir entendu quelque chose.

— C'est Jeanne qui barbotte.

— Ah!

Nouveau silence....

Numérisé par BPUN

— Tu es bien sûr qu'il n'y a rien ? Les oreilles me sonnent ; il me semble que l'eau monte.

— Oh ! Monsieur, soyez tranquille, ce n'est pas flot avant midi.

Un peu plus tard le jeune homme reprenait :

— C'est étrange ! j'ai froid, je sens de l'humidité. Tu ne te trompes pas, Cadot.

— Non, Monsieur, je crois bien ! mais je vais voir tout de même.

Et à l'instant où il soulevait la porte de la hutte, une lame vint l'inonder !

Aussitôt tous deux, debout, effarés, cherchèrent du regard leur seul moyen de salut, la barque qu'ils avaient laissée sur le sable.... Mais déjà, poussée par les vagues qui arrivaient l'une après l'autre, toujours plus fortes, elle s'éloignait d'eux en tournoyant.

Malgré cela, nageur intrépide, le chasseur s'écria :

— Je puis encore la rejoindre.

Et d'un brusque mouvement il ôta sa vareuse.

— Vous n'irez pas ! lui dit froidement Cadot, en lui serrant le bras de son poignet de fer.

Numérisé par BPUN

— Laisse-moi ! J'irai ! Veux-tu donc que nous nous laissions noyer sottement comme des poulets. J'irai !

Et disant cela, il jeta à l'eau le vêtement dont il venait de se dépouiller.

— Vous n'irez pas, répéta le pêcheur d'un ton ferme.—Voyez ! et il lui montrait l'étoffe rouge emportée comme un brin de paille par le courant furieux. — Voyez ! vous seriez emporté de même !

— Que faire alors ?

— Rien.

— Mais nous sommes perdus.

— On ne sait pas.... Dieu peut tout !

— Tu crois que Dieu s'occupe de nous ?

— Pourquoi non ? j'en ai vu de pires et me voilà.

— Soit, mais le proverbe dit : Aide-toi, le ciel t'aidera. En restant les bras croisés, nous ne sortirons pas d'ici.

— Et pourtant nous ne pouvons rien faire, absolument rien, reprit le marin avec le plus grand calme. Rien que d'appeler au secours. Un passant attardé peut nous entendre.

Numérisé par BPUN

Et de ses deux mains se faisant un porte-voix, il jeta à plusieurs reprises dans la nuit ce cri profond, tragique, de l'homme en détresse qui se sent vaincu. La voix se perdit sans écho dans le fracas des flots mugissants.

Cependant l'eau montait avec rapidité; le terrain semblait devenu mobile sous leurs pieds, et parfois une vague plus impétueuse, plus irritée, les heurtait, les fouettait, à les faire chanceler comme des hommes ivres.

Une perche haute, par bonheur, fortement et solidement enfoncée dans le sable pour servir de balise, était à leur portée; ils s'y attachèrent des deux mains et attendirent ainsi leur sort.

Cadot impassible continuait de fumer. Son compagnon plus impressionnable, excité, épuisé par cette longue angoisse sans espoir, voulait à chaque instant en finir; la pensée d'abandonner l'honnête et courageux pêcheur l'arrêtait seule....

— Pauvre Cadot! disait-il, c'est moi qui t'ai conduit dans ce péril.

— Bah! répondait le huttier. Il faut bien en venir là une fois ou l'autre. Mourir n'est pas un mal.

Numérisé par BPUN

— Mais ton enfant ?

— Eh bien ! mon garçon a des bras ; avec un bateau, la chaumière et le petit coin de jardin, il se tirera d'affaire.

— Et ta femme ?

— Ma femme? Le voisin a l'air de la trouver à son gré ; elle se remariera.

— Cette idée ne te fait rien ?

— Au contraire, elle me fait plaisir. Que peut-elle me faire d'autre, puisque je n'y serai plus.

— Ah ! c'est vrai !... Où serons-nous ?

Cette dernière question, le jeune chasseur se l'adressait à lui et à l'avenir, bien plus qu'au vieux matelot ; mais celui-ci lui répondit simplement :

— Pour cela, Monsieur, je ne puis le dire. Tout ce que je sais, c'est que ma vie a été dure et que je n'ai fait tort à personne. Si je n'ai pas de regrets, je n'ai pas de craintes non plus.

— Tu es un brave cœur, Cadot.

— Comme beaucoup d'autres, comme vous, Monsieur. Tenez ! quand j'y pense, voilà ce qui me peine. Vous voir pris ici, sans ressources, vous, jeune, riche, heureux !

Numérisé par BPUN

— Oh ! moi, je suis sans famille, inutile — j'ai sondé tous les plaisirs, j'ai fait le tour de toutes les vanités.

— Mais.... votre mère ?...

— Oh ! tais-toi ! j'essayais de l'oublier. — Ah ! personne ne viendra donc, personne ne nous entendra !

Et rassemblant ses dernières forces, le jeune homme jeta encore un cri suprême..... cri perdu comme les autres au milieu du tumulte des éléments et des profondeurs indifférentes.

L'eau montait toujours ; froide, impitoyable, irrésistible, elle allait serrer leurs poitrines. Les glaçons et le givre, semblables à des lambeaux de linceul, couvraient leurs cheveux et leurs vêtements.... et l'aube radieuse, chassant devant elle de légers nuages rosés, se levait, annonçant leur dernier jour....

Tout à coup le marin, dont le regard n'avait pas cessé d'interroger tous les points de l'horizon, tressaillit. Une fenêtre au loin sur la côte avait été ouverte, un mouchoir blanc avait été agité. Ce signal était-il pour eux? Dans le doute, il ne dit

Numérisé par BPUN

rien d'abord. Mais bientôt il crut voir, il vit sur le sentier qui descendait en circuits vers la rive quelque chose de noir qui bougeait. Ce point disparut, se montra de nouveau ; au lieu d'un point, il y en avait deux, puis trois.... Des hommes s'avançaient en courant.

— Courage ! Encore un effort, dit-il, on nous a vus.... on vient.... là-bas, voyez-vous ?

— Je ne vois rien.... ces ombres mouvantes, ce sont les rameaux d'un arbre agité.

— Non, plus près, plus près maintenant.... ils arrivent au bateau du père Joseph.

— Oui, je les vois ! vous avez raison. Bonté du ciel ! nous sommes sauvés !

— Sauvés ! répéta Cadot machinalement et plutôt avec doute, avec angoisse, l'œil tendu vers le groupe noir qui s'agitait au bord du fleuve. — Sauvés !.... Non, non, fausse espérance ! Nous sommes perdus ! perdus ! Regardez ! ces hommes ne sont ni marins, ni chasseurs, ils s'y prennent mal, la barque est prise dans la glace ; elle est vieille, elle va s'ouvrir sous l'effort d'une manœuvre maladroite..... Et le temps d'en chercher une autre....

Numérisé par BPUN

il sera trop tard ! Allons ! c'est fini ! Résignons-nous !

Et disant cela, voyant sa pipe éteinte, il la jeta loin de lui, dans la mer, en ajoutant avec bonne humeur.

— Je crois que ce n'est plus la peine de la rallumer.

Son coup d'œil fut pourtant cette fois en défaut.

Dans les trois ou quatre personnes qui venaient à leur secours si à propos, et au moment où tout semblait désespéré, il se trouva un batelier expérimenté, et bientôt le canot, habilement dirigé, faisait force de rames dans leur direction.

— Tout cela n'est-il pas exact, maître Cadot ? (car lui-même était présent, quand l'histoire me fut contée) et n'est-il pas vrai que le soir même le chasseur est retourné avec vous à cette hutte où vous aviez le matin failli périr ?

— Parfaitement ! répondit Cadot en lançant un tourbillon de fumée. Que voulez-vous ? La marée ne se trompe pas d'heure tous les jours !

Il me reste à parler des huttiers *diurnes*, c'est-à-dire de la chasse aux hutteaux.

Numérisé par BPUN

Le hutteau est un diminutif de la hutte, une ébauche faite à la hâte et pour une durée très courte. En un mot, c'est tout simplement, sur le sable humide des grèves, un creux de quelques pouces, large et long juste assez pour qu'un homme puisse s'y étendre à son aise — ou plutôt fort mal à son aise, mais enfin de manière à perdre la forme verticale si fort redoutée des oiseaux. La terre, le sable ou la vase, retirés de cette espèce de fosse, servent à la flanquer sur les côtés et sur le devant surtout d'un petit rempart, percé de plusieurs meurtrières.

Ces fortifications en miniature sont, comme les huttes, on le conçoit, placées sur le bord des courants ou des bassins mobiles et variables que laisse la marée en se retirant, tantôt ici et tantôt là. Le talent du chasseur consiste à reconnaître le bon endroit. C'est une inspiration. A cent pas de différence, on réussit, ou l'on ne tue rien.

Une fois la place choisie et préparée, on met à l'eau les canards appelants. Une corde attachée d'un bout à un pomb assez lourd, de l'autre à une de leurs pattes, les retient en laissant néanmoins

Numérisé par BPUN

à ces agents provocateurs une certaine latitude de mouvements et toutes les apparences de la liberté. Puis, sur le fond du hutteau, mou et détrempé, à fleur d'eau, on étale une botte de paille fraîche.

Après cela, le fusil étant bien chargé et placé à portée de la main, il ne reste plus qu'à se coucher à plat ventre sur ce lit mollet, en priant Saint-Hubert de vous être favorable. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il gèle, l'impassibilité est de rigueur et la patience aussi ; sans cela, point de succès ; autant vaudrait rester chez soi, au coin d'un bon feu réjouissant.

Cette position de vermisseau, ou de poisson échoué, n'a rien de glorieux, il faut en convenir. Dans cette masse inerte et informe, traîtreusement aplatie sur la vase, on reconnaîtrait difficilement le roi de la création.

En revanche, le huttier est superbe à voir à son départ. Sa tournure est conquérante, son air imposant Les habits sans physionomie de l'ouvrier ou du paysan sont remplacés par le costume le plus pittoresque, et pittoresque parce qu'il est

Numérisé par BPUN

vrai, nécessaire, obligatoire, non de recherche capricieuse et fantasque, ce qui le rendrait absurde et ridicule comme celui des chasseurs de salon.

Il faut marcher dans l'eau ; de grandes bottes à semelles épaisses débordant tout autour du pied, à tiges souples et luisantes de graisse, couvrent les jambes jusqu'au-dessus du genou ; un bas de laine plus haut encore serre le pantalon étroit, et le ruban de couleur vive qui le retient noué sur les côtés, forme une rosette, dont les extrémités flottantes ondulent au mouvement de la marche. Il fait froid ; un bon gilet de tricot à raies transversales se devine sous la vareuse brune ou rouge qu'une large ceinture fixe à la taille. Un bonnet de matelot ou une casquette de loutre d'où la chevelure abondante et frisée s'échappe, en bourrelet circulaire, une longue et chaude cravate trois fois roulée, mettent la tête et le col à l'abri de la bise. La carnassière brunie par l'âge et toute maculée du sang des victimes, pend sur le côté gauche ; de l'autre un grand sac, bosselé de formes insaisissables et agitées : ce sont les canards appelants. Le

Numérisé par BPUN

vieux fusil au long canon rouillé, porté en bandoulière, traverse obliquement le dos; parfois la botte de paille indispensable y est suspendue, ou bien le chasseur la tient en équilibre sur l'épaule, tandis que l'autre main garde le *louchet,* c'est-à-dire l'espèce de petite bêche dont il se sert pour établir son hutteau. N'oublions pas le chien noir, au long poil, au fin museau, qui trotte gaîment auprès de son maître, et nous aurons là certainement le modèle d'une figure digne de Salvator Rosa, ou de Decamps.

IV

Dans cette époque de nivellement général, les traits particuliers des pays et des races s'effacent journellement. Les mêmes travaux, les mêmes préoccupations donnent au corps et à l'âme le même pli et l'expression pareille. Sur les marchés de la ville d'Eu, sur ceux de Gamaches, il serait difficile de désigner à simple vue un paysan normand et un cultivateur picard. Tous portent la blouse bleue traditionnelle et le feutre à bords

Numérisé par BPUN

larges ou étroits, élevé ou aplati, sans autre distinction que le goût individuel ou plutôt l'absence de goût. L'occasion et le prix sont les seules raisons de leur choix. Il n'y a plus guère, je pense, que les Bretons en France et peut-être les Basques qui restent fidèles à leur costume national.

Je parle des hommes seulement. L'esprit féminin semble à cet égard en contradiction avec lui-même ou, du moins, fort différent dans les villes et dans les campagnes. Tandis que les Parisiennes, et à leur exemple toutes les citadines de l'univers, varient sans cesse les détails et l'ensemble de leur toilette, sans autre raison valable que le besoin de changer, et pour cela adoptent tour à tour tous les contrastes, tous les extrêmes, j'allais dire toutes les extravagances, les fermières s'habillent encore avec une obstination respectable, tant qu'elles le peuvent, comme leurs grand'mères, il y a cent ans. Le haut bonnet chargé de dentelles et qui rappelle si exactement les coiffures du temps d'Isabeau de Bavière (XIV^{e} siècle) fait encore l'orgueil des riches normandes ; elles croiraient déroger en portant le simple petit bonnet de leurs voisines de

Numérisé par BPUN

la Somme, et celles-ci, de leur côté, ne voudraient pour rien au monde charger leur tête des incommodes coiffures à la mode de Caen. Le bonnet picard n'a rien de remarquable ni d'élégant, la propreté en fait toute la coquetterie. Il va bien à la mine éveillée et mobile des jeunes filles ; aux personnes âgées il sied moins. Hélas ! rien ne pare la vieillesse, si ce n'est la sérénité de l'âme, la résignation et l'indulgence.

Mais cette parure-là n'est pas recommandée par le journal des modes.

Les Picards sont vifs, alertes, intelligents, laborieux, francs surtout, c'est du moins leur réputation proverbiale, et prompts à s'emporter.

On sait le mot d'un archevêque nouvellement arrivé dans le diocèse d'Amiens. Au sortir d'un dîner officiel offert pour sa bienvenue, piqué de ne pouvoir approcher de la cheminée envahie par les invités qui se chauffaient en tournant le dos au feu : « Je savais bien, dit-il, que les Picards ont la tête chaude, mais on ne m'avait pas prévenu qu'ils eussent le.... dos froid. » Ces qualités ne les empêchent pas d'être rusés et tenaces pour leurs intérêts.

Numérisé par BPUN

Chez eux, ainsi que dans toutes les contrées environnantes, le cidre se donne à discrétion, mêlé d'eau, avant la fermentation. A cet état on l'appelle simplement de la boisson. Cette boisson, du pain et du beurre, également parfaits, forment à peu près toute la nourriture des ouvriers. Point de vin et point de cabarets nulle part. En revanche, beaucoup de *cafés*, ce qui revient au même, ou ce qui est pire. Les transactions de foire ne se terminent jamais avant que les parties aient absorbé un nombre infini de *glorias*, c'est-à-dire de tasses de café mêlées d'eau-de-vie et arrosées de petits verres, et l'avantage du marché reste toujours à celui qui peut en supporter la plus forte dose sans attendrissement et sans lassitude.

Pour vendre une vache dix francs de plus, ou payer un porc un écu de moins, acheteur et vendeur s'en iront toute une journée du café du Commerce au café de l'Union, puis au café du Soleil, puis chez François, puis au Franc Picard, puis au Fin Normand, et ainsi de suite, parlant de tout, de la récolte, des impôts, du temps, des élections,

Numérisé par BPUN

de la politique, sans jamais perdre de vue leur affaire et y revenant sans cesse par un détour adroit ou un brusque saut, jusqu'à ce que le premier dont l'œil se trouble et dont la tête faiblit, cède. — Tope-là ! Encore un gloria, la chose est conclue. Voici sur ce point un chiffre éloquent. Les départements du Pas de Calais, du Nord et de la Somme entrent pour un neuvième dans la consommation totale de l'eau-de-vie en France. Ces départements ont de nombreuses et florissantes distilleries de betteraves, le produit de ces établissements est envoyé dans le Midi, où il est de nouveau distillé avec du marc de raisin. C'est de là qu'il revient à son point de départ sous le nom de *cognac*.

En dépit d'une cause si active de décadence et de ruine, la Picardie est une des provinces les plus prospères de la France. Les terres y sont bonnes, bien cultivées et d'un prix chaque année plus élevé. Quoique cette tendance soit assez générale, cependant elle est plus marquée ici, surtout si on la compare à ce qui se passe aux limites de la Bretagne, dans l'Orne, dans la Sarthe, dans la Mayenne. Je connais là des propriétaires

Numérisé par BPUN

qui trouvent difficilement à renouveler les anciens baux d'il y a vingt ou trente ans. Près d'Abbeville, au contraire, l'augmentation est constante et les locataires se disputent les champs. J'en puis citer un exemple frappant.

Le fonds des hospices possédait une ferme louée 4,500 francs par an. A l'expiration du bail, sur le conseil d'un administrateur, on vendit la maison de cette ferme avec le verger qui l'entourait 2,500 francs, puis on mit à l'enchère la location des terres par parties inégales. Or, ces locations partielles forment un total de onze mille francs !

Ce fait n'est pas une exception en Picardie, et dans le pays de Caux, je pense, aux environs de Rouen et du Havre on peut en citer de semblables.

Mais si les analogies sont nombreuses sous beaucoup de rapports, bons et mauvais, entre ces deux belles contrées, la Normandie et la Picardie, leurs habitants restent encore bien séparés par le langage. L'accent si tranché, si reconnaissable de Bayeux à Dieppe et jusqu'au Tréport sur la rive gauche de la Bresle, ne se retrouve plus à dix pas

Numérisé par BPUN

de l'autre côté de la rivière. Il suffit de franchir un pont, tout est changé, c'est un autre peuple, on croirait qu'on a passé le Rhin. Ce ne sont pas en effet des nuances seulement, des modifications d'un même type, deux idiomes de la même famille. On sent des formations indépendantes, des sources distinctes. Le normand, à vrai dire, c'est du français vulgaire sous un vieil habit de province ; il porte des sabots qu'il fait retentir à chaque pas et les pans de sa veste traînent sur ses talons. C'est un bonhomme plein de manies et de préjugés, certains mots lui inspirent des prédilections exclusives ou des antipathies invétérées. Jamais il ne dira *pas* comme négation. *Point* lui paraît mieux, c'est plus positif : je n'en ai point. — Je ne veux point. — Tu n'iras point. — Puis comme il est fin, très fin, et que la vraie finesse aime à se cacher, sa voix s'arrête et revient avec complaisance sur les dernières syllabes toujours insignifiantes. Du reste, vocabulaire restreint plutôt que spécial ou nouveau, et malgré tout, facilement reconnaissable. Il n'y faut qu'un peu d'attention et une habitude très vite acquise ; si même on n'y prend garde, en

Numérisé par BPUN

huit jours on parle normand comme un véritable citoyen, *né natif* de la Seine-Inférieure.

Le picard n'est pas de si facile accès. Il ne s'apprend ni ne s'imite sans étude et sans effort, et pourtant, à l'en croire, il est le vieux français primitif dans toute sa pureté ou naïveté, ou, comment dire ? grossièreté, dans le sens de jeune, d'inachevé, d'incomplet, tel enfin qu'il se forma du mélange des gaulois, des francs et des latins. Loin de moi la pensée de lui contester cette origine nationale et ce titre à tous les respects. J'avouerai même qu'il a l'énergie, la vivacité brusque, enfantine, d'une langue à ses essais ; ses phrases courtes, heurtées, sèches, sonnent comme un cliquetis de lances ; elles courent et sautent droit leur chemin, dédaigneuses des petits sentiers fleuris tracés par notre syntaxe académique. Joinville et Froissard peut-être le comprendraient encore. Par malheur, comme beaucoup d'autres patois expressifs ou gracieux, ce langage n'a point d'orthographe, il ne peut plus s'écrire. Imprimé, ce n'est plus qu'un galimatias illisible. J'ai sous les yeux un almanach picard, orné de pièces de vers, de

Numérisé par BPUN

dialogues et de récits, où la lettre moulée s'efforce en vain de représenter le son et l'accent : on sent que cette recherche est artificielle et ne peut rendre la vie aux choses passées. C'est de l'archéologie de phrases; rien de plus. A choses nouvelles, mots nouveaux. Le français moderne chasse devant lui tous les idiomes particuliers, et déjà en bien des lieux les conseils du grand-père ne sont pas entendus des petits-fils. Semblable à ces roches polies par le passage des glaciers, l'humanité s'égalise et s'unifie dans ses formes extérieures, sous le frottement des siècles. Elle devient monotone à voir, mais au fond l'uniformité n'est-elle pas plus grande encore? Regardez bien. Toutes les diversités des positions et des caractères humains se retrouvent également partout. La Garonne, a dit quelqu'un, est un fleuve qui coule dans toute la France; oui, et ailleurs encore, comme il y a sans doute des plaideurs normands à Bordeaux et de francs picards en Languedoc.

Passions, misères, souffrances, vertus aussi, en proportions bien égales, sont répandues sur

Numérisé par BPUN

la terre. La Picardie en a sa part, rien de plus, rien de moins. Rester chez soi est toujours le plus sûr.

1864.

Numérisé par BPUN

UNE JOURNÉE EN ANGLETERRE

Numérisé par BPUN

UNE

JOURNÉE EN ANGLETERRE

I

J'ai fait dans ma vie deux grands voyages, deux voyages en quelque sorte transatlantiques, l'un en Angleterre, par un des passages les plus étroits de la Manche, l'autre en Allemagne, par delà l'Océan du Bodensee, entre Romanshorn et Friedrichshafen.

Chacune de ces lointaines expéditions maritimes a duré l'espace d'un jour, et sur toutes deux, mon libre arbitre n'a guère eu plus d'influence

Numérisé par BPUN

que ne peut en avoir, dans sa course imprévue, la volonté d'une feuille morte emportée par le vent.

Si le docteur Gall ne se trompe pas, mon crâne présente, à coup sûr, une forte dépression, image réduite de mon vallon natal, à la place où les Bougainville et les Levaillant ont une montagne. Cela n'ôte rien, du reste, à la valeur du système, car si le ciel l'eût permis, je n'aurais jamais, de mon propre mouvement, quitté le sol néocomien de ma patrie. Mais que peuvent nos inclinations et nos bosses contre la destinée ?...

« A peine au sortir de l'enfance »,

je fus livré comme Joseph — non par des frères jaloux, mais par l'inexorable loi des nécessités sociales — à des marchands étrangers, et dès lors, semblable à une herbe arrachée au fond des eaux, je flottai sur le monde au hasard des brises et des courants.

La similitude de mon histoire avec celle du fils de Rachel, s'arrête, par malheur, à ce seul et unique trait. Jamais je n'ai su expliquer aucun rêve, pas même les miens ; je ne suis devenu ni favori

Numérisé par BPUN

de prince, ni satrape, et nulle dame Putiphar ne m'a fourni l'occasion de lui laisser mon manteau.

Me sera-t-il au moins accordé à la fin de revoir aussi le pays de Canaan ?

En attendant, je veux, aux récits de mes pèlerinages terrestres, ajouter le souvenir de mes navigations involontaires. Leur sillage ne s'est point effacé dans mon esprit comme celui des paquebots sur les ondes, et aujourd'hui, après dix ans, j'en puis suivre la trace et remonter le cours.

Donc, en l'an de grâce mil huit cent.... peu importe l'année, vers la fin de l'été, une bourasque me jeta sur les côtes du Pas de Calais. Il se trouva que c'était à Boulogne ; on pouvait plus mal tomber.

La ville de Boulogne, en effet, a bien des mérites, au moins à mon gré. D'abord elle est petite et port de mer. En deux pas on la traverse. De quelque point qu'on parte, il ne faut pas dix minutes pour se trouver sur la plage ou en rase campagne. Ensuite ses rues sont larges, propres, tout émaillées d'Anglais, ce qui lui donne une saveur franco-britannique assez originale. On peut se croire par

Numérisé par BPUN

moments transporté de l'autre côté du Détroit et se permettre l'illusion d'une traversée imaginaire, sans mal de mer. Ajoutez à tous ces attraits le charme d'une hospitalité intelligente et habile. Boulogne offre à ses visiteurs d'excellents hôtels, les meilleurs de France, une vie douce et commode, et en même temps, à chaque heure du jour, de superbes bateaux, des wagons, des voitures, pour s'en aller où bon vous semble. Rien n'engage mieux à rester que la facilité de partir.

Enfin, c'est une ville très ancienne, avec un air très jeune, une ville historique, toute pleine des enseignements du passé, une vraie page de philosophie humanitaire, ouverte au premier venu, et sur laquelle se trouvent écrits l'alpha et l'oméga des annales de la vieille Gaule — Jules César — Napoléon — deux noms bien faits pour se rejoindre et se donner la main sur le même rivage, et entre lesquels on trouve comme l'arche d'un pont, celui de Charlemagne.

Toutefois le *Citerior Portus,* où le général Romain s'embarqua pour la Grande-Bretagne, paraît être plutôt le petit port d'Ambleteuse, à trois

Numérisé par BPUN

lieues au nord de Boulogne, et c'est aussi entre ces deux points, sur la rade qui va de l'un à l'autre et sur la plaine qui les réunit, que l'empereur français rassembla la flottille et établit le camp qui de 1801 à 1804 menacèrent la *perfide Albion*.

Il semble même qu'aucune ville n'existait au temps de César, à la place que Boulogne occupe aujourd'hui. On ne rencontre que plus tard le nom de *Gessoriacum*, ville bâtie sur la rive gauche de l'Elna — maintenant la Liane. Joli nom, petite rivière sans importance. Sur l'autre bord, plus tard encore, au commencement de l'ère chrétienne, on éleva un fort, Bononia, d'où est venu Boulogne. A cette forteresse Caligula ajouta un phare, qui s'est conservé jusqu'à la fin du XVII^me^ siècle — sous le titre de Tour d'ordre — (Turris Ardens et par corruption Turris ordans et ordrans).

Ce phare attirant les marins sur la rive droite de la Liane, la population les y suivit, et l'antique Gessoriacum, n'est plus qu'un faubourg de la cité moderne.

Depuis cette époque, Boulogne a subi bien des

Numérisé par BPUN

vicissitudes — Constance Chlore la prit en 292 — En 811, Charlemagne y équipa une flotte pour la défendre des Normands, ce qui n'empêcha pas ceux-ci de s'en emparer en 882 et d'y tout détruire, habitants, édifices, murailles. Relevée de ses ruines, après leur départ, Henri III, roi d'Angleterre, en fit inutilement le siége l'an 1347, tandis qu'un de ses successeurs, Henri VIII, parvint à s'en rendre maître après un siége de six semaines; mais cinq ans après, Edouard VI la restitua moyennant deux millions d'écus soleil (environ cinq millions de livres).

Par sa situation, Boulogne ne pouvait échapper à aucune des alternatives qu'amena la longue lutte des maisons souveraines de France et d'Angleterre, tantôt avec la cocarde blanche, et tantôt sous la patte du léopard.

Pour mieux la garder, Louis XI, qui voulait faire de la politique même avec le ciel, imagina de la remettre aux mains de la Vierge, nommant celle-ci comtesse et seigneur à perpétuité, puis la recevant d'elle comme son homme-lige.... « Rien ne » manqua, dit Michelet, à la cérémonie. Desceint,

Numérisé par BPUN

» déchaux, sans éperons, l'église étant suffisam-
» ment garnie de témoins, prêtres et peuple, le
» roi fit hommage à notre Dame, lui remit pour
» vasselage un gros cœur d'or, et lui jura de bien
» garder sa ville. » Ce qui n'empêcha pas les Anglais d'y rentrer encore, non plus que Charles-Quint, qui, en 1553, après la destruction de Therouanne, y transporta le siége épiscopal, où il subsista jusqu'en 1789.

Mais en parcourant Boulogne, qui pense à toutes ces choses ? Aucun monument n'en réveille la mémoire, tandis que sur ses Dunes, une haute colonne en pierre, construite, dit-on, sur le modèle de la colonne Trajane, rappelle à tous le fameux camp de Boulogne, l'une des plus grandes conceptions que le génie de la guerre ait enfantées.... et pourtant l'une des plus stériles.

O, vaine puissance des hommes ! A quoi cela a-t-il tenu que tant d'efforts si bien combinés, un plan si admirablement conçu, des moyens si variés, et en apparence invincibles, aient été sans résultat !...

Nelson, le vainqueur d'Aboukir, et après lui

Numérisé par BPUN

Keith, avec toutes les forces de la marine anglaise, ne purent détruire cette flottille de bateaux et d'embarcations légères. Il y fallait autre chose.... l'imprévu, l'inévitable, un coup de vent, un ordre mal compris ou mal suivi, une rencontre fortuite à Trafalgar — bien loin de Boulogne — et tout l'édifice laborieusement élevé s'écroulait, toute la prudence, tout le savoir, tout le génie du premier des capitaines de notre siècle, une dépense énorme, la bonne volonté, le courage, l'intelligence de cent-cinquante mille hommes, prêts à mourir, tout cela devenait inutile, un labeur perdu, une chose morte avant d'être née.

Mais si le contraire était advenu, si comme les probabilités humaines le promettaient, un tel projet avait réussi, si Bonaparte, nouveau Guillaume, avait une seconde fois conquis la terre des Anglo-Saxons, toute l'histoire de notre siècle eût-elle été changée ? Napoléon serait-il mort aux Tuileries, empereur des Français, et dominateur de l'Europe. N'aurions-nous vu ni la coalition, ni Waterloo, ni les Bourbons, ni Louis-Philippe ?

Questions auxquelles personne ne peut répon-

Numérisé par BPUN

dre et bien superflues. Il est certain que chaque événement en amène d'autres par une conséquence forcée, et qu'ainsi, la réussite d'une tentative aussi considérable que celle d'une invasion française en Angleterre, aurait produit d'incalculables modifications dans l'histoire contemporaine. D'un autre côté, le caractère des personnages se développe également avec une logique inflexible, et, quels que soient les incidents intermédiaires du drame, mène à la conclusion voulue par les prémisses. Celui qui sème le vent recueille la tempête, et chacun tombe du côté où il penche. Le dix-huit Brumaire devait conduire à Fontainebleau, sinon à Sainte-Hélène. Et l'on peut croire que l'épopée impériale, en dépit de toutes les victoires et de la conquête même de l'Angleterre, fût arrivée au même dénouement. Seulement les épisodes et les étapes du chemin eussent été différents, et nul n'en pourrait imaginer les détails, avec la moindre vraisemblance.

Malgré cela, en parcourant cette plage de Boulogne, en y revoyant par la pensée et ce camp et cette flotte de 1804, toujours le grand point d'in-

Numérisé par BPUN

terrogation « fume à l'horizon », pour me servir d'un mot de Victor Hugo.

Une autre image napoléonienne hante ces lieux célèbres et s'impose à l'esprit. Et voyez l'enchaînement des faits : si Napoléon Ier n'avait pas fait de Boulogne le centre d'une expédition destinée à envahir l'Angleterre, Napoléon III n'aurait pas eu peut-être l'idée de la prendre pour le point de débarquement d'une entreprise en sens contraire. Il compta sans doute sur les souvenirs et sur la reconnaissance que les habitants de cette ville devaient conserver des visites de son oncle et des avantages qu'ils en avaient retirés. Le camp de Boulogne fut, en effet, l'occasion de fêtes magnifiques et de travaux utiles. C'est là que le premier consul, passé empereur, distribua pour la seconde fois, le 15 août 1804, les croix de la Légion-d'honneur, avec un appareil tout à fait extraordinaire, où les souvenirs de l'antique monarchie étaient habilement mêlés aux trophées des campagnes d'Egypte et d'Italie. Les troupes occupaient l'emplacement d'un camp romain. Napoléon, de son trône élevé, pouvait apercevoir toute la rade et toute l'armée, et ce

Numérisé par BPUN

trône, assure un chroniqueur, n'était rien moins que le siége antique de Dagobert. Devant lui, on avait placé les boucliers et les casques de Duguesclin et de Bayard, remplis des nouvelles décorations. « A cette vue, saisis d'une émotion religieuse » ajoute le même récit, « les officiers et les soldats » viennent baiser les armes du chevalier sans peur » et sans reproche. »

II

En retombant de cette scène, un peu théâtrale peut-être, au tableau assez mesquin qui se déroulait au même endroit, le 6 août 1840, ma première pensée s'arrête à ce proverbe arabe bien connu : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Je suis étranger ; le héros malheureux de cet épisode mélancolique règne maintenant aux Tuileries, et dans cette caserne où il entrait le pistolet au poing, à la faveur de la nuit, le moindre de ses caprices devient une loi. L'aigle embastillé du *City of Edimburgh* a repris son vol, il s'est posé sur la

Numérisé par BPUN

haute colonne, il plane en toute liberté. La ville qui l'a repoussé et s'en faisait un titre de gloire, repentante, se prosterne à ses pieds.

On peut aisément remarquer, chez les Français en général, et chez les habitants de Boulogne en particulier, un certain embarras lorsque, par hasard, la conversation touche en passant ou s'approche seulement de ce scabreux chapitre d'histoire contemporaine. Des témoins oculaires et même des acteurs, il n'en manque pas à Boulogne. Cependant je n'ai jamais pu obtenir un renseignement précis, un mot sincère, un détail sur ce point. J'ai essayé mainte fois, toujours inutilement, de questionner les pêcheurs ou les marchands ; c'était comme si j'avais parlé du Congo. Ils ne savaient rien, ni la place du débarquement, ni la marche, ni le résultat de cette expédition. Avait-elle réellement eu lieu ? En vérité, chacun paraissait disposé à n'y pas croire. Mauvais rêve oublié et tout au plus un rêve. Calomnie pure, fausse imagination, méchant bruit sans fondement et sans cause.

Un soir, je me promenais sur la jetée presque

Numérisé par BPUN

déserte ; il faisait froid, sombre, de larges bandes pourpres et oranges, mais déjà pâlies, comme de vieilles étoffes, rayaient le ciel à l'endroit où le soleil venait de se coucher. Un vent glacial soufflait du large et jetait à la terre l'écume des vagues.

La mer montait, mugissante et terrible. De temps en temps un bateau rentrait, heureux de gagner le port ; pas un ne reprenait le large. A la côte, je voyais les lumières des maisons s'allumer une à une, et bientôt toute activité cessa ; le bruit du flot remplit seul l'espace de ses murmures puissants et mélancoliques.

Peu à peu aussi, oubliant le monde réel, je tombai dans une contemplation profonde. Tantôt il me semblait assister aux combats effrayants dont cette rade avait été le théâtre,... j'entendais siffler les bombes, je voyais la flamme des brûlots déchirer les ténèbres de leurs lueurs sinistres. Tantôt je cherchais à l'horizon un point noir.... Ce devait être par une nuit comme celle-ci, sans lune, sans étoile ; le douanier dormait dans sa guérite, se reposant sur la tempête du soin d'éloigner les fraudeurs..., à la caserne on dormait, le sous-préfet

Numérisé par BPUN

dormait aussi, et le ministre de l'intérieur en son hôtel, et le monarque en son palais, tous rêvant, tranquilles et satisfaits, gloire, fortune, pouvoir, longues prospérités....

Cependant le point noir s'approchait, grossissant, les écoutes fermées.... Là on ne dormait pas, je suppose ; un aigle battait de l'aile et du bec les barreaux de la cage..., ceux qui l'accompagnaient, buvaient des vins de France, parcourant ses provinces, et tour à tour célébrant Rheims, où l'on couronne les rois, la Côte-d'Or sans pareille, et les rives de la Garonne, favorables aux récits fabuleux....

Tout à coup, devant moi s'arrête une grande figure de femme, maigre et haute, toute semblable de silhouette à un parapluie colossal demi-fermé, la pointe en haut ; un long voile cachait sa figure, et d'ailleurs l'obscurité ne m'eût pas permis de distinguer les traits de cette apparition fantastique....

Troublé dans mon extase, j'allais me lever et reprendre le chemin de ma demeure, lorsque le fantôme m'interpella dans un jargon moitié français, moitié britannique :

Numérisé par BPUN

— Beg pardon, sir!... Vous êtes de cette payss, monsieur ?

— Non, madame....

— Oh ! je comprenne fort bien !... very well ! you are a stranger !... alors, vous voulez montrer à moa, le plaisse exactly où came — no — it is not the word — take land — debarquate.... yes, prince Louis, from England.... You understand.

— Parfaitement... vous voulez savoir où aborda le prince Napoléon....

— Oh ! yes. — Justly.... précisemente...

— Eh ! bien, madame, je l'ignore, personne n'a pu me le dire.... c'était de ce côté, voilà tout ce que je sais.

— Oh ! Thank you, very much ! Indead, on this side, de cette coté-là....

— Oui, madame....

— Et après, immediately.... il a prise iune corps de garde....

— On le raconte ainsi.

— Very strange !... Pouis, le troupe il voulut prendre le .... le.... maison des soldates.... How do you say?...

Numérisé par BPUN

— Caserne....

— Yes, caserne ! Oh ! curious story !... et le caserne, il voulait pas être pris ?...

— Le *Moniteur* l'assure....

— Oh ! very strange !... How much different is the time now !... and then, toute le company se jette à la mer pour regagner les... les... boats !...

— Les embarcations ! oui, madame.

— Amberquecheuns... yes... Strange !.. Passing strange ! Bien étrange chose, ne pensez-vous pas, que iune telle semblable adventiure, and tioute... what is happened since.....

— Tout ce qui est arrivé depuis....

— Exactly — Thank you !... Strange, indead, oh ! oui étrange, biaucoupe.

Et, sans me dire merci, ni bonsoir, mon invisible interlocutrice repartit en murmurant le mot de Shakspeare. *Strange ! Passing strange !...*

De mon côté, je répétais machinalement, Strange, passing strange, mais en l'appliquant bien plus à cette rencontre bizarre qu'aux caprices de la fortune et aux destins des empires.

Oui, singulier peuple et *bien à sa façon*, comme

Numérisé par BPUN

dit notre patois, que ce peuple anglais, aussi répandu dans le monde que les Juifs, et partout conservant de même avec une raideur inflexible son type, son caractère, sa physionomie.... Décidément, un jour ou l'autre, j'irai le voir de près, chez lui. Ce ne sera pas toutefois cette année.... d'autres devoirs me retiennent. Je ne veux pas certainement traverser la Manche pour quelques jours ou même quelques semaines. Non, je visiterai Londres en détail, et je pousserai jusqu'en Irlande.. . Tout ou rien ; les études incomplètes sont stériles, les voyages trop rapides ne laissent aucune impression sérieuse : temps et argent perdus !... Trois mois pour l'Italie, trois mois pour l'Angleterre, voilà mon programme..., il y aurait bien encore l'Allemagne, elle en mériterait autant.... Mais, qui trop embrasse mal étreint ; borner ses désirs est la vertu des sages. Ainsi, pensais-je..., et je n'ai jamais franchi les Alpes, et mes excursions dans les trois royaumes de Victoria se sont réduites à un dîner au Pavillon-Hôtel de Folkestone!

O ! mes beaux projets ! montagnes en mal d'en-

Numérisé par BPUN

fant, que m'avez-vous donné? Pas même une sou-ris. Vieille histoire universelle! Cook n'a pas accompli tous les voyages qu'il eût voulu faire : s'arrêter à mi-chemin, ou ne pas commencer, petite différence! désappointement égal, sinon plus grand. L'appétit vient en mangeant. D'ailleurs, l'autre monde, ne doit-il pas tout réparer, tout achever? S'il n'a pas des locomotives et des navires, les anges nous prêteront leurs ailes — ou Lucifer — et des télescopes perfectionnés.

En somme..., ces raisins sont trop verts! A les bien regarder, on devine l'acide sous la pulpe appétissante.... Pour se guérir du goût des voyages, ou se consoler de n'y pouvoir céder, il suffit de se promener quelquefois dans les gares des chemins de fer, et sur les quais d'un port de mer. Les agitations qui précèdent le départ, l'air pâle, défait, fatigué, de ceux qui reviennent, ont une éloquence pleine de philosophie, sans parler de cette jouissance intime, que le moins égoïste des hommes éprouve à se trouver plus raisonnable ou plus heureux que les autres.

Tandis que, paisible, on flâne, insouciant de

Numérisé par BPUN

l'heure, les mains dans ses poches, les voyageurs accourent enfiévrés, chargés de paquets, de manteaux, de malles; il faut surveiller les bagages, prendre les billets, payer partout..., il faut dire adieu, quitter un ami, abandonner le certain pour l'incertain..., son bon lit chaud pour une longue nuit sans sommeil, son chez-soi confortable pour l'auberge inhospitalière.... Au retour, mêmes ennuis, et d'autres encore. La bourse vide, et peut-être au logis la place prise et le foyer éteint....

Il est vrai qu'on a les souvenirs; quiconque a beaucoup vu, a beaucoup à dire aussi.... Mais la sagesse et le contentement se retrouvent-ils au fond du sac?...

III

Un matin, le lendemain, précisément, de mon entretien avec la dame au long voile, j'assistais aux préparatifs de départ du bateau de Folkestone. Le temps remis, promettait une belle journée. Les voitures et les commissionnaires, chargés de colis, arrivaient de tous les côtés; les voyageurs essoufflés

Numérisé par BPUN

criaient, gesticulaient, se heurtaient, se consultaient, grondaient les cochers, grondaient les porteurs. Un mari bourru apostrophait sa grosse moitié sur sa lenteur, celle-ci traînait après elle un enfant qui pleurait. Le capitaine du navire donnait des ordres et surveillait l'embarquement des marchandises; les matelots sortaient les cordages.... La cheminée lançait de noirs tourbillons de fumée épaisse, et le commissaire de police, avec ses lunettes, examinait les passeports.

Et moi, voyant tout cela, je me félicitais de rester au rivage et de n'avoir rien à démêler avec tous ces fonctionnaires de tous les degrés, aucune faveur à demander, aucun refus à subir, et nulle contrariété présente ou en perspective.

Cela ne vous tente donc pas, voisin!... me dit, en me frappant sur l'épaule, un pensionnaire de mon *boarding-house,* comme s'il eut entendu les réflexions qui roulaient dans ma tête... Puis, sans attendre ma réponse, il ajouta : Voyons! décidez-vous. Jamais nous n'aurons une meilleure occasion. La mer n'est pas trop calme, ni trop mauvaise. Juste à point agitée pour des oiseaux de

Numérisé par BPUN

terre-ferme qui veulent savoir une fois, s'ils ont le pied et le cœur marins.

En outre, circonstance unique ! le bateau revient ce soir, le temps de manger *a turtle sup* et de boire une pinte d'ale, et nous sommes de retour. Allons ! c'est le cas ou jamais ! Hein ! Chose convenue ! J'ai prévenu à l'hôtel qu'on ne vous attende pas au déjeûner. En route !...

Et, moitié de gré, moitié de force, retenu par mon apathie naturelle et par les réflexions que je faisais à l'instant même, attiré par l'exemple, séduit par la tentation..., je me laissai pousser jusqu'à l'échelle.... Et là, un : dépêchez-vous, messieurs, on va partir, emporta la question : il n'était plus temps de faire des objections, j'exhibai mon passeport machinalement, il était en règle, je passe..., j'entends un coup de sifflet..., la machine souffle, la roue tourne..., me voilà en route.... Alors je cherche des yeux mon compagnon de voyage, le tentateur, je le vois sur le quai, discutant avec le commissaire de police, un papier à la main.... Je l'appelle, je crie, je me plains, je veux redescendre.... Personne ne m'écoute ! trop tard !

Numérisé par BPUN

Le sort en est jeté.... Nous voguons vers l'Angleterre !.... A travers le bruit et la foule, une voix m'arrive : Passeport insuffisant ! Désolé ! Amusez-vous bien !

Cet adieu me fit l'effet d'une ironie, je crus que ce monsieur avait voulu se moquer de moi. Il n'en était rien pourtant. Nous avions souvent parlé de faire ensemble une promenade sur mer, assez longue pour au moins *reconnaître*, suivant le mot des navigateurs, les côtes des îles britanniques. Or, ce jour-là, ayant appris que le paquebot faisait la double course, ce que les marées permettent rarement, mon commensal avait résolu d'en profiter pour accomplir notre projet. Mais, en sa qualité de Français, son passeport *à l'intérieur* ne fut pas admis, tandis que moi, étranger, muni, par hasard, d'un ancien passeport suisse, j'obtins un laisser-passer. Et voilà à quoi servaient la police et les passeports ! Encore aujourd'hui (1864), un citoyen français est partout moins bien traité en France sous ce rapport qu'un Anglais.

Mais le *steamer* filait toujours !... Tout entier aux impressions de surprise et de dépit que je res-

Numérisé par BPUN

sentais, je ne regardais rien, ni sur le bateau, ni au dehors ; il fallait pourtant se résigner ; je pris mon parti, et je résolus de profiter de mon mieux de ce voyage improvisé.

D'abord, pesons la bourse !.... suffisamment lourde, aucune inquiétude là-dessus. Regardons maintenant les dunes ; elles s'élargissent en s'applatissant ; on dirait qu'une pression énorme les fait passer au laminoir. On me montre la pointe de Calais et l'embouchure de la Somme, puis tout disparaît, le pays que j'ai quitté s'efface dans la brume..., celui que je vais voir ne se distingue pas encore.... Pleine mer, le ciel et l'eau !... l'abime, l'infini, l'inexplorable de toutes parts !... Et moi, atôme, au milieu, tout seul..., car les autres qui sont avec moi, je ne les compte pas, je n'y pense seulement pas ! Ma personnalité grandiose et Dieu !... Rien avec, rien de plus, rien de moins ! A ce moment-là, je me suis cru quelque chose ! et, volontiers, j'aurais admis que l'univers n'avait été créé que pour moi et pour cet instant suprême.

Je flottais dans l'immensité ; où j'allais, je ne le savais pas..., d'où je venais..., je l'oubliais ! Le

Numérisé par BPUN

ciel et l'eau — et une planche entre deux — sur laquelle se pose l'humanité, représentée en ma personne. Soufflez, brises indociles, vagues en courroux, bondissez.... Je ne crains rien et je n'ai pas le mal de mer!...

Ceci me ramène aux réalités des choses, et je constate avec une vanité très sotte, que tout le monde est malade, sauf moi, l'équipage excepté! Ah! c'est un spectacle bien philosophique! Grandes dames, mylords puissants et riches, gentilles miss blondes, fermiers épais, et financiers au teint jaune, tout cela se traîne, rampe, vomit; il n'y a plus de sexe, plus de distinctions, plus de sentiments d'aucun genre, ni bons, ni mauvais! Il faut voir cela pour se faire une idée juste de la valeur des distinctions sociales, et des fiertés aristocratiques. Les plus hautains, les plus délicats, sont tombés au rang de larves immondes.

Parmi ces malheureux, semblables à des condamnés de l'enfer, j'en vis un venir à moi, chancelant, hébêté, l'œil éteint:

— Vous n'êtes donc pas malade, vous, me dit-il, d'un ton d'envie et de reproche, en s'affaissant

Numérisé par BPUN

sur un tas de cordages. Qu'avez-vous fait pour échapper ainsi?

— Rien.

— Alors, vous êtes marin, naturellement!...

— Du tout; c'est la première fois que je mets le pied sur un navire.

— Eh! bien, vous pouvez vous vanter d'avoir du bonheur.... C'est atroce, ce que l'on souffre.

— Bah! j'ai entendu dire qu'avec un peu de volonté on pouvait résister au mal de mer.

— Allons donc! on ne s'y accoutume jamais; je fais ce trajet quatre fois par année, et c'est toujours la même chose.

— Essayez pourtant..... On ne sait ce qu'on peut qu'à l'épreuve.... Voulez-vous un cigarre?

— Merci! il ne me manquerait plus que cela pour m'achever.

— Alors, tâchez de vous distraire, pensez à vos affaires, à vos amours....

A ce mot, je ne pus m'empêcher de sourire, car le pauvre diable n'avait guère la mine d'un Adonis ou d'un Céladon. C'était un petit homme de chétive apparence, plutôt laid que beau, un grand

Numérisé par BPUN

nez, des lèvres épaisses, une chevelure grisonnante, crépue, et déjà éclaircie sur le sommet de l'occiput. Il parlait mal le français, et avec un accent étranger, mêlé d'allemand et d'anglais. Je l'ai pris pour un de ces Juifs cosmopolites, marchands-colporteurs, qui vont d'un pays à l'autre, achetant et vendant tous les menus produits des petites industries, race active, habile, courageuse, moitié renard, moitié castor ou écureuil, naïvement rusée, et qui met l'artifice au nombre des vertus, aussi bien que le travail et l'économie.

A cette appréciation rapidement entrevue et peut-être fausse, vint s'ajouter aussitôt le désir d'en vérifier l'exactitude, de sorte que, reprenant ma phrase je l'achevai par cette question détournée.

— Vous n'allez pas à Londres pour vous amuser, je suppose!...

— Naturellement, certes non, me répondit-il, ce n'est pas moi qui voudrais aller sur mer par plaisir. Pas si bête! Ah! si je n'y étais contraint et forcé!...

— Et qui donc vous y oblige?

Numérisé par BPUN

— Qui ? la vie, naturellement ! la nécessité de vivre ! l'argent ! le commerce !

— Mais le commerce, il y en a partout, et l'on peut gagner de l'argent sur le continent ! vous êtes jeune, vous êtes intelligent !...

— Cela vous plaît à dire, reprit mon homme, à qui cette petite flatterie fit l'effet d'un cordial, et déjà moins préoccupé de son mal de cœur, il continua :

— Que voulez-vous ? Le hasard, les circonstances, que sais-je ! J'étais à Paris, à bout de ressources, ne sachant que devenir et que faire... A force de peine et de privations, j'amasse quelques sous, j'achète une *marmotte* — vous savez ce que je veux dire — je la remplis d'articles de bimbeloterie, et je cours la province. Un de mes voyages m'amène à Dunkerque !... je n'avais jamais vu la mer; or la mer, c'est comme les femmes, elle séduit toujours à première vue, et on s'y laisse prendre !... d'ailleurs, elle était, ce jour-là, plate et calme comme un bassin d'huile ; puis, un matelot m'assurait qu'en Angleterre on ramassait les livres sterling dans les champs !...

Numérisé par BPUN

Bref, je pars, j'arrive..., et je réussis joliment. En entrant à Londres, ma petite valise se trouvait vide, et ma poche assez ronde.... Alors, naturellement, je retourne mon char — j'achète des marchandises anglaises, et je viens les vendre en France.

— Bien touché ! et vous avez continué?

— Naturellement ! une fois la navette lancée, j'ai suivi la navette. Voici douze ans qu'elle marche; c'est mon quarante-huitième passage.

— Vous devriez en avoir l'habitude.

— Cela devrait être...., naturellement, mais cela n'est pas; c'est toujours comme la première fois.

— Au moins vous avez fait fortune ?

— Fortune ! ah ! bien oui..., j'ai vivoté, naturellement ! sans cela !... Tout compté, le métier est petit, maigres bénéfices, gros risques, grands frais !

— En effet, on dit les hôtels fort chers en Angleterre ?

— On le dit.

— Eh ! n'en savez-vous rien par expérience ?

— Oui et non !

Numérisé par BPUN

En me faisant cette réponse, le petit bonhomme prit une expression railleuse et futée, qui piqua ma curiorité.

— Comment donc, repris-je gaiement ; vous connaissez un moyen de vous passer des auberges... ?

— Peut-être !...

— Enseignez-le moi, je vous prie, j'en ferai mon profit.

— Ne vous y engagez pas..., le même habit ne va pas à tout le monde....

— Naturellement !... répondis-je, en répétant le mot favori de mon compagnon, qui, du reste, ne remarqua point cette légère malice, et j'ajoutai : — Il est toujours bon de s'instruire. Et puis, causer vous réussit ; votre figure a retrouvé ses couleurs.

— C'est vrai ; je me sens bien, tout à fait bien.

— Continuez donc, et nous arriverons sans accident.

— Vous croyez ?... Et ravi de cet espoir, il se remit à parler avec un entrain qui s'augmentait en se prolongeant, comme font les poltrons, quand le danger s'éloigne.

Numérisé par BPUN

— Il faut donc vous dire que j'ai horreur des hôtels, des auberges, des tavernes, des cabarets, et de toute cette engeance de sangsues et de grippe-sous. J'en ai horreur, naturellement..., de naissance et aussi par raison ; il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour voir que tous mes bénéfices y passaient, heureux encore si je pouvais nouer les deux bouts; je travaillais pour le roi de Prusse ; cela ne pouvait pas durer, naturellement. Alors, je me suis rappelé qu'il était écrit : «Il n'est pas bon que l'homme soit seul,» et justement lorsque cette parole me revint en mémoire, en levant les yeux, mon regard rencontra celui d'une jeune fille, qui de loin considérait avec envie dans mon assortiment une paire de grandes boucles d'oreilles !... Voyez comme tout s'enchaîne.... naturellement. Une grasse fermière, dodue et cossue, marchandait ces boucles d'oreilles..., elle m'offrait la moitié du prix, que j'en avais demandé, et je me récriais, jurant mes grands dieux que c'était impossible, que j'y perdais....

Un bon commerçant assure toujours qu'il perd, c'est le moyen de s'enrichir.... J'allais donc céder,

Numérisé par BPUN

le profit était encore assez rond..., naturellement; mais un nouveau coup d'œil sur la belle enfant me fit changer d'avis, je ne voulus rien rabattre et je congédiai brusquement la fermière.... Ce n'était pas naturel cela, j'en conviens, mais j'avais mon idée!... La fermière partie, je fais un signe de la tête et de la main à la petite.... Eh! my dear! come! come here.... Elle, confuse et honteuse, ne bougeait. Venez donc! on ne veut pas vous manger. Bien!... comment vous appelez-vous? Jenny, sir, fit-elle avec une révérence. Jenny! joli nom! Et bien, Jenny, my pretty girl! what do you think of this..., et je faisais sauter les breloques au bout de mes doigts!... Look!... Regardez! tout ce qu'on fait de mieux; dernière mode, rue de la Paix..., genre Campana!... La pauvresse ne savait que répondre, bouche béante, immobile, fascinée! Il était temps de porter le dernier coup.... Oh! charming Jenny, ces pendants d'oreilles, si riches, si beaux, je vous les donne!... (Ils n'étaient pas en or, au moins, monsieur, ni en pierres fines).

— Naturellement, dis-je, en réprimant un éclat de rire.

Numérisé par BPUN

— Naturellement, reprit le bijoutier méphistophélique, puis continuant son *speech* à la jeune fille. Oui ma belle, ces bijoux-là, et d'autres encore, et toute ma pacotille (on ne risque rien de promettre, n'est-ce pas ?), tout cela est à vous.., à une condition, à une seule.... Voulez-vous être ma femme?... A ce mot, tout effarouchée, Jenny devint rouge comme une cerise de Montmorency, et couvrant son visage de ses mains, elle se mit à pleurer..., ou fit semblant. Moi, qui connais les femmes, je continuais à tenir en l'air mes pendeloques de cristal et à les faire scintiller au soleil... Avez-vous vu prendre des alouettes au miroir ?... Eh bien, ma gentille allouette est en cage, et mes bijoux aussi. Jenny n'en porte pas, fi donc ! elle en vend. Je lui ai loué une boutique dans un faubourg !... Et voilà pourquoi, naturellement, je ne connais ni pensions, ni restaurants. Une bonne petite femme, deux bébés charmants qui trottent, qui bavardent. Jamais hôtel meublé ou maison garnie pourrait-il m'offrir rien d'aussi confortable ?

— J'en conviens !

Numérisé par BPUN

— Et point de carte à payer, point de frais de logements, ni de pourboires!... Au contraire, le magasin rapporte..., c'est son devoir, naturellement. Jenny sait tout faire en perfection.... Avenante, adroite, elle ne manque pas un chalant. Et méuagère ! de première force sur les puddings, monsieur !

— Je vous félicite.... Mais, dites-moi, vos séjours en France ne vous semblent-ils pas bien tristes, en comparaison?...

— Pas le moins du monde!... me répliqua le narrateur avec vivacité, et comme emporté par l'ivresse de ses succès.... Pas le moins du monde ! j'ai un ménage aussi, naturellement !...

— Et une femme ?

— Naturellement.

— Et des enfants ?

— Naturellement..., garçon et fille, comme là-bas. Vous comprenez, les mêmes causes produisent les mêmes résultats. Les hôtels français ne valent pas mieux que les hôtels en Angleterre; ils valent moins et coûtent aussi cher. Ce qui m'avait si bien réussi d'un côté de la Manche, ne pouvait

Numérisé par BPUN

me nuire de l'autre. Les deux font la paire. Et comme dit la vieille chanson :

Quand les bœufs vont deux à deux
Le labourage en va mieux.

Le cynisme de cette réponse commençait à me mettre mal à l'aise, et mon nouvel ami ne me paraissait plus si digne d'intérêt. Cependant, voulant voir jusqu'où il pousserait l'effronterie, je lui répondis en reprenant sa phrase !...

Deux à deux ! c'est-à-dire, quatre à quatre ; vous avez doublé l'attelage, et vous allez à grandes guides, système dangereux !...

— Pour les imbéciles, peut-être.... Moi je ne crains rien ; je sais mener.

— Vous oubliez, repris-je froidement, que votre chemin aboutit d'une part à Newgate, et de l'autre à la Conciergerie.

— Allons donc, dit-il, avec un haussement d'épaules ! Pas si bête ! j'ai pris les sentiers.

— Comment ! Bigame !...

— Oh ! Bigame, pour rire ! Bigame, de la main gauche, et il ajouta à mi-voix, d'un air fin et ca-

Numérisé par BPUN

pable : Je me suis marié en Angleterre à Gretna-Green, chez le forgeron, vous savez..., et à Paris, au treizième arrondissement..., quand il n'y en avait que douze.

Et remarquant sans doute l'impression que je ressentais de cette confidence, il reprit d'un ton plus sérieux !

— Je ne me regarde pas moins pour engagé, je suis honnête homme, moi ! Ce que j'ai promis, ce qui s'appelle promis, là, en conscience, je le tiendrai. Après tout, je ne fais de mal à personne.... A Londres, j'adore Jenny ; à Paris, j'aime Aglaë ; toutes deux sont très contentes..., je ne les trompe pas !... Oh ! non. Une fois le Détroit passé, plus de partage dans mes sentiments ; jamais la moindre fredaine, le plus léger caprice, comme je vois tant de personnages et des plus austères s'en permettre ! Je ne suis pas coureur, par principe. Mais, que voulez-vous ? Pour être colporteur, on n'en est pas moins homme !... C'est Molière qui l'a dit, n'est-ce pas ?...

— Non ! c'est Tartuffe !...

— Ah ! peu importe ! la chose n'est pas moins

Numérisé par BPUN

vraie. J'aurais une femme, une vraie, pour de bon, avec l'autorisation de monsieur le maire et la bénédiction du curé.... Et bien, quoi ! il ne faudrait pas moins faire des voyages, des absences de trois mois.... C'est long trois mois ! Qui peut répondre de sa vertu en trois mois, monsieur ?... Naturellement, la chair est faible ! On se laisse entraîner et l'argent va avec le reste ! Tandis que....

— Allons, allons, dis-je, en l'interrompant, vous êtes un heureux..... coquin. J'avais prononcé ce dernier mot avec un accent assez marqué, espérant ainsi couper court à l'entretien. Mais, loin de trouver un reproche dans cette expression, l'affreux petit marchand l'accepta comme un éloge, et, reprenant toute son assurance, il poursuivit le tableau de ses félicités et de ses mérites.

Heureux, oui, grâce à mon industrie, à mes prévoyants calculs, à ma sagesse..., le bonheur m'accompagne..., ou plutôt, il m'attend, tantôt ici, tantôt là, et m'accueille toujours bien. Jenny me présente une pinte d'ale, blonde et fraîche comme elle. Aglaë me prépare la bouteille brune et svelte, pleine d'un vin généreux, et c'est bien son

Numérisé par BPUN

image aussi !.. Les seuls mauvais moments de ma vie sont les traversées.

— A cause du mal de mer.

— Naturellement ! c'est-à-dire, non..., pas au sens physique seulement, à cause du mal de cœur moral, de l'indécision ; je flotte entre le ciel et l'eau, entre l'adieu et le revoir.... Vous comprenez..., je ne me sens pas d'aplomb, je chancelle, je pense à l'une..., je pense à l'autre.... Une fois abordé, c'est fini, je jurerais n'avoir jamais quitté la terre des Gaules..., ou jamais mis le pied sur le sol britannique !...

— Et vous ne craignez pas, un jour ou l'autre, qu'une lettre surprise....

— Une lettre !... j'ai prévu cela. Mes Agnès, à moi, doux agneaux, simples colombes, n'écrivent pas...., ne lisent pas..., et pour cause !.... Leurs nobles parents ont oublié de les envoyer à l'école....

— Enfin, le bruit public, un rapport, non pas faux, mais vrai.... que sais-je ? un mot de vous, une distraction.... Tout se découvre à la fin....

— Et bien, quoi ! Après ? je n'ai rien à me re-

Numérisé par BPUN

procher. Ne voit-on pas des choses pareilles tous les jours..., et sans que ceux qui les font, hommes ou femmes, aient la délicatesse de mettre l'Océan entre leurs ménages!... Une femme célèbre, dans ce genre, n'a-t-elle pas dit hautement : Je vis en honnête homme!... Au lieu d'une heureuse, j'en fais deux, voilà tout! Et quoi qu'il arrive, l'une et l'autre s'en trouveront bien. Chacune aura sa part. Mes papiers sont en règle et mes écritures au net....

— En partie double?...

— Naturellement....

J'allais témoigner à ce froid calculateur l'indignation que m'inspiraient ses théories, lorsqu'il s'écria tout joyeux :

— Nous voici dans le port! Grand merci, monsieur; grâce à vous, j'ai passé la Manche sans être malade!... Si vous aimez le plump-pudding, venez voir Jenny....

Puis, me jetant son adresse, il disparut dans la foule empressée de quitter le bateau!...

Numérisé par BPUN

IV

J'avais besoin de me remettre — je me sentais oppressé comme on l'est après un cauchemar — et je serais resté, je crois, longtemps sans bouger, si un employé du bord ne m'avait rappelé à moi-même....

« Make haste sir, the train is just going to start for London....

Et de tous les côtés j'entendais répéter : « pour Londres.... Gentleman ! le train va partir. Make haste. Hâtez-vous ? »

Londres ! Londres ! Je ne vais pas à Londres, moi !...

En vérité ! Et où allez-vous donc ? Vous n'avez pas traversé le Pas de Calais pour visiter Folkestone ? Qu'y peut-on faire ? Petite ville de pêche, fort insignifiante..., simple passage ! Point de jonction entre les paquebots et les wagons !... Elle est la patrie d'Harvey, mais il n'y est pas demeuré, croyez-le bien, et ce n'est pas là qu'il eût découvert, ou remis en évidence, la circulation du

Numérisé par BPUN

sang !... Personne ne s'arrête à Folkestone !... On le passe, on le traverse au plus vite..., à moins que ?... Pauvre homme !... Comment le laisse-t-on voyager seul ?... Quels yeux hagards ! quel air troublé, incertain ! Mon ami, ce n'est pas le chemin de Bedlam....

Voilà ce que je lisais sur toutes les figures, voilà ce que je croyais entendre de toutes les bouches... Les gamins — il y en a aussi en Angleterre — me montraient au doigt, et se frappant le front, branlant la tête, s'enfuyaient comme effrayés ! Les plus hardis, à demi-voix murmuraient : Regarde, celui-là : il ne va pas à Londres !...

Je devais avoir, en effet, un air assez extraordinaire.... D'abord, au milieu de cette foule entraînée vers la gare, je ressemblais à un pieu dans une rivière, et pieu tout ébahi, autant que pourrait l'être un vrai pieu, planté sur le bord d'une eau stagnante, de voir tout à coup cette eau morte changée en torrent.

Le *stop* du mécanicien en chef à peine prononcé, tous les passagers, transformés en vermisseaux par le roulis et le tangage, s'étaient retrou-

Numérisé par BPUN

vés hommes et femmes, chacun dans sa condition première, avec ses préjugés particuliers et ses anciennes allures, sans paraître se souvenir le moins du monde de l'intermittence commune que venait de subir leur self-gouvernement et leur précieuse individualité.

Ce tableau me fait songer aux compagnons d'Ulysse..., aux enchantements de Circé..., une comparaison impertinente effleure mon esprit.... Par bonheur, une idée vient à la traverse... Pourquoi ne vais-je pas à Londres..., anche io ! Pourquoi ? Qui m'en empêche? qui me le défend ?... Le plus terrible des despotes, le seul qu'il faille respecter !... Moi-même, *ma* raison..., *ma* sagesse.. , *ma* décision mûrement prise... Vous y allez, monsieur, en vertu de votre libre arbitre ; vous faites bien.... Moi je reste..., *ma* volonté le veut; je fais bien aussi. Nous agissons différemment en suivant la même loi. Bon voyage !...

D'ailleurs, est-il bien vrai qu'à moins d'avoir perdu le sens, on ne puisse se dispenser de prendre l'*express-train* de Londres ?

C'est l'opinion générale, à Folkestone, je m'en

Numérisé par BPUN

aperçois, et cela mérite considération. Oh ! certainement, les Folkestonois ont d'excellents motifs pour penser ainsi.

En France, toutefois, on a une autre croyance, non moins générale, non moins invétérée : un seul endroit de la terre est digne d'être vu, connu, habité, et cet endroit ne s'appelle pas Londres, on le nomme Paris !

Malheureux sont les pauvres diables qui ne peuvent faire le pèlérinage sacré ! Insensés ceux qui, le pouvant, se dispensent de se rendre à la ville sainte !... Point de joie pour eux ici bas !... ils ne vivent pas ; ils végètent !

On me l'avait dit ! je l'ai cru à mon tour, et j'ai foulé et refoulé l'asphalte du Boulevard des Capucines !

Allons ! décidément je n'irai pas à Londres. C'est assez de béatitude comme cela ; il ne faut abuser de rien, pas même du paradis.

Je me contenterai d'aller voir Douvres.

« Railway for Dover, if you please. »

Tout en arrangeant cette question dans ma tête, et en me la répétant à moi-même, pour m'assurer

Numérisé par BPUN

de sa régularité grammaticale et de la prononciation convenable..., je cherchais des yeux une figure sympathique à qui je pourrais l'adresser. Je m'étais sans y prendre garde, éloigné de la foule, et je suivais une rue retirée. Entre le bruit et l'agitation que je venais de quitter, et le calme de ce quartier, il y avait la différence de la pleine mer et du port. Je me sentais à l'aise, uniquement préoccupé du soin de retrouver dans ma mémoire les bribes d'anglais qui me restaient de mes études. Il s'agissait de savoir si, pour avoir lu *The man of feeling, Tom Jones,* deux ou trois romans de Walter Scott, et déchiffré tant bien que mal, à grands coups de dictionnaire, quelques pages de Shakespeare, j'arriverais à comprendre leurs compatriotes et à m'en faire comprendre. Malgré « l'émotion inséparable d'un premier début », je me croyais sûr que cette épreuve tournerait à ma gloire ; les mots anglais m'arrivaient à la file, se promenaient sur mes lèvres — j'arrangeais les demandes et les réponses. On m'aurait interrogé sur mon pays, que j'aurais répondu immédiatement :

Numérisé par BPUN

« England sir!... I am an Englishman ! »

Allons ! voilà le moment, nous allons voir. Un gros homme se tenait sur sa porte, humant l'air du matin en manches de chemise, avec un tablier blanc retroussé..., c'était un charcutier; son grand couteau passé à la ceinture l'indiquait clairement.... Ce couteau me parut de mauvaise augure. Je filai sans rien dire.

Plus loin, une commère balayait devant sa boutique.... Elle était si occupée que je n'osai pas la déranger.

J'avise une jeune fille ; elle venait à ma rencontre, tout exprès, me semblait-il, un paquet à la main, légère, et court vêtue !... j'admirais sa démarche et son air timide. Evidemment, je l'aurais embarrassée en lui adressant la parole, et peut-être m'eût-elle pris..., ô shame ! fi donc !... Je n'avais pas de telles pensées !... Allez en paix, ma belle, et que Dieu vous garde des méchants et des beaux parleurs !

Ce monsieur à cheveux gris, qui flâne en fumant sa pipe, ne se troublera pas, lui, de l'abord d'un étranger. C'est, on le devine, un marchand

Numérisé par BPUN

retiré ; ses filles sont mariées ; plus rien ne le tourmente..... Heureux mortel ! Le contentement et la bienveillance éclatent dans ses traits ; il a un bon revenu, un joli *cottage* sur la côte, et sa femme se porte bien. Cette fois, plein de confiance, je m'avance, le chapeau à la main, et....

Avez-vous jamais vu la confusion d'un joueur de cornet à piston : la tête haute, la taille cambrée il se présente sur l'estrade, d'avance enivré du bel effet qu'il va produire. Ecoutez ! il commence.... Un affreux *Couak* sort de l'instrument rebelle....

Tel je me trouvai vis-à-vis de ce brave propriétaire. Mon petit *Speech*, si bien préparé, a disparu ; des mots allemands, français, italiens prennent sa place et se heurtent pêle-mêle dans mon cerveau, ils emplissent ma bouche..., c'est la tour de Babel, je ne sais plus que dire, je balbutie, puis, en me sauvant, je lâche cette phrase hétéroclite : « Gut Tag, signore, who ist, le chemin de Douvres, s'il vous plaît ?

V

Je ne m'arrêtai que lorsque je me sentis hors de la ville. Alors m'étant assis sur un tronc d'arbre

Numérisé par BPUN

couché le long du chemin, je me mis à penser.... à mon maître d'anglais. Singulier homme et bien malheureux ! Une écorce de philosophe, une âme d'enfant !

Je le vois encore !... pâle, amaigri, le regard froid et vague, comme celui qui relève d'une maladie grave et ne retrouve pas le sentiment clair de son existence.

Terrible maladie, en effet, que la sienne, au moins lorsqu'elle est devenue chronique et incurable..., ce qui du reste, le ciel en soit loué, peut passer pour une exception.

Il avait aimé, il aimait la plus délicieuse fille d'Eve que les trois royaumes aient jamais produit ! la plus corrompue aussi et la plus insensible. Un cœur de boue dans un corps divin !

Sa fortune, sa jeunesse, son nom, le pauvre garçon, il lui avait tout donné. Il fut heureux une année, trois mois et vingt jours !...

— Une année de parfait bonheur ! Peste ! je ne le plains pas, votre ami.

— Il ne se plaignait pas non plus !... Au bout de ce temps, en rentrant un soir, il trouva la mai-

Numérisé par BPUN

son vide, et sur sa table un billet. Je l'ai vu, tenu, et lu ce billet ; je le sais par cœur :

« Mon cher et bien aimé Richard,

» Je pars, ne m'en voulez pas. Quand l'hiver arrive, rien ne peut empêcher l'hirondelle de chercher des climats plus doux. Il fait froid chez nous ; on gèle, on meurt. Croyez-moi, mettez un bon paletot et ne ménagez pas le charbon. Vous êtes jeune. vous avez des talents, des amis ; de beaux succès vous attendent dans les lettres ou dans les affaires. Je ne pourrais que vous nuire ; j'aime mieux m'éloigner en attendant des jours meilleurs. Jusques-là, ne m'oubliez qu'à moitié, car je garderai toujours le cher souvenir du plus généreux, du plus tendre des maris.

» Votre

FLORA. »

Il n'y avait point de P. S.

A quoi bon ? Cela se comprenait assez et personne, sauf Richard, n'eût hésité à lire simplement :

« Je ne vous aime point ; je n'aime que l'argent ;

Numérisé par BPUN

vous n'en avez plus pour payer ma toilette et mes plaisirs..... Lord trois étoiles met à ma disposition ses immenses revenus, je pars avec lui. Bonsoir ; portez-vous bien. »

Les paysans disent après un orage subit : il a tonné, le temps se remettra. Ce coup de tonnerre imprévu ne ramena pas le beau temps dans l'âme de Richard. Au lieu d'accuser Flora de perfidie et d'ingratitude, il l'excusait, il la plaignait, il s'accusait lui-même, s'en prenant à sa pauvreté, à son indignité, au destin, à la société, adjurant cieux et terre, les eaux, les forêts, les nuages, que jamais femme si parfaite ne descendit chez les mortels.

Etait-ce sa faute à cet ange radieux, si elle avait gardé de son origine céleste les goûts d'une déesse? Etait-ce sa faute si, pour respirer, pour vivre. il lui fallait les splendeurs du luxe et la tiéde atmosphère d'une opulence asiatique?

L'oiseau des tropiques ne supporte pas nos latitudes boréales.... Est-ce sa faute? Non ; il faut au papillon brillant l'éclat des jours d'été, il faut au colibri les bords du Gange, dont les flots roulent

Numérisé par BPUN

de l'or, et non pas les rives de la Tamise et ses eaux bourbeuses !

« Misérable Esquimau ! s'écriait Richard en se frappant la poitrine, prétendais-tu étouffer dans ta hutte puante cette fleur des régions embaumées ? As-tu pu croire que les fées, échappées de leurs palais de diamants, pouvaient se contenter de ce demi-bien-être horrible de l'honnête homme qui travaille. O Flora ! céleste apparition, descendue un instant dans ma nuit froide, remontez vers l'astre qui vous attire ; suivez votre destin.... Je ne vous oublierai pas, je me souviendrai au contraire, et je travaillerai, et je deviendrai célèbre, puissant, riche, riche autant qu'un duc et pair, et alors, qui sait ? peut-être l'hirondelle reviendra vers son nid abandonné »....

Plein de cet espoir fantastique, Richard essaya courageusement de reprendre ses études. Vains efforts ! il ouvrait un livre..., puis un second, puis un troisième, et ne lisait pas..., il voulait écrire et la feuille restait blanche devant lui.... Enfin, n'y tenant plus, il rassembla le peu qui lui restait, vendit tout et vint à Paris.

Numérisé par BPUN

Flora l'habitait et y menait le grand train d'une femme à la mode de ce monde effronté, qu'on a baptisé depuis, le demi-monde. C'était une lionne, pour me servir encore d'un mot nouveau. Et alors, comme aujourd'hui, ces courtisanes avaient leurs courtisans.

Hommes de lettres, artistes, diplomates, briguaient l'honneur, on devrait dire la honte, d'être admis dans les salons de la belle Flora. On ne parlait que de ses fins soupers, de ses équipages, de ses meubles, de ses tableaux, de ses tentures, de ses porcelaines, de ses objets d'art. Son hôtel était le rendez-vous de tous les débauchés de cœur et d'esprit, l'effroi, le scandale de toutes les femmes honnêtes et l'envie des autres....

Qui donc ose nier le progrès? La Pompadour et la DuBarry se trouveraient d'innocentes petites filles, de nos jours, et parmi nos grands seigneurs, le Régent aurait des chances pour un prix de vertu.

Le croirait-on ? Richard ne vit que le côté éblouissant de ce faste effrené, au milieu duquel tourbillonnait sa chère Flora, comme un insecte dans les rayons du soleil !

Numérisé par BPUN

Il ne pensa qu'au bonheur qu'elle devait éprouver dans cet enivrement perpétuel. Il s'anéantit dans l'extase, dans la contemplation. Semblable à ces ascètes de l'Inde, qui meurent de privations au pied d'une idole et bénissent leur martyre, Richard eût plutôt remercié que maudit les adorateurs qui jetaient à profusion l'encens sur l'autel de la divinité.

Épuisé, mourant de faim, il se traînait chaque jour à la porte de Flora ; content, s'il la voyait seulement passer dans sa voiture, ou s'il apercevait sur les rideaux de mousseline son ombre un instant arrêtée, en silhouette gracieuse.

Un matin, les valets le trouvèrent étendu près de la borne, inanimé, ne parlant plus, les yeux fermés.

Madame dormait.... On ne réveille pas une femme qui dort..., surtout pour si peu, pour un homme qu'elle tue.... On alla prévenir un commissaire de police ; le moribond fut porté à l'hôpital.

C'est là que je l'ai connu. Sa douceur, son esprit, le charme de sa conversation, m'attiraient souvent

Numérisé par BPUN

près de son lit. Il me fit part de sa position, de son dénuement, sans m'en avouer la cause toutefois.... Je l'engageai à donner des leçons d'anglais, et je devins son premier élève.

A quoi tiennent les choses? Si Flora eût été une honnête femme, je n'aurais jamais eu l'occasion, ni l'idée, d'étudier la langue de Milton et de Sterne; et si Flora n'eût pas été aussi volage que coquine, peut-être saurais-je l'anglais parfaitement.

Richard rétabli physiquement n'était pas moins malade de cœur et d'esprit, et il s'en réjouissait. Pour rien au monde il n'eût voulu guérir. Son amour insensé le remplissait d'une joie horrible, poignante, mais irrésistible, et mêlée à je ne sais quelle folle illusion de retour impossible, inacceptable.... Enfin! il avait des droits légitimes, il pouvait, la loi à la main, se faire ouvrir toutes les portes du sanctuaire.... Non, certes, il ne s'arrêtait pas à une pareille idée. Mais tant que Flora vivait, il fallait qu'il vécût..., c'est tout ce qu'il sentait; il fallait qu'il fût là, prêt à la relever, à la secourir, à l'heure inévitable de la chute, de l'expiation, et (pourquoi pas?) de la repentance....

Numérisé par BPUN

En attendant, la belle frileuse s'aperçut un jour que la température de Paris baissait comme celle de Londres, et elle s'envola vers l'Italie, bien enveloppée dans les fourrures sybériennes d'un prince russe.

Que pouvait faire Richard, sinon partir aussi, invisible satellite de son étoile errante ?

Ce qu'ils sont devenus l'un et l'autre, je l'ignore.

Peut-être la tombe les a-t-elle réunis sur quelque plage lointaine, peut-être, qui sait ? cela s'est vu, peut-être vivent-ils ici près, solitaires et paisibles, dans cette maison riante, là-bas, sous ce toit champêtre que couvrent les ormeaux, heureux ensemble, comme Philémon et Baucis !

C'est égal, lorsqu'on a traduit le *School for scandal*, et les *Merry-Wives*, on ne devrait pas être embarrassé pour demander son chemin à un bourgeois de Folkestone !

VI

J'avais à peine *prononcé* cette pensée, on se parle très bien, à soi-même, avec le ton et l'ac-

Numérisé par BPUN

cent voulus, sans ouvrir les lèvres et sans articuler aucun son, ou, si vous l'aimez mieux, j'avais à peine *pensé* ces paroles, que le bruit d'un chariot vint interrompre le cours de mes rêveries et attirer mon attention.

Ce chariot n'offrait rien de remarquable et justement pour cela, je le remarquai.

Suivant les récits des voyageurs, je m'attendais à ne rencontrer en Angleterre que des attelages irréprochables ; une propreté, un soin, une élégance poussés à leurs dernières limites. Point de boue, pas un grain de poussière nulle part ; des harnais propres, luisants, cirés ; des chevaux fringants et superbes ! Le moindre paysan mieux monté, sous ce rapport, que le plus riche propriétaire de Suisse ou de Belgique. Ainsi le dit l'histoire ! Or, ce char et ces chevaux renversaient d'emblée toutes ces affirmations, et ne rappelaient que trop les misérables équipages campagnards de tous les pays, où la négligence éclate encore plus que la pauvreté. Deux rosses efflanquées, traînant un tombereau sale et rapiécé, chargé de sable, cela se voit partout,... même en Angleterre, hélas !

Numérisé par BPUN

Je suis obligé de constater le fait, qui fut alors pour moi un véritable mécompte.

Ce n'était pas le dernier ; le conducteur de cette voiture m'en réservait un autre.

Il suivait de loin, nonchalamment, certain que ses bêtes ne s'emporteraient pas ; je pus l'observer à mon aise. Il paraissait tout jeune, sans l'être précisément. A distance, je le prenais pour un garçon de quinze ans, mais à chaque pas qu'il faisait, j'ajoutais une année, si bien que, à la fin, je comptais la trentaine. Son grand air de jeunesse, presque d'enfant, lui venait d'une petite tête, ronde, rouge, animée, au bout d'un corps mince et long : une pomme d'api sur un échalas. Nez retroussé, petits yeux vifs, large bouche, relevée à ses extrémités ; cheveux blonds, pour ne pas dire roux, et point de barbe, non qu'il fut rasé fraîchement, mais parce que ce signe de la toute-puissance conjugale lui manquait. Deux ou trois poils précieusement cultivés au menton témoignaient assez de prétentions impuissantes à cet égard. Le costume allait avec la figure et s'harmonisait admirablement de forme et de couleur. Un petit bonnet à bords repliés

Numérisé par BPUN

sans visière ; une veste, un gilet, un pantalon de mi-laine jaunâtre, le tout devenu trop étroit et trop court, n'ayant pas été sans doute prudemment taillé *sur croissance,* ou la croissance ayant dépassé toutes les prévisions.

En somme, ce curieux personnage avait l'apparence d'un écureuil, moins la queue et les moustaches, et pour compléter la ressemblance, il grignotait des noisettes tout en marchant.

Parvenu près de moi, il s'arrêta et se mit à me considérer d'un air narquois ; je le regardai aussi, et tous deux nous partîmes d'un franc éclat de rire.

Jamais deux contrastes plus tranchés ne se trouvèrent face à face.

Encouragé par cet accès de gaîté réciproque, et le prenant du bon côté, comme je l'éprouvais moi-même, je crus le moment favorable pour mettre enfin à l'épreuve sérieusement mes connaissances «*in English language*» et je lançai ma question, cette fois très correcte — peut-être trop — au moins dans sa construction grammaticale..., quant à l'accent, je ne réponds de rien. Au fond pourtant, j'é-

Numérisé par BPUN

tais très content de moi ; si le bon Richard m'entendait, il serait fier de son élève, pensais-je.

O ! vanité de l'éloquence ! Pour toute réponse, l'aimable insulaire commence à me railler du geste et de la voix — sur mon habit, à la dernière mode de France et des plus amples — sur ma corpulence — surtout, sur ma barbe touffue et noire, qui semblait l'offusquer particulièrement.

Que je comprisse exactement chaque phrase et chaque mot, je n'oserais l'affirmer ; ils tombaient en cascade écumante avec cette volubilité et ces abréviations populaires, qui rendent le parler anglais si difficile à des oreilles étrangères. Toutefois, j'en saisissais fort bien le sens, et tant bien que mal, j'y répliquais par des plaisanteries non moins vives, quoique probablement peu correctes cette fois et en dehors de toutes les règles de la syntaxe britannique. J'y ajoutai même, je le crains, à diverses reprises, en guise d'asaisonnement, ce mot essentiel, ce fond de la langue recommandé par Figaro, de sorte que mon adversaire, pour me prouver à son tour qu'il comprenait, et à bout de raisons, s'apprêtait évidemment à porter la discus-

Numérisé par BPUN

sion sur le terrain national du coup de poing. Déjà, en boxeur consommé, il prenait la position classique, le corps en arrière, les deux mains serrées à la hauteur de la poitrine, et les faisant tourner alternativement l'une devant l'autre....

J'attendais le choc, résolu à soutenir l'honneur du continent, lorsque, je ne sais quelle anicroche survenue à son attelage fit tourner la tête à cet envieux John Bull, et réclama sa présence ; il partit à toutes jambes, en grognant. Hourrah ! Le champ de bataille me restait. N'ayant pas de morts à enterrer, je me retirai lentement, en suivant la route sans savoir où elle me conduisait.

Bientôt je rencontrai une barrière ; c'était celle du chemin de fer ; le train de Douvres allait passer.... Je prends un ticket — je me jette dans le premier wagon venu — la locomotive s'engouffre sous un tunnel... Vingt minutes après, je me trouvais installé dans une taverne confortable, et « la jolie fille de Perth » ou sa sœur, me disait du ton le plus doux, avec le plus aimable sourire :

« What will you have, sir? »

Numérisé par BPUN

VII

« Si tout ici bas était excellent, rien ne serait excellent. »

C'est Diderot qui a dit cela ; il a raison. L'opposition seule donne du prix aux choses.

J'ai connu des hommes, bons, obligeants; plaire à chacun et rendre service était tout leur souci ; jamais on ne les quittait sans emporter au moins le souvenir d'une parole bienveillante, et... on leur en savait peu de gré. Si quelque jour, au contraire, par exception, distraits, préoccupés, contrariés, ils paraissaient froids, indifférents ou chagrins, on n'avait pas assez d'expressions pour se plaindre de leur mauvais caractère et de leur égoïsme.

J'en ai connu d'autres perpétuellement bourrus, fantasques, exigeants, dominateurs, désagréables; mais comme on les trouvait charmants, quand, par hasard, une éclaircie se montrait dans leur humeur! « Quelle bonté! quelle bienveillance! » disait-on. « Certainement, Monsieur tel ou tel est parfois brusque, bizarre, d'une franchise presque bru-

Numérisé par BPUN

tale..., à qui cela n'arrive-t-il pas? Au fond, il a un cœur d'or et un esprit plein d'aménité. » Et de colporter ses mérites ! c'est à qui lui en trouvera le plus. « Je viens de voir notre ami, il a été très aimable. Excellent homme ! »

Et voilà sur quoi se fondent le plus souvent nos jugements et nos impressions ; la chance du moment, l'heure du jour. Nous tenons compte au gredin de ne pas l'être toujours, et nous ne pardonnons pas à la vertu les moindres intermittences. Heureux les méchants et les sots ;... mais ne l'est pas qui veut.

Je ne conclus pas de ceci — pour en revenir à mon propos — que la jolie servante, la jolie taverne, la jolie ville de Douvre, et les braves gens qui l'habitent ne soient pas en réalité très dignes d'admiration et d'estime ; cependant, ma dernière aventure de Folkestone n'a pas nui sans doute aux douces sensations de plaisir que j'ai éprouvées chez eux. Jamais séjour ne m'a paru plus séduisant, ni population plus avenante. J'ai vu partout l'image de l'ordre, de la paix, du bonheur. Une riante maison propre et coquette — elles le sont presque toutes

Numérisé par BPUN

— un bon bourgeois sur sa porte, une femme à la fenêtre, lisant ou brodant, me faisaient à chaque pas rêver le roman des paisibles amours de la famille. Il n'est pas jusqu'aux *police men* et aux soldats qui ne m'aient semblé d'une politesse exquise et rare.

Après avoir longtemps parcouru la ville et les faubourgs, inspecté le port et la jetée, visité la douane, l'hôtel de ville et l'église, j'étais allé m'asseoir sur le sommet de la falaise, d'où l'on jouit d'un coup d'œil superbe.

La vieille cité, *Portus-Dubris*, si bien rajeunie et si bien entretenue, s'étale à vos pieds comme un plan en relief, serrée dans la vallée étroite dont elle remonte les parois escarpées ; d'un côté, la mer ; de l'autre, de vertes prairies, où les circuits d'une jolie rivière tracent de nombreuses arabesques, parmi lesquelles de jeunes chevaux jouent en liberté.

Mais surtout l'antique château attire mon attention ; hardiment campé sur son roc, bien fortifié, il semble avec ses tours romaines et saxonnes défier les âges autant que les ennemis. Je me sou-

Numérisé par BPUN

viens que Louis de France, fils de Philippe-Auguste, l'assiégea inutilement en 1216, et que quatre siècles plus tard, le parlement ne put s'en emparer que par surprise.

Ce n'est pas cela toutefois, ni la pensée de venir un jour l'attaquer, qui m'inspira le désir d'en emporter le plan et le dessin. Non, je le jure à la face du ciel, une pareille ambition ne traversa pas mon esprit. Les Anglais peuvent être tranquilles; j'ai rêvé toutes les conquêtes, excepté celle-là. Cependant, m'étant mis à dessiner, j'aperçus aussitôt une grande agitation sur les remparts; les sentinelles allaient de l'une à l'autre, en me montrant du doigt; je les vis charger leurs fusils très ostensiblement, et les canonniers couraient à leurs pièces. Que voulait dire tout ce mouvement? A force d'y penser, je m'imaginai que ces généreux militaires, par un sentiment peut-être exagéré de déférence hospitalière, ayant deviné mon désir, se groupaient ainsi pour *faire tableau* et me permettre de donner à mon croquis l'animation d'une scène prise sur le fait. Combien j'éprouvais de reconnaissance! En effet, le pittoresque et sévère

Numérisé par BPUN

profil de la forteresse s'était animé; au lieu d'une chose morte, j'avais devant moi une chose vivante! Je me sentais inspiré, j'allais faire un chef-d'œuvre !.... la gloire m'attendait à ce moment unique.... Tout à coup un paravent se dresse à mes yeux..., je ne vois plus rien..., c'est-à-dire, à deux pas, je vois un bel officier, qui m'apprend, du ton le plus poli et le plus affable, que si je ne m'éloigne au plus vite, je vais devenir le point de mire d'une décharge de mitraille. En même temps, il se penche sur mon carton, regarde les premières lignes jetées sur le papier, et me dit du même air aimable, en le prenant pour le mieux considérer:

— Wery well sir. Pretty well !... puis, comme par hasard, il lâche au vent la feuille, elle s'envole en tourbillonnant vers la mer.

— Oh! je suis bien, vraiment fâché, monsieur, ajoute-t-il en français.

— Nothing sir! Ce n'est rien !... Vous êtes trop bon !

Bizarre destinée!... Je me croyais un Claude Lorrain, un Poussin! et je n'étais qu'une cible!...

Mais j'avais fait trembler l'Angleterre!

Numérisé par BPUN

L'ayant fait trembler, je voulus la connaître, non plus dans ses villes, mais dans ses campagnes, dans ses champs, dans ses fermes, les organes essentiels d'une nation.

Je m'avançai donc vers l'intérieur des terres, prenant les sentiers, montant, descendant, circulant le long des haies vives et des barrières rustiques; j'allai loin ainsi, quatre ou cinq milles je pense, ravi et charmé de rencontres imprévues.

VIII

Que les poëtes chantent le désordre poétique des bois sauvages, l'attrait des solitudes et des déserts; qu'ils se plaisent aux lieux incultes, où la nature, abandonnée à elle-même jette à l'aventure sa sève et sa puissance, je le comprends. Les âmes blessées aiment à se recueillir à l'écart, oubliant et oubliées, et moi-même, bien souvent, j'ai goûté des jouissances profondes dans les retraites presque inaccessibles des montagnes!...

Numérisé par BPUN

Les lieux cultivés n'en ont pas moins leurs beautés. L'or des blés mûrissants et la pourpre des esparcettes ne réjouissent pas moins les yeux que « l'or des genêts et la pourpre des bruyères » vantés par Jean-Jacques. Ils sont des dons précieux du Créateur aussi, et le témoignage de l'intelligence de l'homme, la preuve éclatante de sa royauté terrestre, de sa supériorité sur toutes les choses créées.

Une promenade dans les champs, quand le grand soleil reluit, chaud et brillant, m'a toujours paru un des plaisirs les plus vifs et les plus purs qu'il soit possible de sentir. Le tableau varié des cultures, tachetées ça et là de points lumineux par les marguerites, les bleuets, les séneçons, les lichnys, petites fleurs que Dieu répand au milieu de nos graines pour en rompre la monotonie et y mettre cette grâce divine dont on ne peut se passer ; les groupes de travailleurs récoltant, ou semant, suivant les saisons, ou, vers midi, prenant leur repas, couchés sur le gazon à l'ombre maigre d'un saule ébranché ; la charrue, les chariots, ceux-ci traînés par deux bœufs ruminants à la tête penchée, au

Numérisé par BPUN

pas lourd et ferme, ceux-là attelés de chevaux blancs à la crinière flottante, brusques dans leurs mouvements, et dociles même dans leurs impatiences; les vaches dans les herbages, curieuses, et jetant à tous les passants un long regard doux et interrogateur, comme si elles voulaient savoir leur secret ou demander celui de la vie!... Tout cela plaît, intéresse, délasse, repose. Un sentiment de sérénité pénétre le cœur; la dure loi du travail se montre partout avec la récompense, et l'on devine enfin que c'est un bienfait plus qu'un châtiment. Rudes ouvriers des campagnes, ne regrettez pas vos pénibles labeurs! Nous envions vos fatigues, nous que la pensée tourmente, et qui labourons sans cesse la terre aride des études, sans y voir mûrir jamais l'épi qui donne le pain, la grappe qui désaltère.

Ainsi songeant, j'aborde un modeste jardin, au fond duquel une chaumière se cachait derrière des buissons de groseillers. Tout était ouvert, enclos, porte, fenêtres, et personne ni dedans, ni dehors, point d'enfants, point de chien.

Comment résister?... je ne l'essaie pas seule-

Numérisé par BPUN

ment ; j'entre, d'abord timidement, avec scrupule, puis, peu à peu enhardi et charmé, je parcours tout ce domaine en miniature, la maison, le parc, le potager, les cours, les étables. L'opulence ne se révélait nulle part, mais partout l'ordre, le soin, la propreté éclataient, même le confortable, car le pauvre peut l'avoir comme le riche et le sien compte double.

A le bien prendre, passé une certaine limite, très restreinte, le confortable n'existe plus; il se dévore, il s'anéantit par son seul développement, il étouffe dans sa graisse, absolument comme !.... Oh ! *Schocking !* quelle comparaison !... Mille pardons ; je ne puis l'éviter..., la voilà dans cette *box*. Sur ce lit épais de paille fraîche, à côté de l'auge toute pleine de petit lait et de pommes de terre bouillies, sommeille un *Hampshire* magnifique. Il ne peut plus se tenir debout, il ne voit plus, il ne sent plus ; à peine s'il respire.

Effet du confortable exagéré.... N'ayant jamais manqué de rien, il ne sait le prix de rien et manque de tout ; n'ayant jamais rien eu à désirer, tout lui reste à désirer.

Numérisé par BPUN

Comparez son destin à celui de l'honnête famille qui habite le compartiment voisin. Méchant grabat; garde-manger mal pourvu. Etendue sur le sol détrempé, une bonne mère truie donne le lait à ses petits; ils sont une douzaine, chacun tient *sa* mamelle entre ses petites lèvres roses, si gentiment gloutonnes! Comme ils sont heureux les treize, enfants et nourrice, en dépit du nombre fatal!...

A mon approche, la grosse mère soulève son grouin, entr'ouvre les yeux et m'examine... Ne serais-je point Croquemitaine, l'homme rouge au grand coutelas, un York-man affamé de jambons? Non, je n'ai ni le costume, ni la mine de l'emploi; rassurée, la nourrice pousse un harmonieux grognement de satisfaction, et quelques-uns des petits, effarouchés, ou rassasiés, se mettent à gambader avec des cris joyeux; ils vont, viennent, jouent, se font des niches, cabriolent sur la respectable matrone, sans façons, lui tirent la queue, lui mordent les oreilles, et celle-ci se prête avec bonté à tous leurs caprices.

Ils n'ont pas trop ceux-là; ils ont assez et la jeunesse et le contentement par surcroît.

Numérisé par BPUN

Enfance, « ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère, » il est à plaindre celui qui reste insensible à tes grâces ! Je ne me lassais pas d'admirer mes petits cochons, et eux-mêmes semblaient prendre plaisir à me montrer toutes leurs gentillesses ;.... mais il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte ; il me fallait songer au retour.

D'ailleurs je n'étais pas là pour m'amuser. En touriste consciencieux, pressé par l'heure, je voulais, je *devais* voir le plus possible dans le moins de temps possible.

Une voiture passe sur la route, au grand trot de quatre chevaux superbes, plutôt retenus qu'excités.... Si c'était !... précisément ; je lis sur la portière : Mail-coach-London ! C'est un dernier spécimen de ces malle-postes anglaises, jadis célèbres ! Voilà bien un attelage digne d'un prince, voilà le cocher traditionnel emmitouflé, impassible, majestueux ; voilà, tout autour de lui, l'impériale chargée, enguirlandée de voyageurs serrés et pressés, et dans l'intérieur, pas un chat ! Heureux gentlemen ! vous n'avez point une place à m'offrir là haut..., j'ai vu partir sans regret l'*ex-*

Numérisé par BPUN

press-train, je ne résisterais pas à l'attrait de cette course en plein air, par monts et par vaux....

Vains désirs! l'équipage s'éloigne, il disparaît..., je regagne la ville, en me rappelant les beaux voyages que j'ai faits avec les *briskas* de France, non moins rapidement entraînés par les robustes étalons du Perche, race héroïque entre toutes, la seule monumentale; on dirait les chevaux des Panathénées descendus de leur frise.

Etonnante élasticité de la pensée. En un instant, sans rien perdre du spectacle qui m'environne, sans quitter Douvres et ses pittoresques entours, j'ai revu mille lieues autrefois traversées; les moindres incidents de la route, les relais, les fugitives perspectives, les impressions effacées, tout reparaît; je suis à la fois dans les plaines monotones de la Champagne, à l'heure où l'ombre les enveloppe de poésie et de mystère; sur le Jura, quand le soleil se lève; je me sens emporté à travers les villes et les bourgades, j'entends le bruit des grelots, les cris des postillons, le claquement du fouet, je reconnais les lieux, les physionomies!...

Numérisé par BPUN

IX

Cependant le mirage se dissipe ; j'ai dit un adieu reconnaissant aux aimables habitants de Douvres et je me retrouve à Folkestone, au Pavillon-Hôtel, l'un des plus splendides du royaume uni, bien décidé à terminer cette journée en grand seigneur et à faire un repas de Lucullus, anglais toutefois, exclusivement anglais.

Brillat-Savarin, ce grand homme, plus cité que lu, n'a-t-il pas établi la vérité de cet axiôme : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. » Et pourquoi donc ai-je traversé l'Océan, au péril de mes jours, si ce n'est pour savoir *ce que sont* les Anglais? Non, je n'hésite pas !.. Hein ? qu'est-ce cela ? ma bourse, tu gémis, tu trembles, on t'a fait peur du Pavillon-Hôtel.. . Et quoi encore. *Tu quoque Marcellus !* Toi aussi gourmandise, tu murmures ; le régime britannique t'effraye.... Allons ! allons ! taisez-vous toutes deux. Ma conscience

Numérisé par BPUN

et mon estomac, ces deux puissances si souvent ennemies sont d'accord cette fois ; laissez-moi jouir en paix de cette harmonie inaccoutumée ; laissez l'observateur et le touriste, également affamés, satisfaire du même coup leur double appétit : Vous vous plaindrez après si !...

Sans achever ma phrase — il ne faut pas perdre son temps avec des ergoteuses péronnelles — j'entre. Un joli garçon en habit noir, en gants blancs, vient à ma rencontre et dès que j'ai prononcé le mot : *Dinner*, il me conduit dans une salle garnie de marbre blanc, avec de l'eau, du linge, des vases et tous les objets indispensables. Là je me débarbouille, je me lave, je me brosse, je.... bref, je mets à profit toutes les commodités du lieu, en donnant ma haute approbation à une prévoyance si hospitalière et si peu commune, bien que renouvelée des Grecs.

Pendant que je me livrais à ces ablutions antiques, ma table fut servie sur une terrasse, en face de la mer, très animée en ce moment par le départ des bateaux pêcheurs. J'accordai peu d'attention à ce mouvement, je l'avoue, tout entier à l'é-

Numérisé par BPUN

tude des problèmes nationaux et humanitaires compris dans une *Turtle sup*, un gigantesque *Rost-beef,* accompagné de petits pois gros comme des boulets de canons rayés, « suivis d'une *gooseberries tartle* et d'un pain de *stilton,* le tout amplement arrosé d'une *ale* pétillante !...

Eh bien ! je le déclare : le peuple anglais est un grand peuple, et sa philosophie culinaire mérite les hommages de tous les penseurs sérieux ! Quand on se nourrit ainsi, on se porte bien, et quand on se porte bien, on est bienveillant, juste, généreux. Bacon le prouve.... Jamais personne n'a raisonné avec plus de force et de rectitude d'esprit..., il est vrai qu'il n'agit pas toujours comme il raisonnait... Mais ces jours-là, il n'avait pas dîné au Pavillon-Hôtel, certainement. Pour moi, je ne me sentis jamais en disposition meilleure, jamais je n'éprouvai tant de bien-être, jamais l'âme et la bête, le corps et l'intelligence, ne me parurent dans un équilibre aussi parfait et ne secondèrent aussi bien l'un par l'autre le jeu de leurs ressorts. J'étais gai, confiant ; une fumée d'amour-propre me montait au cerveau !... Par la

Numérisé par BPUN

sambleu ! ce monde de misères et cette vallée de larmes ne sont déjà pas tant à dédaigner ! Vienne un pauvre, je verserai mon gousset dans ses mains tremblotantes de fièvre !... Vienne une belle dame, je serai galant !...

Il ne vint qu'un honnête rentier, officieux Cicerone, jaloux de faire aux étrangers les honneurs de son pays. Vénérable insulaire, vous aviez bien dîné aussi, j'imagine ! Que le *porter* vous soit léger et vous tienne en joie !

Je rencontrai ce brave homme sur la falaise qui est, paraît-il, la promenade du soir et le rendez-vous de la société de Folkestone.

Une foule de messieurs et de dames, allant et venant, isolés ou par groupes, sur un espace très restreint, avec cette contenance froide, empesée, cette tenue irréprochable appelée bon ton, telle est en tous pays la récréation des gens, « comme il faut. »

Folkstone, jouissait en plus ce soir-là d'un orchestre ambulant. Cinq ou six pauvres diables, de la race saxonne, de la tribu des *Wandergesellen* et de la famille des mineurs,

Numérisé par BPUN

Ecorchaient avec feu
Un air de Boieldieu.

Non, la rime a tort, une valse de Strauss, au grand plaisir des petites filles, qui sautillaient en mesure ou pas en mesure sur le gazon.

Dans tout cela, rien de local, rien de caractéristique, pas le plus léger trait anglo, pas un geste saxon, pas un air normand, ou breton, ou celte, ou d'Irlande, ou d'Ecosse.

Ces scènes inanimées, ces personnages officiels, on les voit sous toutes les latitudes, à tous les degrés; il n'est pas un cours ou un rempart, ou un boulevard, à la porte d'une petite ville, qui, vers le soir, en été, entre sept et neuf heures, ne présente le même spectacle.

J'aime mieux la mer; elle a le don de paraître toujours nouvelle sans changer jamais, c'est pourquoi, tournant le dos au *beau monde*, je me mis à contempler Thetys, la vieille déesse, éternellement jeune sous ses rides.

A parler franc, peut-être regardais-je plus loin encore, dans la brume, des terres invisibles, cher-

Numérisé par BPUN

chant un vallon caché, un frais ruisseau, une maison de bois derrière les sapins !

Mais le vieillard dont j'ai parlé, me prenant pour un Parisien atteint de nostalgie, crut que je voulais seulement consoler mon exil par la vue du promontoire de Calais, et, s'approchant de moi, doucement, il m'offrit sa longue-vue.... Elle est excellente, ajouta-t-il, et vous reconnaîtrez parfaitement les dunes de votre patrie !...

Je le remerciai, en lui disant que ma patrie ne se pouvait apercevoir des côtes d'Angleterre, même avec sa bonne lunette. Un long espace et de hautes montagnes l'en séparent !...

— Oh ! vous êtes un Suisse peut-être ?

— Précisément !. .

— Oh ! Wery well..., je connais votre pays et je l'aime beaucoup ! Oh ! beautiful country, indeed !

— Vous avez été en Suisse !...

Et là-dessus, nous voilà causant, comme d'anciens amis, des Alpes, des lacs, des glaciers, des cascades !...

Comment redire la douceur de cet entretien, et

Numérisé par BPUN

en même temps sa bizarrerie ! Mon interlocuteur savait à peine trois mots de français, j'en connaissais un peu plus de sa langue, mais je n'avais aucune habitude de m'en servir, et pourtant nous trouvions tous les deux un tel charme à mêler nos souvenirs que lorsque la cloche m'annonça l'heure du départ, le bon Folkestonien voulut m'accompagner jusqu'au quai. Je ne quittai pas le sol anglais sans avoir serré la main d'un ami !

1861.

Numérisé par BPUN

Numérisé par BPUN

UNE JOURNÉE EN ALLEMAGNE

Numérisé par BPUN

UNE

JOURNÉE EN ALLEMAGNE

I

« … Avant la naissance du monde !… Avocat !… ah ! Passons au déluge…. »

Eh bien donc, après le déluge, les hommes se mirent en tête de faire des briques, et avec ces briques de bâtir une tour si haute !… si haute !… « de laquelle le sommet soit jusqu'aux cieux. »

Alors sur toute la terre on parlait un même langage et une même parole.

Temps heureux ! Malheureusement il ne devait pas durer. Le Bon Dieu, craignant une esca-

Numérisé par BPUN

lade, renversa la tour, confondit le langage, et les enfants des hommes furent condamnés.... aux grammaires à perpétuité.

Certainement la désobéissance d'Eve et d'Adam a eu des conséquences bien tristes. Toutefois, pour ma part, je leur ai pardonné. Manger du fruit de l'arbre de la science, connaître la saveur du bien et du mal, devenir pareils à des dieux, la tentation était forte, trop forte pour une pauvre femme et pour un pauvre homme, nés de la veille, sans aucune expérience! Il faudrait s'étonner qu'ils eussent résisté, bien plus que de les voir tombés dans le piége.

D'ailleurs, ce goût du savoir qui nous est resté, peut passer pour une compensation suffisante à bien des maux, et le travail lui-même, paternel châtiment, ne procure-t-il pas des jouissances égales, sinon supérieures, aux plaisirs, peut-être un peu monotones à la longue, de l'oisiveté et de l'ignorance? Non, père Adam, mari docile et bon, notre exemple et notre excuse; non, charmante et curieuse mère Eve, je ne vous en veux pas. Je n'en veux pas même à ce subtil serpent dont la

Numérisé par BPUN

langue perfide a tranformé sitôt votre idylle innocente en une lugubre et sombre tragédie; il a fait son métier de Jago en conscience, avec talent; il a rempli le rôle qui lui était assigné. Sans lui et sans vous, chers parents, nous serions parfaits, il est vrai, mais l'espérance, ce puissant levier, ce bienfait incomparable, nous ne l'aurions pas, ni le mérite de vouloir, de chercher la perfection par notre propre effort. Allons! Tout compté, le docteur Pangloss ne se trompe pas : ce monde est le meilleur des mondes possibles..., en attendant l'autre.

Si le péché du Paradis me paraît véniel, en revanche, je trouve l'orgueil des fils de Noë digne d'une éternelle réprobation et les suites de leur faute à jamais déplorables. Les débris de la Tour de Babel couvrent la terre; il n'y a pas de contrée, pas de maison, pas de famille où l'on n'en trouve des morceaux, et partout ils répandent le trouble et la confusion. N'est-ce pas faute de s'entendre que les humains s'accusent, se déchirent, se maudissent sans cesse? Les guerres, les dissensions, les calamités publiques et particulières, ne sont-elles

Numérisé par BPUN

pas nées presque toujours et ne viennent-elles pas encore de quelques mots différemment compris ou mal interprétés....

Et la théologie !... Qui donc a changé en vampire avide la blanche colombe au rameau d'olivier, si ce n'est vous, traductions, explications, interprétations? Un seul texte clair, précis, intelligible à tous les hommes, n'eût permis ni doutes, ni commentaires. Le oui serait resté oui, et le non serait non. Que de douleurs épargnées ! Et de papier, et d'encre, et de larmes, et de sang, et de temps, et de vies !...

Pour moi, je n'ai vraiment connu le chagrin que du jour où un grand monsieur, en habit noir, en cravate blanche, m'a fait comprendre que tous les peuples ne parlaient pas et n'avaient pas toujours parlé le beau français de M. d'Ostervald. Mes jours s'écoulaient en paix ; je n'avais jamais entendu le mot *déclinaisons*, et en fait de *racines*, je n'imaginais pas qu'il en existât d'autres que celles des arbres et des plantes !...

Enfance heureuse, Babel t'a supprimée ! le grec et le latin te rongent, te dévorent.

Numérisé par BPUN

Puis vient l'allemand, buisson de houx sans fleurs, où l'on se pique les doigts....

Enfin, le mal est fait et nul ne le peut réparer. Il faut se résoudre à perdre la moitié de son existence à étudier des idiômes qu'on ne saura jamais, et à croire sur parole ceux qui font semblant de les savoir. Encore s'il ne s'agissait que de la parole écrite. Chaque langage et chaque dialecte possède assez de livres pour rassasier le plus intrépide lecteur. Mathusalem, en lisant nuit et jour, n'épuiserait pas une bibliothèque!...

L'ennuyeux, l'amer, le blessant, le provoquant, c'est de se trouver face à face avec son semblable, son frère, son ami, et de ne pouvoir lui dire :

« Bonjour camarade, comment te portes-tu ? »

Pour qu'il vous réponde :

« Merci ; pas mal et toi ? »

Chose curieuse! Cette démangeaison de parler, ce besoin d'échanger avec le premier venu des pensées et des impressions, sont naturels et innés chez l'homme, mais le langage ne l'est pas ; c'est un produit artificiel de l'éducation.

La nature nous donne l'instrument, mais il de-

Numérisé par BPUN

fruits de la confusion des langues? Peut-être y trouverez-vous quelque plaisir. Mal d'autrui n'est que songe et songe agréable le plus souvent. Riez sans scrupules, amis lecteurs, des ricochets involontaires et des quiproquos d'un touriste trop welsch, égaré parmi les Teutons. Et vous surtout, jeunes mortels favorisés par la sage prévoyance de vos pères d'un *change* avantageux, vous qui avez pu troquer votre français contre trois phrases germaniques, apprendre à dire! *Mein Herr* pour *Monsieur*, et *der Teufel* pour *Diable*, égayez-vous à mes dépens, je le veux, j'y consens. Vous n'auriez pas fait les bévues que j'ai faites, assurément; on ne vous aurait pas fait prendre, malgré vous, la gauche pour la droite, j'en suis d'accord et jamais, ô savants polyglottes, vous n'eussiez confondu *Kirche* et *Kirsche,* une église avec des bigarreaux, je ne le nie pas.

Oui — mais Friedrichshafen — résidence princière et port de mer sur le Bodensee vous serait peut-être encore inconnu, mais vous n'auriez pas dîné à l'*Ange* — *Engelshof*, n'est-ce pas? — servi par un chérubin descendu tout exprès des célestes

Numérisé par BPUN

régions.... Mais.... mais, n'in-ter-ver-tissons pas — voilà un mot qui sent l'allemand par sa douce euphonie — l'ordre des événements. En toutes choses, il faut commencer par le commencement.

II

Tout l'hiver j'avais ruminé ceci :

Voir Zurich, la ville du bon et brave Zwingle, l'antique cité toujours jeune, coquette et charmante, toujours industrieuse, toujours libre, à l'extrémité de son beau lac, large fleuve aux rives fertiles, et comme Genève, sa rivale, traversée par une claire rivière rapidement emportée, sans s'épuiser, sans se troubler jamais ; assister à la grande fête helvétique ; resserrer les liens de la vieille alliance ; fraterniser avec de chers *Eidgenossen* inconnus, vider la coupe fraternelle et en rapporter une, glorieusement conquise à coups de carabine, sans tuer personne ; boire de la bière allemande et du vin des collines de Winterthour ; respirer l'air instructif du Polytechnicum fédéral !... Que sais-je ? Cent autres choses délicieuses, des chants,

Numérisé par BPUN

des discours, des figures joyeuses et de jolies confédérées, aimables, avenantes, en beaux costumes et en longs cheveux enrubanés, tombant en riches tresses d'ébène et de soie, ainsi que les représentent les aquarelles de M. Lory. Plus encore : la Suisse entière réunie, fière, heureuse de sa prospérité et de son indépendance, forte dans sa petitesse par l'union, par le travail....

Et là-dessus mon imagination brodait des arabesques infinies.... La tête remplie de ce programme cent et cent fois parcouru, étudié, développé, agrandi, embelli, je ne me sentais plus d'impatience ! Que l'été me parut lent à venir et le printemps monotone. Un seul soin m'occupait: écarter les obstacles, aplanir les voies, mettre à part une à une les pièces de cinq francs nécessaires, indispensables, et il en faut beaucoup ! beaucoup ! car rien ne se donne aujourd'hui, pas même dans un tir fédéral et pas même l'hospitalité helvétique !...

Et pourvu qu'au dernier moment nulle anicroche ne survienne !...

Enfin, l'heure sonne, le signal est donné ; je vais

Numérisé par BPUN

partir... Me voilà parti. Dieux de l'Empyrée, recevez mes actions de grâce!

Au retour, je répandrai sur vos autels le sang d'une génisse blanche couronnée de fleurs....

Comme je vais m'amuser !...

Eh bien, j'y suis ; depuis cinq jours je cours la ville, les environs, je nage en pleine fête, je navigue au milieu des fleurs et des drapeaux ; je tire... et je ne tire pas mal ; je reçois de nombreuses et rudes poignées de main. Tout va à merveille ; tout réussit, temps splendide, joie universelle..., le rêve est... dépassé....

Oui..., et je baîlle et je m'ennuie ; le spleen s'empare de moi ; j'ai beau lutter, j'ai beau me battre les flancs, et m'adresser des philippiques dignes de Démosthènes, pour me prouver à moi-même que je m'amuse, que je dois m'amuser, que je ne puis faire autrement que de m'amuser é-nor-mément....

Que te manque-t-il, crétin, ignard, stupide animal ? De quoi te plains-tu ? Ton attente est-elle trompée en quelque chose ? Pensais-tu que le pays devait être plus magnifique?

Numérisé par BPUN

— Non.

— L'hospitalité plus large ?

— Non.

— L'accueil plus cordial ?

— Non.

— La fête plus élégante ou plus animée ?

— Non.

— L'enthousiasme plus général, la gaîté plus communicative....

— Non.

— Es-tu mal logé, mal nourri ? as-tu été trompé, volé, insulté, froissé, blessé, ou seulement heurté du coude dans la foule ?

— Non, mille fois non.

— Et bien alors, cuistre, amuse-toi ! amuse-toi ! amuse-toi !...

Et je ne m'amusais pas ; chaque soir je me couchais, fatigué, rendu, fourbu, et morose à rendre jaloux un Anglais. J'étais outré, furieux ; et volontiers je me serais administré une volée de coups de bâton, si la chose avait été possible....

Un seul parti me restait à prendre : celui de fuir.

Je me souvins qu'un mien camarade, plus malheu-

Numérisé par BPUN

reux, plus triste et par juste cause, s'ennuyait fort aux bains de Pfeffers ; je résolus de le rejoindre. Deux négations valent une affirmation suivant l'Académie ; nos deux ennuis pouvaient devenir une commune joie.

Fut dit ; fut fait.

A peine en route, un conducteur du train s'approche ; il me demande je ne sais quoi, car il parlait allemand, cela va sans dire. Je ne sais pas l'allemand, répondis-je d'un ton bourru, laissez-moi tranquille, et je me remis à fumer de rage dans mon coin.

L'honnête employé — il avait une mine ouverte et franche — ne comprenant pas non plus mon patois, insista du ton le plus doux que puisse revêtir l'accent germanique. Loin de lui en savoir gré, cela ne fit que m'exaspérer davantage et par je ne sais quel caprice de sotte colère irréfléchie, — ou quelque *lapsus linguæ* fatalement inscrit dès l'origine du monde dans le livre des destinées — au lieu d'une boutade romande, je lâchai un bon gros mot Italien.

« Oh ! répartit tout étonné et tout réjoui le bon

Numérisé par BPUN

contrôleur, parlate italiano signore? Benone? Potremo ciarlare un pochino. Asppettate... Torno subito. »

Il revint en effet, son service achevé, et tous deux nous voilà nous escrimant à qui mieux mieux dans une langue dont nous n'avions l'un et l'autre qu'une connaissance fort incomplète et peu ou point d'habitude de nous servir.

Je laisse à penser les pataquès et les barbarismes! Un Toscan en eût frémi. Pourtant nous y prenions un plaisir extrême. Pour lui, ancien soldat du pape, parler italien c'était retourner un moment aux beaux jours insouciants de la jeunesse, à la molle existence du *far niente* militaire. Moi, je me sentais renaître. Les vilains noirs brouillards accumulés sur mon cerveau se dissipaient peu à peu; la bonne humeur reprenait son empire et sous l'influence magique de sa baguette de fée,

Dolce color d'oriental zaffiro....

C'est le cas de citer le grand Florentin. « Une douce couleur de saphir oriental peignit de nouveau d'une teinte radieuse tous les objets à mes

Numérisé par BPUN

yeux.» Car les choses nous affectent différemment, bien moins par ce qu'elles sont en elles-mêmes, que par notre propre disposition intérieure. C'est l'angle sous lequel nous les regardons, l'état variable de notre vue qui les fait paraître tour à tour grises ou roses, brillantes ou ternes.

Autour de moi rien n'était changé ; mais mon œil l'était. Alors je compris la cause de ma tristesse. Je mourais d'inanition ; j'avais faim et soif... de cause rie, de bavardage, de paroles. La tour de Babel pesait sur mes épaules et m'accablait. Par une singulière fatalité, je n'avais pas eu depuis trois jours l'occasion d'échanger un mot avec un être humain. Personne ne parlait français dans mon hôtel, sauf le chef de l'établissement, Jupiter invisible dans son Olympe, derrière un grillage doublé de rideaux verts. En ville, je n'avais trouvé qu'un marchand de tabac qui pût me comprendre. Mais comme il avait profité de cet avantage pour me prouver qu'un honnête homme ne peut fumer un cigarre à moins de le payer deux francs, je ne crus pas devoir profiter de l'honneur trop coûteux de sa conversation.

Numérisé par BPUN

Au tir, beaucoup d'Eidgenossen sans doute connaissaient plus ou moins notre langage romand ; je n'en rencontrai pas ; le hasard, avec son ironie habituelle, me poussa au milieu d'*amis* exclusivement tudesques ; ce qui nous obligeait les uns et les autres aux exercices de la mimique la plus enfantine.

Ce retour à l'état primitif, en pleine civilisation, en famille pour ainsi dire, ne manquait ni d'originalité, ni d'agrément, et je ne sais pourquoi, au lieu d'en chercher le côté plaisant, je n'en vis que le revers. Avais-je marché sur quelque mauvaise herbe ?

> Ou quelque longue pluie, inondant nos vallons,
> A-t-elle fait couler mes vins et mes melons ?

Non, car *mon vallon* ne connaît ni les vignes, ni les melonnières. Ou m'étais-je, le jour de mon départ, par mégarde, levé du pied gauche ?

Ou la corneille avait-elle chanté sur mon toit ?

Je ne puis le dire. Seulement, lecteur, permettez-moi ce conseil : Si, par une raison quelconque, — ou sans raison — vous êtes troublé, inquiet,

Numérisé par BPUN

mécontent, *mal tourné* en un mot, comme je l'étais à Zurich, fermez ce livre, et ne le reprenez que lorsque vous vous sentirez « dans un de ces » moments heureux, où, dégagé de soins, content » de vos affaires, de votre santé, de votre maîtresse, » de votre dîner, de votre estomac », tel enfin que je me retrouvai après dix minutes d'entretien avec l'aimable ex-dragon pontifical ; « car il faut tout cela, » dit Beaumarchais, « pour être homme amusable et spectateur indulgent. »

Cependant nous arrivions à la station de..... L'employé me laissa pour vaquer aux devoirs de son office. J'entendais crier : Glaris, Wesen, Sargans, Chur, hier durch !..

Je devinai que cette invitation me regardait, mais abusant avec préméditation de ma qualité de *forestiere*, d'étranger et d'ignorant, je fis semblant de ne pas comprendre. Bah ! pensai-je, tout chemin mène à Rome ; on va également à Ragatz par Saint-Gall, et je ne suis pas sûr de trouver sur l'autre voie un conducteur qui sache l'italien.

Le train reparti, j'expliquai ma petite diplomatie à mon nouvel ami, et, grâce à son obligeance, elle ne m'attira ni difficultés, ni surcroît de frais.

Numérisé par BPUN

Mais vous pouvez faire mieux, ajouta-t-il. Au lieu de traverser la ville et les terres de l'abbé, venez avec moi jusqu'à Romanshorn, vous verrez la Thurgovie agreste et féconde — Frauenfeld et son clocher — puis la propriété de notre cher Herr Kern, qui représente si bien la Suisse auprès du monarque ci-devant son concitoyen et le nôtre. Je les connais bien tous les deux, allez! et ils me connaissent aussi. Pas fiers, ni l'un ni l'autre. Si jamais je vais à Paris, j'irai les voir!

— Oui, mais que ferai-je à Romanshorn?

— Vous prendrez le bateau à vapeur pour rejoindre à Rorschach le chemin de fer des Grisons; vous ferez ainsi une charmante promenade sur le lac, le long des beaux rivages que les riches Saint-Gallois ont couverts de villas et de châteaux.

— Vous êtes sûr que je n'éprouverai aucun retard.

— Parfaitement; le paquebot est dans le port, il nous attend pour partir. Je le vois tous les jours.

Soit, donc!.... Une fois Winterthour dépassé, maître chez lui, sur le Vereinigte Schweizerbahn auquel il était particulièrement attaché, mon com-

Numérisé par BPUN

plaisant compagnon m'installa dans la dernière voiture et dans le dernier compartiment du train — un compartiment de première classe — il ouvrit les portes sur la plate-forme, et je fus là dans un bon fauteuil, en plein air, en pleine campagne fuyante, déroulant devant moi ses tableaux variés.

Je ne voyageais pas ; je n'allais pas à la rencontre du nouveau et de l'inconnu, il m'arrivait et passait sans me laisser la moindre sensation de mouvement et de fatigue. J'éprouvais le charme du repos et le ravissement du rêve.... Les villages, les prés, les campagnes, les collines chargées de pampres verts ou de sombres forêts, venaient en ronde m'offrir leurs hommages et me montrer leurs grâces.... C'était une procession à mon honneur.... Si cela avait duré, je me serais cru une idole, un magot de la Chine..., je me sentais devenir Dieu.

Par bonheur, avant que la transformation fût irrévocablement accomplie, la locomotive s'arrêta, et trois cheminées de pyroscaphes hurlèrent en même temps.

Numérisé par BPUN

Dépêchez-vous, me dit l'obligeant conducteur en me serrant la main. Le bateau part à l'instant..., mais ne vous trompez pas.

— Tante grazie !.. Vi sono obligatissimo. Addio.

Et je lui serrais la main à mon tour et il me resserrait la mienne.... Je crois même que nous nous sommes tendrement embrassés, et qu'un pleur a mouillé nos paupières....

Mais la hâte, la confusion d'une arrivée et d'un départ immédiat..., le sifflet de satisfaction de la locomotive, heureuse d'avoir achevé sa course, les sifflets des *Dampfschiff*, impatients de commencer la leur, les cris des nautonniers, les clameurs des voyageurs effarés, ne permettent pas les longues effusions du cœur....

Je vais avec la foule...., je cours vers le port. Sur le premier paquebot on lit, peint en grandes lettres le nom :

« Lindau » !... Ce n'est pas mon affaire. Sur le second :

« Bregenz »..... Cela ne me regarde pas.

Comme il n'en restait qu'un, je ne prends pas la peine de déchiffrer le lieu de sa destination.....

Numérisé par BPUN

Evidemment celui-ci va à Rorschach !... D'ailleurs, deux vigoureux gaillards ont déjà les bras tendus pour retirer la planche, je n'ai que le temps de la franchir, et le capitaine, d'un geste noble, comme le patron des pêcheurs peint par Léopold Robert, donne l'ordre du départ. Vorwärts !.... et les palettes des roues battent l'onde indocile....

III

Sapristi ! me disais-je avec un soupir de contentement.... On est heureux d'être ingambe et leste ici ; les Allemands sont vifs ; avec eux il ne faut pas mettre deux pieds dans un soulier, et c'est bien gratuitement qu'on leur prête la grave et sage lenteur des ours. Enfin ! j'y suis, ils peuvent marcher.

Mais que fait donc le pilote ? Par quel caprice d'artiste se plaît-il à faire décrire au bateau cette courbe élégante qui nous éloigne beaucoup du rivage helvétique. Oh ! certainement, il perd de vue notre but..., il lui tourne même le dos.

— Ah ! ça, che vuol dire questo ?

Numérisé par BPUN

J'oubliais que le défenseur du pape n'était plus là.... N'irions-nous pas à Rorschach par hasard ?

J'interroge le capitaine..., il lève les épaules et me plante là..., je m'adresse à un matelot, puis à un autre, puis à un autre, puis à un passager...., puis à une passagère, à tout le monde enfin, en suivant le tour du pont, et j'obtins cette seule et unique réponse, quand on me répondait :

« Kann nüt welsch !.. »

Cependant nous filions droit au large plein Sud. Je commençai à m'inquiéter sérieusement. Sur quels rivages inhospitaliers la destinée allait-elle m'abandonner, sans porte-manteau, sans passe-port, au milieu d'une population peut-être sauvage et à coup sûr incapable de me comprendre? Ma bourse épuisée ne pouvait me fournir de longues ressources ; or, point d'argent... point de Suisse, et toute porte est close. Point d'Allemand non plus, ni de logis, ni de souper !... Sans ce talisman, l'homme est livré aux bêtes fauves !...

Je pensais cela mélancoliquement, et deux vraies bêtes fauves vinrent se jeter dans mes jambes. Etait-ce un présage ? D'effroi, je fis un bond en arrière, lorsque j'entendis une voix :

Numérisé par BPUN

—N'ayez bas beur, ils sont bas mégeants di-tout. A ces paroles, rassurantes pour moi, plus encore par leur forme française que par leur sens, je me retournai et je vis à demi caché derrière une grande cage d'osier, qu'il venait d'ouvrir, un petit vieillard à la mine futée, au regard sournois et intelligent. Avant que j'eusse le temps de répondre, il reprit.

— Ce sont tes cheunes lions, pien doux ; che les méne à Stuttgard, au chardin du roi, ils chouent comme tes petits chiens !... Chouez afec eux !...

Mais je ne songeais qu'à la chance inattendue de rencontrer un interlocuteur, un interprète et au besoin un avocat, un guide.

— Vous parlez donc français, vous, lui dis-je tout joyeux.

— Fous foyez, chai peaucoup couru tans le monde pour mes affaires.

— Ah ! vous êtes négociant.

— Marchand de petits ognons te Pâle, que che vais hacheter tans le Wurtemberg, et aussi — chénéralement de doutes les fleurs et blantes d'acrément. Dulipes, garottes, joux-bommés, frisés et

Numérisé par BPUN

autres salades, renoncules, rosiers, pommes de terre chamais malates, ça bour sûr, caranti ! enfin toutes les chraines bossibles et imbossibles, konnues et inkonnues. Foulez fous foir mon katalogue !...

— Merci, une autre fois..., je demeure loin d'ici, moi !...

— En Vrance !...

— Non, en Suisse, au canton de Neuchâtel !

— Jistement, chi fas dous les ans teux ou drois fois ! Chi connais doutes les fillages.

— Et bien..., quand vous viendrez dans le mien je vous achèterai des fleurs. En attendant, dites-moi où nous allons !...

— Où ? barpley ! à Friedrichshafen ! fous tevez le savoir !...

— Précisément, je ne le savais pas et je suis fort aise de l'apprendre.

Alors, je lui contai mon embarras.

Consultation faite avec divers *Seefahrer*, il me rapporta plusieurs nouvelles consolantes.

Premièrement, je ne m'étais pas trompé de bateau — il n'y en avait point à Romanshorn pour

Numérisé par BPUN

Rorschach — ou du moins il n'y en avait plus depuis quelques jours, ce qui expliquait l'erreur de l'employé du chemin de fer et l'excusait.

Secondement, je pouvais trouver à Friedrichshafen le paquebot de Suisse, prêt à partir. Nous étions en avance, une brise favorable nous aidait. On le manquait d'ailleurs rarement, pour ainsi dire jamais.

Enfin, dans tous les cas, un autre bateau partait à trois heures pour Rorschach, et le capitaine promettait d'user de toute son influence auprès du chef de la police wurtembergeoise pour suppléer à l'absence de papiers officiels.

Ainsi tranquillisé sur mon sort, je pus jouir de cette traversée charmante et des beautés du panorama qui m'entourait.

Toutefois, je désirais ardemment éviter une station forcée d'une demi-journée sur les terres de S. M. Charles et, à mesure que nous approchions, mon œil s'arrêtait avec plus de fixité vers le port où chauffait le Dampfschiff saint-gallois... Déjà je voyais les maisons de la ville s'élever et derrière elle les plaines disparaître..., déjà j'apercevais

Numérisé par BPUN

distinctement la jetée, et près du quai une cheminée immobile d'où sortait une noire fumée...

— Allons ! me dit le petit homme, fous avoir le temps, la fapeur il aitre bas barti !

— Encore une minute ou deux, en effet..., nous la touchons... Et voici, un bruit strident me déchire l'oreille, la lourde machine s'ébranle..... En vain notre Schiffs-Meister prend son porte-voix et fait des signaux. Au moment où notre bateau s'arrête, l'autre s'éloigne en nous longeant à babord — ou à tribord — avec la majestueuse sérénité du fatal : Non possumus !...

O jouets que nous sommes du destin ! Le vent souffle et la girouette tourne. Quelques secondes de plus ou de moins, et le char se lance dans une autre voie, et la locomotive prend un embranchement !... Un accident jette Télémaque dans l'île de Calypso — et sans Mentor — un autre accident — il n'en serait jamais sorti. Nous ne voulons pas aller là, non, c'est décidé, et le sort nous y pousse. Il nous plaît de partir, notre raison le demande, notre volonté l'exige, et un fil d'araignée nous retient....

Numérisé par BPUN

Cependant, tout se lie, tout se suit, tout s'enchaîne.

De la moindre de nos actions, libre ou forcée, naissent des conséquences inévitables ; chacun de nos pas ouvre un sillon et y laisse le germe de fruits amers ou savoureux qu'il nous faudra récolter.

Qui dira ce qui me serait arrivé, prenant un autre chemin ?

IV

La journée était belle, la police bien disposée. Le petit colporteur ayant exposé ma position et plaidé ma cause avec une éloquence sans doute irrésistible, *der Hauptmann-Direktor* daigna en rire dans sa moustache grise et de sa rude voix de basse-taille, adoucie autant que purent le permettre un larynx teuton et de vieilles habitudes de commandement, il m'adressa un discours que mon interprète me rapporta ainsi :

— Bour cette fois c'est pon ! Hallez fous bromener bardout où fous foudrez..., et hamussez fous pien !

Numérisé par BPUN

— Merci ; vous m'apporterez des petits oignons cet automne.

— A fôtre serfice, pien tu plaisir !

Et je fis mon entrée dans Friedrichshafen.

Dix heures sonnaient au clocher de l'église, je comptai les coups aisément, comme s'ils avaient été frappés en pays français sur un timbre de Morez, et tirant ma montre jurassienne, je constatai qu'elle s'entendait à merveille avec les horloges tudesques. Cela me fit plaisir ; je me retrouvais en pays de connaissance. L'art de mesurer les heures avait échappé au désastre de Babel !... Chose extraordinaire quand on y pense ! Pourquoi les mêmes chiffres et des mots différents ?...

Remis et reconforté par cet incident si futile et si naturel, je marchais le nez au vent, les yeux ouverts, regardant, observant, furetant comme un chien en quête..., et moi-même objet de curiosité pour les rares habitants inoccupés de la ville..... Tout à coup j'entends derrière moi très distinctement prononcé :

« Paie tes dettes ; paie tes dettes. »

Je me retourne..., je ne vois personne. Les oreil-

Numérisé par BPUN

les m'ont corné, me dis-je. Qui diable parlerait si bien français ici....

Je reprends mon chemin, et bientôt de droite, de gauche, d'en haut, d'en bas, de chaque maison, de chaque fenêtre me vient en chœur ce même conseil ironique : « Paie tes dettes. Paie tes dettes ! » Pour le coup, je me crus le point de mire d'une mystification générale, d'un complot, et j'allais répondre sur le même air :

— « Je n'dois rien. Je n'dois rien. Je n'dois rien ». Quand je reconnus que cet avertissement charitable, mais hors de saison, partait de petites cages d'osier suspendues aux balustrades et aux volets, et m'approchant, j'aperçus dans une de ces cages à ma portée, une pauvre caille blottie sur un lit de fin gravier.... Tout s'expliqua.

Les Friedrichshavenois élèvent des cailles, comme ailleurs on a la passion des serins, des linotes et des bouvreuils. Singulier goût, en vérité! Quel charme les bons Allemands peuvent-ils trouver à ces trois notes monotones, si welches, que dans notre langue romane elles ont un sens parfaitement clair! Paie tes dettes!.... Serait-ce par amour du français ?

Numérisé par BPUN

En tous cas, je me sentis de plus en plus réjoui et, pour ainsi dire, de plus en plus chez moi. Encore un point sur lequel la Tour de Babel est sans pouvoir. Les loups hurlent partout de même et les cailles wurtembergeoises ont conservé le pur accent gaulois.

Sur ces entrefaites, des bruits confus et stridents attirent mon attention. On dirait une montagne qui s'écroule, ou des flots en fureur roulant des galets sur le rivage ; ce sont les enfants qui sortent de l'école. Ici, de nouveau, l'unité de la race l'emporte, le langage universel triomphe. Je reconnais ces cris, ces exclamations, ces hourrah ! il s'y mêle bien par ci, par là, des sons dont ma mémoire n'a pas gardé l'écho, mais le fond est le même, c'est la même chanson ; il me semble revoir mon jeune âge et mes jeunes camarades, et les taloches, et les rires, et les culbutes !...

Rien de changé ! La bande turbulente s'éparpille, se divise, les groupes se forment, les affinités se rapprochent, les antipathies se repoussent..., à moins que.... Justement : Deux mots à l'oreille, je comprends : rendez-vous donné ! Au bord du

Numérisé par BPUN

lac, plage unie, endroit écarté. Deux grands de mauvaise mine marchent en tête; ceux-là ne se battront pas, ils excitent, ils provoquent. Triste engeance de tous les pays..., lâches et hargneux ! Sans eux les petits se seraient embrassés; ils n'osent et par fausse honte, pif, paf — la danse commence, et les coups de poings, et les horions — trois contre un, le plus faible.... Toujours comme partout.... Enfin le battu s'esquive et les vainqueurs, fiers de leur bravoure, vont se baigner. Je les suis. Une fois leurs habits ôtés ils n'ont plus rien d'allemand; toute nationalité a disparu. Ce sont de petits hommes, maigres, longs, effilés, à tête ronde et non carrée, quoi qu'on dise, tout semblabes à ceux qui pullulent sur la surface du globe. Nulle différence; et pourtant ceux-ci comme les autres, grandis et duement imbibés de tous les préjugés patriotiques, se croiront un jour obligés de dédaigner, de haïr, de tromper, de tuer au besoin, tous les humains, leurs frères, qui ne donnent pas aux mêmes objets les mêmes noms, au même sac la même étiquette !

O Tour de Babel ! Tour de Babel !

Numérisé par BPUN

Dans leur Bodensee, ces écoliers *in naturalibus* me représentent des compatriotes; je crois assister aux ébats nautiques des polissons de mon village. Pour compléter mon illusion, les jeunes tritons, stimulés par ma présence, déploient avec complaisance tous leurs talents, font leurs plus beaux tours, évidemment jaloux d'attirer mon attention et flattés d'obtenir un sourire approbateur. A l'entraînement du jeu se mêle une certaine préoccupation vaniteuse de pose et d'effet. Cela non plus n'est pas nouveau sous le soleil, ni particulier aux collégiens de Friedrichshafen.

Enfin, les petits amphibies sortent de l'eau, ils reprennent leur costume officiel de futurs citoyens allemands. Aussitôt la bonhomie enfantine disparaît, la sympathie s'efface; aux regards obliques, inquisiteurs, soupçonneux qu'ils me jettent en s'éloignant, je devine une hostilité native, hélas, déjà profonde et sans doute incurable.

Tout à l'heure, j'étais pour eux la foule, le public, c'est-à-dire le succès, la gloire, la récompense. Maintenant, ils se disent peut-être, retournant le mot triste d'un des nôtres : Que nous veut celui-là?

Numérisé par BPUN

Ce n'est pas une bête ; ce n'est pas un homme ; je crois bien que c'est un Français.

La bonne nature ignore ces divisions impies. Elle répand ses bienfaits et ses splendeurs sur tous les peuples, sans leur demander quelle langue ils parlent, ce qu'ils croient ou ce qu'ils pensent. Chaque pays a sa part ; le fleuve bienfaisant baigne des rives ennemies et les arrose avec une égale abondance. De l'un à l'autre bord les oiseaux vont chanter et faire leurs nids à la barbe des douaniers et des gendarmes.

N'est-ce pas la même terre, leur domaine ; ne retrouvent-ils pas les mêmes arbres, les mêmes herbes et les mêmes insectes à dévorer ?

Dès que je fus seul sur la plage déserte, je ne me sentis plus ni isolé, ni vagabond. Le murmure des petites vagues qui viennent doucement mourir sur la plage, je le comprends ; vieille chanson souvent entendue. Cette bergeronnette svelte et gracieuse, qui sautille, s'en va, revient, m'attend, me dépasse, n'est-elle pas aussi une ancienne connaissance? Et ces canards endormis dans les roseaux !... Où les ai-je vus ? Ah ! je me souviens ! auprès de la mare

Numérisé par BPUN

du Presbytère. Puis un églantier de loin me sourit et me fait un petit signe d'amitié..., en bon français. Les libellules au fin corsage azuré, aux ailes diaphanes, me glissent dans l'oreille des mots qui réveillent bien des rêves... Et, Dieu me pardonne, un taon trop familier, vieil ami toujours importun et besogneux — qui n'en a de ceux-là? — vient sans façon sur ma main prendre son déjeûner en passant!... Et les lointaines perspectives m'ouvrent les bras, et les grands nuages blancs, messagers des mondes, me crient sans s'arrêter : Tout va bien là-bas ! Samuel a rentré ses foins et la vache noire a fait le veau !

Puis encore, ces villas avenantes, ces grasses fermes, cette antique et massive abbaye... Chut ! chapeau bas !... cette abbaye s'appelle château et château royal, s'il vous plaît: *Kœnigs-Schloss*, en dépit de sa tournure bourgeoise, patriarcale et paterne, en dépit des deux tours de minaret, minces et hautes qui s'efforcent en vain de le rendre élégant. Ces tourelles couronnées de dômes arrondis et brusquement relevés en flèche dans le style mauresque, ont l'air exotique et embarrassé

Numérisé par BPUN

de jeunes personnes égarées en terre inconnue ; celui que je devais avoir moi-même. Elle n'ont pas appris l'allemand non plus, les frileuses filles de l'Orient, et, me voyant étranger, elles semblent m'adresser le doux *Salam-alaïkom* de leur pays.

Si l'architecture de cette demeure seigneuriale n'offre aucune beauté, par contre la position, les jardins, les ombrages en sont admirables. Séduit et charmé, oubliant quels hôtes illustres l'habitaient, je m'avançais dans l'espoir de parcourir au moins les cours et les terrasses. Mon esprit dans ce moment était à cent lieues des réalités sociales et je ne pensais pas plus à l'histoire de Babel que si c'eût été un conte. Déjà j'avais dépassé trois factionnaires, échelonnés le long de l'avenue et si immobiles que je les pris pour de simples mannequins habillés ; pas un poil de leurs longues moustaches rousses n'avait remué. Superbes grenadiers d'ailleurs, et d'une tenue irréprochable. Le quatrième, plus voisin de la grille, en me voyant, sort de la guérite, raide comme un bonhomme de carton mu par un ressort et, partant du pied gauche, il fait trois pas en avant, *une*, *deusse*, *troisse*, puis re-

Numérisé par BPUN

prenant la position militaire, le fusil au bras, le petit doigt de la main droite sur la couture du pantalon, il me débite en son dialecte une harangue de circonstance.

Au ton poli de l'orateur, je suppose qu'il vient me complimenter de la part de ses maîtres, je m'incline et je poursuis. Alors cet automate subitement galvanisé, furieux, d'un bond se campe au milieu du chemin et avec un terrible : *Saprement*, croise baïonnette devant moi.

A la bonne heure ! voilà qui s'appelle parler. Je comprends ce langage ; il signifie partout :

« Mille pardons, monsieur ; soyez assez bon pour ne pas aller plus loin ; la princesse repose et ne peut recevoir personne ; elle me charge de vous témoigner tous ses regrets. »

— Parfaitement, mon ami. Il fallait donc le dire tout de suite. Je repasserai.

V

Cet épisode ne me laisse aucun regret. En me rendant au château, je cédais machinalement à ce·

Numérisé par BPUN

penchant niais et irréfléchi qui entraîne les hommes vers ce qui brille, vers la richesse, vers le pouvoir, c'est-à-dire vers l'apparence du bonheur. On a beau se raisonner ; la satisfaction pleine, facile des besoins matériels, le luxe, le superflu, l'excès, nous représentent toujours une chose digne d'envie et de respect. Dévots à la fortune, nous ne la rencontrons pas sans lui offrir par habitude un grain d'encens. Ce qu'on va voir et admirer au loin, ce qu'on veut connaître, ce sont les édifices des grands, les palais de marbre et d'or, les somptueuses habitations. Des chaumières valent-elles la peine qu'on se dérange ? chaque contrée a les siennes et toutes se ressemblent, au moins par le dénuement, par l'égalité de misère.

Et la simple ferme avec son fumier, son enclos, un brave chien pour toute garde d'honneur, la porte toujours ouverte, en quoi pourrait-elle nous charmer ? Nous en sortons, nous y sommes nés, et tous nos efforts ont eu pour but de la transformer, de l'agrandir, d'enfler la pauvre grenouille jusqu'à ce quelle soit grosse comme le bœuf du voisin !... Heureux voisin ! Heureux bœuf ! Quand

Numérisé par BPUN

donc le serons-nous comme eux et ferons-nous envie à notre tour aux passants, aux touristes, aux voyageurs ? Quand donc s'arrêteront-ils pour solliciter humblement l'honneur de visiter nos lambris et notre parc?... Et quand donc aurons-nous un valet en livrée pour leur répondre: Non, son Excellence digère!...

Voilà l'idéal inavoué, secret, de nos convoitises, voilà ce qui séduit la foule et l'attire aux portes des châteaux. Magnifique grenadier, je te remercie; ta baïonnette m'a rendu à moi-même et à mes goûts campagnards.

Un sentier sinueux se déroule au milieu des luzernes et des esparcettes touffues qui l'envahissent et le couvrent à l'envi. Combien je le préfère ainsi négligé et sauvage, à ces allées de bon ton, ratissées et tondues, où pas une pauvre petite herbe n'ose germer et fleurir !

Il m'appelle, il me tente et je vais me perdre avec lui sous les ombrages des vergers; de tous les côtés d'immenses cerisiers laissent tomber jusqu'à terre leurs branches chargées de fruits mûrs. Çà et là des paysans avec leurs familles font

Numérisé par BPUN

la récolte. Le père et les garçons sur le haut des échelles chancelantes, la mère au pied de l'arbre arrangeant les corbeilles, et les enfants sur le gazon, plus contents que des rois.

Les belles quenouilles brunes et luisantes me faisaient venir l'eau à la bouche, comme on dit, et je ne voudrais pas affirmer que, si j'avais été seul, j'aurais résisté à la tentation d'essayer, à mon profit, le mérite des systèmes socialistes vantés par Proudhon. Ma canne à corbin était justement faite pour cela, et jadis — il y a longtemps hélas ! — j'avais su m'en servir à cet usage sans trop de scrupules.

La conscience ne tarda pas à mettre son holà sur ces velléités coupables, réminiscences du jeune âge..., et d'ailleurs je n'étais pas seul. Ce n'est pas que les braves gens épars autour de moi eussent l'air avares, défiants et jaloux. Ils me saluaient, au contraire, de la manière la plus affable et leurs regards semblaient m'inviter à partager leur joie et leur trésor. Ah ! si j'avais su l'allemand !...

Ne le sachant pas, je dus me contenter du plaisir des yeux. Voir c'est avoir, dit un proverbe,

Numérisé par BPUN

peut-être mieux encore, puisque c'est jouir du bonheur des autres. En admirant les groupes animés de cette scène agreste, j'oubliai bien vite une sotte gourmandise.

Est-il un tableau plus consolant que celui de l'homme satisfait recueillant le prix de ses soins!

Les récoltes *aériennes,* si je puis ainsi dire, sont surtout charmantes à voir ; elles donnent une impression de fête et de récompense, tandis que les travailleurs péniblement courbés vers le sol inspirent de la tristesse. On sent leur fatigue ; les reins font mal et la parole biblique revient à la mémoire : la terre sera maudite et elle produira des épines et des chardons. En outre, au point de vue pittoresque, je ne sais rien de plus laid que ces formes humaines pliées en deux, la tête en bas comme les animaux.

Certains anatomistes ont prétendu — et récemment encore — que l'homme par sa conformation était primitivement destiné à marcher à quatre pattes.

J'ai même connu un célèbre médecin qui, pénétré de cette lumineuse idée, s'exerçait dans son

Numérisé par BPUM

cabinet à cette position, suivant lui normale. Quelle folie n'a pas une place toujours prête dans le cerveau des hommes ! Mais comme un rude logicien se contenta de marcher devant le sophiste qui niait le mouvement, il suffit de se tenir debout pour répondre aux prôneurs du système quadrupède ou quadrumane, c'est-à-dire, ni l'un ni l'autre et tous les deux ensemble.

La question dans ce moment se présentait à moi sous sa double face avec toute son évidence. Deux ou trois pauvresses dans un champ se traînaient sur les genoux et sur les mains pour en ôter les cailloux et arracher les mauvaises herbes, et tout à côté une jeune fille, se levant sur la pointe des pieds, la tête légèrement penchée en arrière et les bras élevés, cherchait à atteindre la branche d'un cerisier. Elle n'était peut-être pas plus belle que les autres, ses camarades probablement, ni mieux faite, ni mieux mise. Et quelle différence pourtant ! Autant le mouvement de celle-ci paraissait gracieux, souple, élégant, naturel, autant la tournure des premières était contrainte, forcée, contre nature, et en même temps grotesque et

Numérisé par BPUN

monstrueuse, affligeante et risible ; il fallait un effort de réflexions pour reconnaître en elles des femmes, images de Dieu, les filles d'Eve et les sœurs des anges. Par contre, tous ces titres, tous ces attraits se révélaient dans la jolie cueilleuse de cerises. Je n'en pouvais détacher mes yeux et la coquette le vit bien ; elle prolongeait à plaisir ses efforts, et, dédaignant les fruits à sa portée, ne voulait que les plus éloignés et les plus beaux.

Appuyé sur le rebord d'une petite porte en bois, d'un clédard, comme on dit au Jura, je la regardais avec ravissement..., du coin de l'œil, à la dérobée ; elle me regardait aussi, et par hasard nos regards se rencontrant, un fin sourire, un signe amical établirent entre nous le fil électrique de la sympathie humanitaire.

Cependant les rameaux inférieurs se trouvaient dépouillés et la rieuse enfant, je ne sais pourquoi, hésitait à se servir d'une échelle déjà placée ; elle avait beau tourner, se grandir, sauter, les cerises lui échappaient et je la voyais considérer tour à tour avec envie et regret sa corbeille à moitié vide et les grappes rouges du sommet de l'arbre.....

Numérisé par BPUN

Alors, sans préméditation aucune, brusquement, la barrière, cédant à la pression de mon corps, s'ouvre, et tout trébuchant me voilà lancé dans le verger. Si j'avais été jeune, cette entrée à la Jocrisse m'eût intimidé ; je n'en fis que rire, et grimpant sur l'échelle comme Rousseau..., mais je ne suis pas Jean-Jacques et ma simple paysanne n'était pas une noble demoiselle Galley. Ni son imagination, ni la mienne, mal à propos échauffées de rêves érotiques, n'allèrent au-delà de ce que comportait la situation : une bonne rencontre franche et cordiale, une halte à l'ombre de deux voyageurs par hasard réunis un instant sur le carrefour où se croisent leurs chemins. Rien de plus, rien de moins. Et c'est assez pour redonner du courage, pour ranimer la foi, toujours prête à s'éteindre, la foi au lien fraternel des pauvres êtres débiles que Babel a séparés !

Un peu d'aide fait grand bien ; à nous deux le panier fut bientôt rempli ; j'aidai l'ouvrière à le placer sur sa tête et prête à s'éloigner, elle me tendit la main en disant :

— Danke vielmal !

Numérisé par BPUN

Ces mots me rappelèrent que nous ne parlions pas la même langue. Je n'y songeais plus. Ne venions-nous pas de causer longtemps et ne nous étions-nous pas entendus ?

VI

Une des heures les plus agréables, l'été, à la campagne, est celle qui suit le repas du milieu de la journée. La moitié de la tâche est accomplie ; une nourriture saine a réparé les forces ; le corps et l'âme en bonne harmonie se communiquent une douce quiétude. Si la chaleur trop vive, ou le travail pénible du matin, ne permet aucun exercice, on fait la sieste au frais, et un demi-sommeil, sans rêve, délasse les sens et l'esprit. Dans les climats tempérés et pour les ouvriers sédentaires, une courte promenade, une flânerie nonchalante vaut mieux. Chacun va à ce qu'il préfère. Celui-ci visite le jardin et celui-là les abeilles ; la mère prévoyante inspecte les salades et compte les choux, espoir de l'hiver, pendant que les enfants prennent

Numérisé par BPUN

leur dessert aux dépens d'un buisson de groseillers. Un voisin passe et s'arrête. On se dit bonjour ; on répète les nouvelles. — La moisson sera belle et la vigne promet. — Beau temps ! Bonne année, Dieu merci ! — A propos, vous savez : le fils à Jacob s'est engagé. Un coup de tête. La Bäbely en pleure toutes les larmes de son corps. Ah ! si jeunesse savait !... Que Dieu vous garde voisin de pareil malheur. Et tout le monde en veut de cette marmaille ingrate et légère ! Au revoir ! — à tantôt.....

Tantôt, ce sera le soir, le repos plus complet, mais plus affaissé, plus triste. La nuit arrive avec ses impressions graves ; un jour a fini, sait-on ce que vaudra le lendemain ?

Entre les deux il y a pour ainsi dire solution de continuité, suspension de la vie. A midi ce n'est qu'un entr'acte, un intermède rapide, fugitif, et pour cela séduisant comme toutes les choses délicates et passagères.

On n'a pas le temps d'appuyer et de s'appesantir ; le devoir attend ; il faut saisir au vol cette minute de rafraîchissement et en savourer les déli-

Numérisé par BPUN

ces ; elle appartient à la famille ; elle est la petite fleur un instant épanouie, trop souvent négligée, du soleil et du travail. Hâtons-nous, respirons ses parfums ! Assez tôt l'ombre viendra livrer les hommes aux entraînements de la société, aux dissipations stériles et mauvaises du cercle ou du cabaret et les femmes aux dangers de l'oisiveté et des longs entretiens à voix basse, sous les peupliers solitaires. C'est l'heure où les races hypocrites, amies des ténèbres, prennent leurs ébats ; les chauve-souris poursuivent les mouches attardées, le hibou crie dans la forêt, — le grand-duc se met en chasse et Don Juan sous le balcon chante et soupire ! Gare aux jolies phalènes crépusculaires !...

Lumière et franchise, ce sont deux sœurs ; elles marchent de compagnie, et les grands et les petits bonheurs, — il y en a de toutes les tailles, comme il y en a pour tout le monde, — leur font cortége. La gracieuse vierge aux cerises, une vraie Madone, m'avait fait sentir leur présence et à chaque pas je les retrouvais dans mainte scène naïve et intime de l'après-dînée. Les abords de la petite ville, si mornes et si déserts tout à l'heure,

Numérisé par BPUN

s'étaient animés comme par enchantement; une foule nombreuse allait et venait par les sentiers, par les enclos, et toutes les figures montraient un air de bonne humeur et de bien-être réjouissant à voir.

Sur ce tableau et sur cette apparence, volontiers j'aurais inscrit dans mes tablettes : à Friedrichshafen, en Wurtemberg, tous les habitants sont heureux, satisfaits et bienveillants les uns pour les autres.... Et pourquoi cela ne serait-il pas vrai là et ailleurs ? En vérité, je n'y vois aucune impossibilité. Au contraire, il pourrait, il devrait en être ainsi partout... La nature le désire et Dieu le commande !

Mais, mais..., beaucoup de mais se pressent ici sous ma plume et demandent audience.... Je n'en veux admettre aucun. Oui, c'est votre faute, mortels insensés, mortels coupables, si la paix a disparu de la terre. Qui vous poussait à élever Babel? Qui vous.... Personne me m'écoute, un à un les auditeurs qui m'entouraient disparaissent et rentrent dans leurs demeures obscures. Le marteau frappe le fer sur l'enclume, la scie grince, la lime gémit, le rabot pleure....

Numérisé par BPUN

Allons dîner à mon tour.

A ce propos, d'où vient qu'en tous pays les dîners s'échelonnent et se superposent comme les classes et les rangs ? Quand les petites gens mangent à midi sonnant, les gens *comme il faut* se font servir à une heure, et les gens *tout-à-fait* comme il faut, à deux heures. Dans les capitales, même progression, le menu peuple dîne à quatre heures, les modestes rentiers à cinq, les gros négociants à six, la noblesse à sept et enfin, huit heures c'est le *nec plus ultra* du genre superfin, le suprême bon ton. Après cela on ne dîne plus, on soupe.... et encore ici, dans un certain monde, ce monde nocturne qui se fractionne par quart et par demi, on retrouve la règle. Souper avant minuit, fi donc ! Ce serait déroger.... Bon pour des fils de boutiquier qui se croient grands seigneurs. Les reines de la mode ne se mettent à table que lorsque le jour va paraître !...

Bizarrerie ! Caprice ! Besoin de se distinguer ! Ne pouvant faire mieux, on veut faire autrement.

D'où vient cela ? Je ne résous pas le problème; je le pose seulement et je passe, en protestant,

Numérisé par BPUN

toutefois, que si je vais dîner après tous les bourgeois de Friedrichshafen, je n'y ai pas mis la moindre prétention.

Mais où dînerai-je? Question plus intéressante et qui réclame toute mon attention. Cherchons.

Le premier hôtel que je découvre, a pour enseigne les *Armes de là ville*, c'est le *Stadt-Hof*. Son propriétaire, debout sur le perron, fume gravement une énorme pipe de Nuremberg. Sa panse rebondie et sa face rubiconde rendent un éclatant témoignage aux mérites de la cuisine et de la cave. Je me sens attiré vers lui. Cependant, avant de se décider, il faut voir.

Poursuivons. Voici le *Gasthof zum Storch*. La Cigogne est un bel oiseau et utile. Les riverains des marais aiment à vivre sous sa protection, mais elle prend des couleuvres pour des anguilles et des crapauds pour des huîtres.... Confusion peu appétissante. D'ailleurs, elle aussi, elle surtout, me traiterait en étranger; ses pareilles n'aiment pas les montagnards. Et puis, Storch est un si vilain mot.

Engel, au contraire, quel nom charmant, doux,

Numérisé par BPUN

plein d'harmonie et de grâce ; il descend du ciel et y fait remonter la pensée.

Où peut-on être mieux qu'avec les anges ?

Par malheur celui dont le *Schild* me représente l'image ressemblante n'a rien de séduisant. La maritorne du logis a sans doute servi de modèle à l'artiste, puis il lui a planté sur le dos des ailes de canard, et lui a mis en main une de ces terribles épées flamboyantes, comme les vieux Suisses en portaient à Marignan. Non, cela ne me tente pas et je plains nos frères d'outre Rhin, si, dans le séjour allemand de l'autre monde, ils n'ont pas meilleure et plus attirante compagnie.

De dépit, je songe au buffet de la gare et j'y cours ! Garde-manger dépourvu de tout, sauf de mouches..., puis au restaurant du bateau à vapeur..., point de fourneaux allumés, personne à bord. Je rentre en ville et je vais du Gasthof zum Storch au Gasthof zum Fisch.

Terrible chose que l'embarras du choix.

Enfin, en repassant devant l'Engelhof, j'aperçois sur le péristyle une jeune servante accorte et

Numérisé par BPUN

proprette.., un ange (j'espère) de chair et d'os, vivant, et non pas en chemise comme le portrait de l'enseigne, mais élégamment vêtu à la mode des Wurtembergeoises....

Cela me décide, je n'hésite plus et j'entre.

Une aile de papillon fait pencher la balance aussi bien que l'épée de Brennus. Combien de déterminations graves et de sérieux événements ont eu des causes aussi fortuites, aussi futiles et aussi légères !

La salle à manger dans laquelle m'introduisit la *Mædchen* n'avait certainement rien de céleste et l'on n'y respirait pas l'odeur de l'ambroisie et de l'encens. Plusieurs tables étaient garnies de simples mortels, très occupés à satisfaire leurs appétits terrestres, et dans ce travail social, comme dans tous les autres, il y avait les ouvriers de la première heure et ceux de la dernière. Les uns encore au potage, les autres au café, fumant comme des locomotives. On ne se voyait pas à trois pas; en revanche, c'était un bruit à fendre le tympan. C'est bien à tort que l'on accuse les Tudesques de n'être pas expansifs, je ne sais pas de race plus

Numérisé par BPUN

bavarde, ni de plus bruyante. Dix Parisiens à leur vingtième bouteille de Champagne paraîtraient silencieux à côté de cinq Allemands en face de leurs choppes de bierre. Si l'éloquence se mesure au tapage, aucune nation sur ce point ne peut lutter avec les enfants des rudes pays où retentit le *Ja*. Cela ne tient pas à l'idiome seulement et aux sons éclatants ou rauques des voyelles teutoniques, l'habitude et le caractère y ont leur part. L'Allemand affirme, tranche, impose ; dans l'ordre de ses idées transcendentales, il n'admet ni doute, ni contestation. Moins il se comprend, plus sa parole est haute, de même que moins il s'amuse, plus il veut avoir l'air de s'amuser. Ses éclats de rire ressemblent aux roulements du tonnerre ; on les entend d'une lieue à la ronde.

« Au demeurant, le meilleur fils du monde. » Bon ami, bon père, bon époux, bon convive, et musicien jusqu'au bout des doigts. Je n'aime pas la musique, mais j'aime beaucoup les Allemands, et s'ils parlaient français, je les adorerais !

Après cela, ce n'est pas leur faute. On ne choisit ni son temps, ni son époque, ni sa patrie, ni

Numérisé par BPUN

son tempérament, ni son intelligence, ni sa figure ; il faut tout accepter et se servir tant bien que mal des outils que la nature nous prête et des conditions où elle nous place....

Ah ! Si elle m'avait consulté !... je serais un tout autre homme !...

Par exemple, ma cervelle n'eût pas été la plus antipolyglotte des cervelles et je n'aurais pas toujours trouvé ce qu'il fallait dire; un quart d'heure trop tard.

En ce moment, ma position était vraiment cruelle ; il ne s'agissait rien moins que du *To be, or not to be.* Etre ou ne pas être, vivre ou mourir..., je voyais là des gens qui d'un mot se faisaient servir..., et j'avais beau appeler, gesticuler, mettre mon doigt dans la bouche, lever le coude, me frapper la poitrine..., « *le bel ange fuyait vers l'horizon lointain* » sans avoir l'air de me comprendre. A la fin, je le prends par sa tunique, et lui montrant à l'écart une petite table, je prononce à grand peine ce discours....

— Voglio essen et drink, en un mot, dîner. Vous êtes charmante. Oh ! Ja, freilich ! Mais cela

Numérisé par BPUN

ne suffit pas, quand on meurt de faim. Verstehen Sie ?

— Ja, ja wohl !...

— Gut ! Gut ! Allons donc ! Je m'assieds et j'attends.

Le temps s'écoulait, les plats arrivaient à la file chez mes voisins.... et rien pour moi. Je rattrape mon ange et je recommence mes supplications. Cette fois — il ou elle a compris — et bientôt revient avec une pinte de bière et un petit pain rond.

C'était toujours cela, mais je voulais autre chose, et d'abord, du vin.

— Wein... roth Wein, If you please.

— Ah ! Ja wohl !

Et, subito, on m'apporte une chopine de vin blanc....

— Roth ; roth ! Sapristi, nicht weiss....

— Ah ! Gut ; verstehe !...

Toutefois, par prudence, je garde la bière et je garde le vin blanc, même le rouge qui vient à son tour. Au moins je n'aurai pas la pépie.

— Ce n'est pas tout. Geben mir Suppe und Och-

Numérisé par BPUN

senbraten. Oui, bœuf rôti. Puis Kotelettes..., côtelettes de mouton surtout. Nicht Kalb. Vous comprenez; verstehen Sie?

— Ja wohl, mit Vergnügen.

C'était clair; nous nous entendions parfaitement; l'allemand n'est donc pas si difficile que je croyais.

Le potage paraît, escorté de bœuf bouilli qu'accompagne une salade de concombres et de raiforts, tout à fait germanique. Les côtelettes viennent aussi, non de mouton, mais de jeune taureau, hélas, immolé dès sa plus tendre enfance; faute de grives, on mange des merles — excellentes néanmoins et rissolées avec art.

Et que dirai-je d'un jambon exquis de Westphalie.... ou du Wurtemberg...?

Je ne l'attendais pas, il me tombait du ciel cuit à point et succulent!...

Enfin, le souvenir des cerises que j'avais admirées tantôt, me fait désirer d'en avoir de pareilles pour mon dessert. Mais comment dit-on cerises?... Eh! nigaud que je suis. Wasser veut dire eau, Kirschen-Wasser, eau de cerises. Donc Kirsche

Numérisé par BPUN

signifie cerise. Alors, avec l'aplomb et l'autorité que donne la certitude :

— Eh ! Jungfrau ! dis-je, Geben mir Kirsch !

On ne pouvait s'y tromper. Aussi l'aimable et intelligente camériste ne tarda pas à me présenter.... un beau plat de fraises, des fraises des Alpes, Alpen-Erdbeeren, avec un flacon d'eau de cerises pour les assaisonner.

Eh bien, tout cela me parut délicieux, savoureux, parfait. Les naturels du pays n'avaient pas mieux dîné que moi. A quoi sert donc l'allemand?

J'eus même comme eux la demi-tasse de Moka, le petit verre de ratafia, un fin cigarre et un cure — dents !

Décidément, l'auberge de l'Ange, Gasthof zum Engel, mérite la confiance des voyageurs, et mon inspiration avait été bonne !... Ce que c'est que le jugement et le coup d'œil !...

Il y a ici bas des anges dangereux et je ne conseillerais à personne de s'y fier ! mais celui de Friedrichshafen n'est pas de ceux-là. Ses fourneaux n'ont rien de commun avec ceux de Lucifer; ils ne consument pas, ils restaurent. On n'en sort

Numérisé par BPUN

pas altéré, brûlant, dévoré de soufre, de regrets, et de remords. On les quitte rassasié, pénétré comme d'un avant-goût des béatitudes culinaires que nous réservent les champs Elysées !...

Mais la cloche du bateau m'appelle, il faut quitter ces rivages.... Adieu, bel ange,

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours !

1865.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Numérisé par BPUN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LE TRÉPORT	5
DIEPPE ET SES ENVIRONS.	49
UNE EXCURSION EN PICARDIE	175
UNE JOURNÉE EN ANGLETERRE.	247
UNE JOURNÉE EN ALLEMAGNE	327

Numérisé par BPUN

Numérisé par BPUN